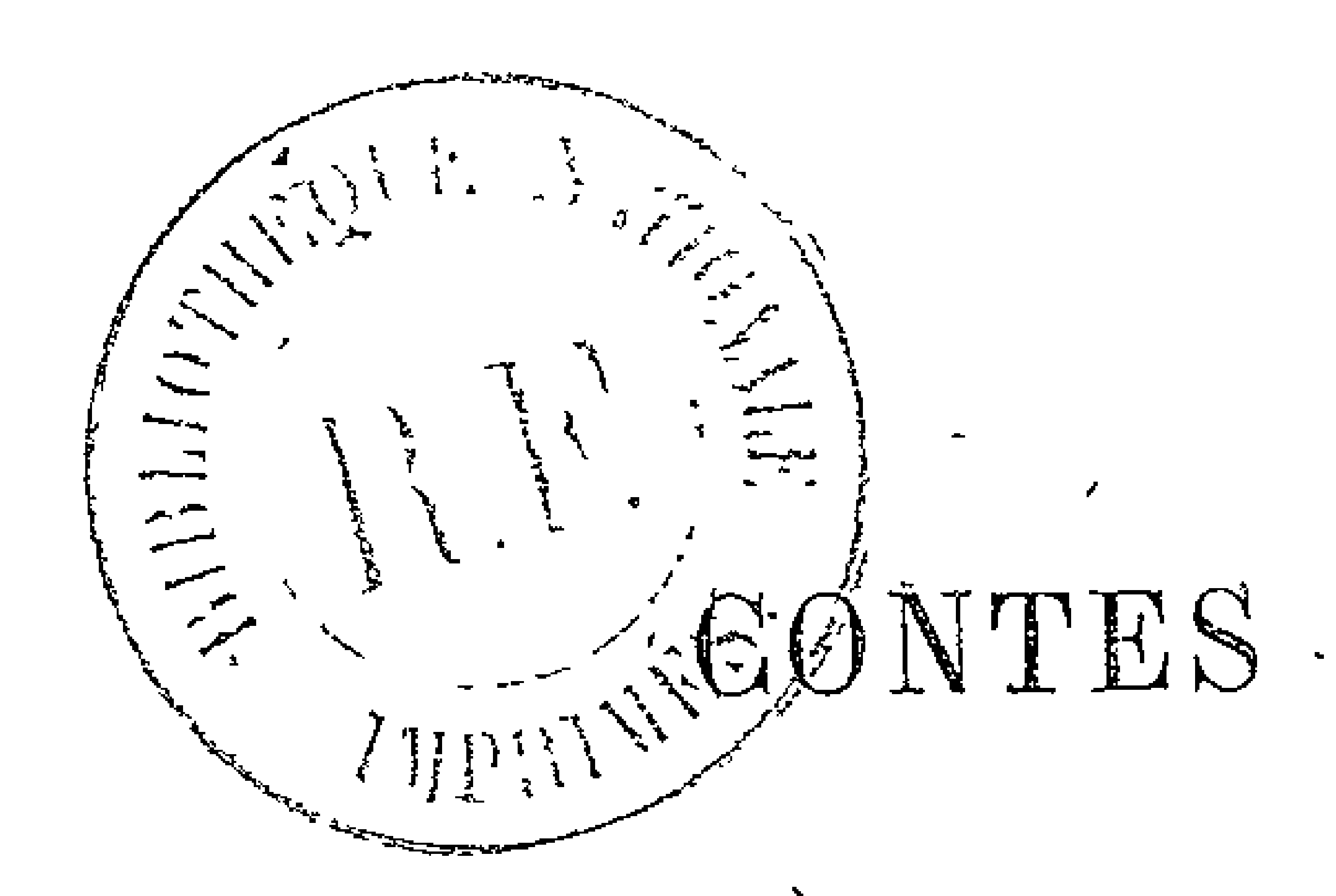
# Contes populaires de différents pays, recueillis et traduits par Xavier Marmier,...




# CONTES POPULAIRES

## DE DIFFÉRENTS PAYS

686. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9.

# CONTES
# POPULAIRES
## DE DIFFÉRENTS PAYS



RECUEILLIS ET TRADUITS

PAR

XAVIER MARMIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

C'est un besoin pour l'homme d'échapper parfois aux réalités de la vie par le rêve ; c'est un besoin pour les esprits sérieux de se reposer de la rigidité de leurs études par quelque agréable récit. C'est, selon la mélancolique idée de lord Bacon, un besoin pour les moralistes de chercher dans une honnête fiction, la récompense de la vertu, et le châtiment du vice qu'ils ne trouvent pas toujours dans l'histoire[1]. C'est un besoin pour les oisifs d'alléger par une lecture facile l'ennui de leur désœuvrement.

De là, notre multitude de romans ; romans graves et romans frivoles, romans d'histoire et de fantaisie ; romans de la vie privée et de la vie sociale, romans idylliques et romans féroces. Il y en a

1. De augmentis scientiarium, lib. II, p. 1.

pour tous les goûts et toutes les conditions, pour les âmes les plus délicates, hélas! aussi pour les grossiers tempéraments.

Je n'essayerai pas de faire une nouvelle disser tation sur ces modernes compositions.

Une heureuse réminiscence me ramène à d'autres fictions, aux contes et aux légendes populaires du temps passé.

Ces bons naïfs récits qui charment l'enfant et dont le vieillard garde le souvenir, on en fait aujourd'hui de beaux volumes avec des raffinements de typographie, des vignettes de Bertall, et de larges dessins de G. Doré.

Quand je les lisais pour la première fois, au fond des montagnes du Doubs, ils n'apparaissaient que par cahiers en papier gris, imprimés avec une encre épaisse, et décorés de quelques gravures sur bois, rudement dessinées.

Ma grand-mère à son foyer de Pontarlier m'avait déjà dit plusieurs de ces contes qu'elle apprenait dans son enfance. Mais elle n'était pas sûre de les narrer intégralement, et je voulais les connaître sans omission aucune et dans mon état primitif

d'écolier, j'étais fier aussi de montrer que je pouvais les lire.

Aux jours de marché, j'accourais près du colporteur qui étalait sur son banc au milieu de la grande rue ses trésors de librairie, et pour quelques sols j'emportais triomphalement *l'Oiseau bleu*, ou *Geneviève de Brabant*; pour quelques sols de plus, l'*Histoire de Jean-de-Paris*, ou des *Quatre fils Aymond*, non plus de minces cahiers, mais de solides volumes décorés d'images superbes.

Tout cela venait de la féconde imprimerie des frères Decker de Montbéliard.

Bénis soient ces généreux éditeurs qui ont donné tant de joie aux écoliers dont le désir de lecture était si grand, et la bourse si petite.

Plus tard, j'ai appris la haute origine de ces légendes et de ces contes d'une si modeste apparence. Il en est qui sont nés sur notre sol et qui nous représentent quelques croyances de nos pères, ou quelque événement qui les a émus. Il en est en tête desquels on pourrait graver les trois merlettes, comme sur les armoiries des gentilshommes revenus des croisades. Il en est d'autres qui remon-

tent encore plus loin, jusqu'à l'antiquité grecque, plus loin encore, jusqu'au berceau de la plupart des nations européennes, jusqu'à la race aryenne d'où sont issus les celtes, les grecs, les latins, les allemands, les scandinaves, et les slaves.

La littérature des contes et des légendes a ses d'Hozier qui attestent son ancienneté et régularisent ses titres de noblesse. Elle a ses historiens qui cherchent ses sources, et la suivent à travers le temps et l'espace dans ses diverses migrations [1].

1. Je tenterais en vain de faire une complète énumération des laborieux *scholars* appliqués à cette tâche. J'en citerai seulement quelques-uns dont je me suis plu à consulter les livres : d'abord Huet, l'illustre évêque d'Avranches, qui ouvre la voie avec son Traité sur l'origine des romans, puis en Angleterre, Percy, *The reliques of english poetry.* — Ellis, *Early, english metrical romances.* — Warton, *Dissertation of the origin of romantic fiction*, dans son histoire de la poésie anglaise. — Dunlop, *History of fiction.* — Th. Wright. *Literature and popular fictions in the middle ages.* — Walter Kelly, *Indo-european tradition.* — W. R. Ralston, *The songs of the russian preople. Russian folktales.* — En Italie, M. de Gubernatis, *Mythologie zoologique. Mythologie des plantes.* — Marc Monnier. *Contes populaires* Charpentier, 1880. — En Allemagne, W. et J. Grimm, ces deux ardents pionniers, ces deux maîtres d'une nombreuse école, *Kinder und Haus-Märchen. Deutsche Sagen, Deutsche mythologie.* Th. Benfey, *Introduction à la traduction du Pantchatantra*, 1859. — En Scandinavie, Tiele, *Dansk Folkesagn.* — Asbiorsen, *Norske Folke-Eventyr.* Gannar Cavallius. *Svenska Folk-Sagor.* En France : Walcknaer, *Lettres sur les contes de fées.* — Loiseleur de Lonchamps, *Essai sur les*

Curieuses migrations! Au temps où l'on ne connaissait ni les chemins de fer ni les bateaux à vapeur, ou tous les moyens de communication étaient très restreints et très difficiles, les fictions populaires voyagent à de longues distances du nord au sud, de l'est à l'ouest. Au temps où personne ne songeait encore à l'imprimerie, et où l'œuvre du scribe coûtait fort cher, ces fictions se propagent quand même, en différentes contrées.

La poésie arabe entre en Espagne avec les Sarrazins, la poésie et la féerie scandinaves entrent en Angleterre avec les Saxons, en France avec les Normands. Par les croisades, les histoires fantastiques et les histoires morales de l'Orient se répandent en Europe. Le pèlerin les raconte le long de sa route aux maisons qui lui donnent l'hospitalité, le jongleur les recueille pour l'agrément des

*fables indiennes.* — Leroux de Lincy, *Introduction aux légendes.* — L'abbé J. A. Dubois. *Le Pantcha-tantra*, Paris, 1826. — F. Denis, *Le monde enchanté.* — A Maury, *Essai sur les légendes pieuses. Les fées du moyen âge.* — Louis Brueyre, *Contes populaires.* — G. Brunet, *Introduction au violier des histoires romaines.* — G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, Les *Sept sages de Rome.* — A. Chassang, *Histoire du roman dans l'antiquité grecque.* — Paul Sébillot. *Contes populaires de la Haute-Bretagne.* Librairie Charpentier, 1880.

châteaux et le poète, trouvère ou troubadour s'honore de les mettre en vers.

Il n'y avait alors point de journaux pour glorifier à grand renfort d'articles et d'annonces une nouvelle œuvre. Cependant si elle avait quelque mérite, elle ne restait pas ignorée et se propageait au loin.

Dans une de ses savantes dissertations, M. G. Paris nous a montré la légende de Charlemagne reproduite avec diverses modifications par tous les états de l'Europe.

A voir cette extension, on dirait la puissance du banian dont les branches horizontales produisent d'autres branches qui descendent vers le sol, s'y enracinent, et graduellement forment ainsi autour de la première tige un vaste réseau.

Tel est l'esprit poétique du moyen âge qu'une simple chronique lui suffit pour créer tout un monde de chevaleresques et féeriques fictions.

Vers l'année 1100, un prêtre instruit, Walter, archidiacre d'Oxford, voyageant dans l'Armorique trouve un manuscrit intitulé: *Brut y brenhined* histoire des rois de Bretagne). Il l'emporte en

Angleterre et le remet à un docte bénédictin du pays de Galles, Geoffroy de Monmouth, qui traduit en latin les pages bretonnes, en y intercalant diverses traditions [1]. De là vient en grande partie le roman de Brut par Wace[2] et le cycle d'Arthur et des chevaliers de la Table ronde.

La légende de Charlemagne et d'Arthur intéressaient particulièrement l'Europe occidentale. Mais non moins grande est la diffusion de certaines œuvres empruntées à l'Orient, entre autres celle qui provient des paraboles indiennes de Sandabar, *princeps sapientum brachmannōrum indiae* [3].

Ce recueil est successivement traduit en hébreu, en syriaque, en grec, en latin, puis dans toutes les langues de l'Europe. Un de nos trouvères du treizième siècle en a fait le poème intitulé : *Dolopathos* [4] ; puis un prosateur en a fait d'après la version latine le livre des *Sept sagès* [5] et d'après

1. Warton. *Dissertation*, *History of english poetry*, t. I, p. 7.
2. Publié par M. Leroux de Lincy, Rouen, 1836.
3. Dunlop, *History of fiction*.
4. Publié en 1856 dans la bibliothèque elzévirienne, par MM. Brunet et Montaiglon.
5. *Les sept sages de Rome*, par M. G. Paris. Paris, 1876.

la version italienne : l'*histoire pitoyable du prince Eraste*.

Qui pourrait dire les transmissions et les modifications de quelques autres livres des poétiques et religieuses contrées où le Gange descend du paradis de Brahma, où Vichnou, le dieu conservateur, flotte sur une feuille de figuier, à la surface des eaux, où Krichna, le dieu de la jeunesse, charme les oreilles par les sons de sa flûte, et les regards par sa beauté.

« Les contes et les légendes, dit notre savant orientaliste, M. Foucaux, tiennent une si grande place dans la littérature de l'Inde qu'on en trouve partout. C'est ainsi que non contents d'avoir de nombreux recueils qui ne contiennent que des contes, les Brahmanes ont rempli de légendes leur grand poème épique connu sous le nom de *Mahabharata*. Des deux cent mille vers que contient cette immense épopée, si on retranchait des épisodes qui ne se rattachent pas directement à l'action principale, il ne resterait pas le quart du poème. »

« Les Indiens ont donné à un de leurs grands recueils de contes le nom de *Mer des histoires*.

Véritable mer, en effet, qui a débordé jusqu'aux pays de l'occident, semant à tous les coins de l'Europe, des contes, des légendes et des fables qu'on a retrouvés dispersés dans les récits du moyen âge »[1].

Ainsi plusieurs des contes qui ont charmé notre enfance charmaient, il y a des siècles, les petits aryens sur les rives de l'Oxus ou les pentes de l'Hymalaya et nous devons savoir grand gré aux érudits qui par leurs ingénieuses recherches retrouvent ces origines, ces filiations, ces parentés littéraires.

Je m'arrête là, n'ignorant pas d'autres efforts d'érudition, les efforts employés à démontrer non pas seulement le point de départ historique de quelques-uns de nos contes, mais leur caractère mythique.

*Le petit Poucet*, un mythe sidéral. C'est le conducteur du chariot de la Grande-Ourse[2].

1. *Contes et légendes de l'Inde ancienne*, par Mme Mary Summer. Introduction, p. V.

2. Le *petit Poucet* et la *Grande-Ourse*, par M. Gaston-Paris, librairie Franck, 1874.

*Le Chaperon rouge*, un mythe. C'est l'aurore s'en allant rejoindre une vieille aurore, et chemin faisant, engloutie par le soleil dévorateur[1].

*La Belle au bois dormant*, un mythe. C'est la nuit silencieuse réveillée par le rayon du matin.

Si *Peau d'âne* m'était conté! disait Lafontaine.

*Peau d'âne* est aussi un mythe. La belle princesse est une aurore. La hideuse peau qui l'enveloppe est la brume humide. Le prince qui l'épouse est le soleil.

Rome, Niobé des nations, dit Byron[2].

Mais Niobé est aussi un mythe. C'est la nuée qui se fond en une pluie de larmes ; tandis que ses enfants, les nuages, sont dissipés par les rayons du soleil[3].

En glanant, d'ici, de là, au nord et à l'est quelques-uns de ces simples récits que l'on répète encore au foyer de l'*Isba* russe, du *Gard* suédois, de la *Bauerhaus* germanique, je n'ai pas eu la moindre idée de fournir un nouveau texte

1. La *Chaîne traditionnelle*, par M. H. Husson, librairie Franck, 1874.

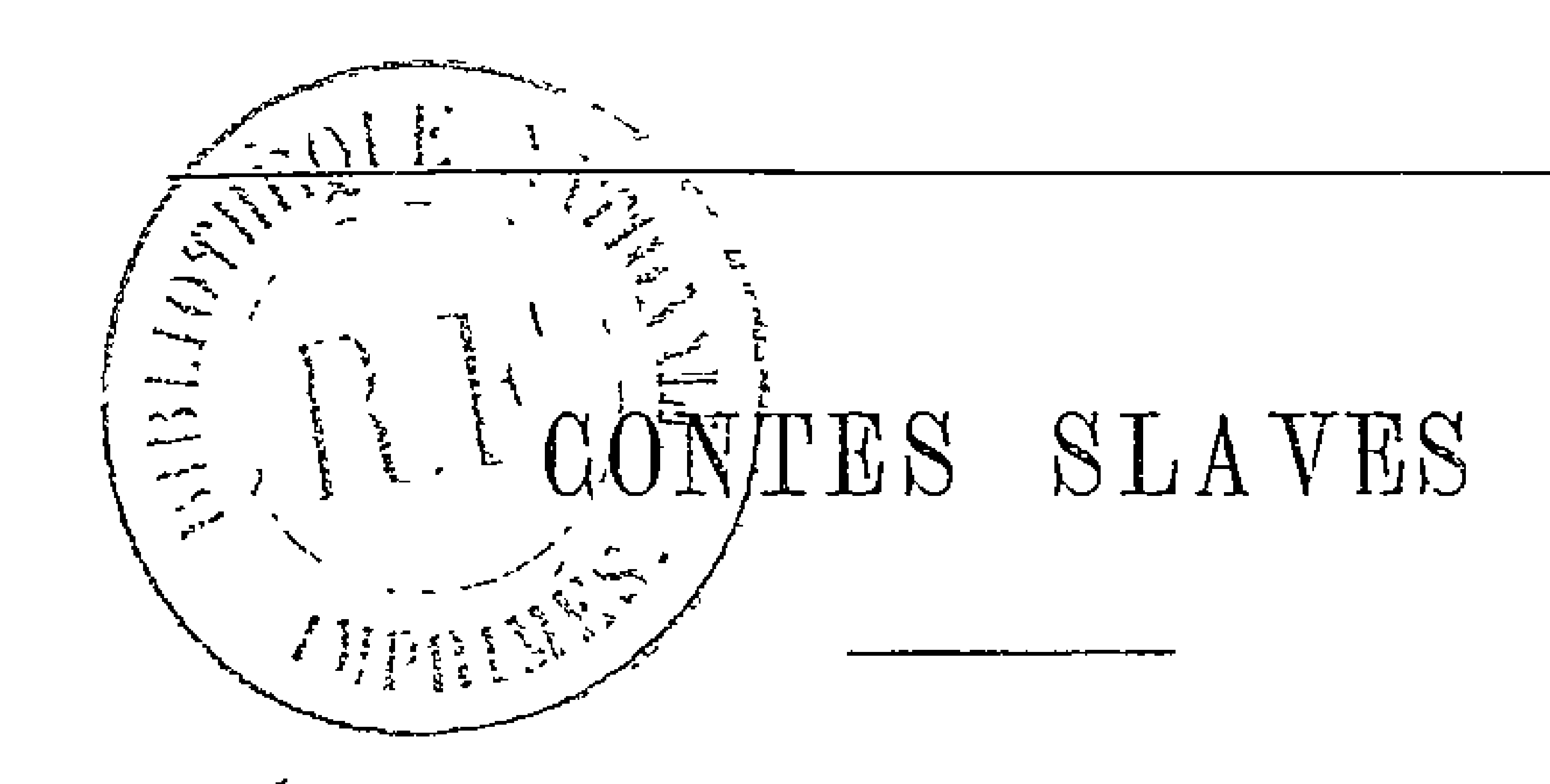
2. *The Niobe of nations*. Child. Harold. Canto IV.

3. G. Cox. Les *Dieux et les héros*, traduits par M. F. Baudry

à quelque nouvelle discussion d'histoire ou de philologie. Dès mes premières années d'écolier, il y a longtemps, j'ai conservé une vive prédilection pour tout ce qui tient à la poésie, à la tradition populaires et je publie ce recueil pour ceux qui comme moi ont le bonheur d'aimer les honnêtes, naïves, charmantes œuvres, qu'on appelle les *Contes de fées*.

# CONTES POPULAIRES

## DE DIFFÉRENTS PAYS



## CONTES SLAVES

### L'ENFANT DE NEIGE

Dans un village vivait un paysan nommé Jean, avec sa femme, Marie. Depuis plusieurs années ils étaient mariés et s'aimaient l'un et l'autre beaucoup. Par malheur, ils n'avaient point d'enfants. C'était là leur affliction. Mais que faire ? Évidemment telle était envers eux la volonté du ciel, et la volonté du ciel doit être accomplie.

Un jour d'hiver, les enfants du village se réunirent dans les champs pour jouer. Après avoir couru de côté et d'autre en riant, ils se mirent à faire un homme de neige. Jean et Marie assis à leur fenêtre se plaisaient à les regarder. Tout à coup, Jean s'écrie :

« Allons aussi faire un homme de neige.

— Oui, répond Marie, quoique nous ne soyons plus jeunes, nous pouvons bien jouer encore. Allons faire, non pas un homme, mais un enfant de neige, puisque le bon Dieu ne veut pas nous en donner un vivant.

— Très bien, » dit Jean.

Il mit son bonnet sur sa tête et descendit, avec sa femme, dans le jardin, et tous deux se mirent à façonner, avec de la neige, des jambes, puis des bras, et une poitrine, puis une tête.

« Que le ciel vous assiste! leur dit un passant.

— Merci ! répondit Jean.

— Il faut toujours, dit Marie, invoquer l'assistance du ciel.

— Que faites-vous là? reprit le passant.

— Vous le voyez : une « snyegurka »[1].

Dans la boule de neige qui représentait la tête, Jean dessine un nez, un menton, puis deux yeux, et au moment où il achevait son travail, ô merveille! voilà que la statuette de neige s'anime; de la bouche s'échappe un léger souffle ; les deux yeux brillent; les lèvres sourient.

« Grand Dieu! est-ce possible? » s'écrie Jean en faisant le signe de la croix.

L'enfant de neige tourne vers lui la tête. Il est

1. Enfant de neige.

vraiment vivant. Il remue les bras et les jambes comme un enfant emmaillotté.

« Oh! Jean, s'écrie Marie en prenant avec un transport de joie l'enfant dans ses bras, Dieu enfin a exaucé nos vœux! »

Une jolie petite fille se dégageait des flocons de neige, comme le poulet de la coquille où il est éclos.

« Oh! ma belle, ma bien-aimée Snyegurka! » s'écriait Marie en embrassant la vivante mignonne qu'elle avait en vain si longtemps désirée, et qui lui était tout à coup donnée d'une façon si prodigieuse.

Elle emporta toute radieuse son trésor dans sa cabane, Jean la suivait avec le même ravissement.

Snyegurka grandit d'heure en heure et devint de plus en plus belle. Jean et Marie ne se lassaient pas de la contempler, et leur cabane naguère morne et silencieuse était maintenant animée et joyeuse. Les filles du village venaient constamment la voir. Elles jouaient avec Snyegurka comme avec une poupée, l'habillaient, lui parlaient, lui chantaient leurs chansons et lui enseignaient tout ce qu'elles savaient. Snyegurka était fort intelligente et apprenait aisément chaque chose. Dans le cours de l'hiver elle devint aussi grande qu'une fille de treize ans; elle causait

très sensément et sa voix était si suave, qu'on se délectait à l'entendre. C'était vraiment une douce et aimable enfant, soumise et affectueuse, avec un teint de neige, des cheveux semblables à des flocons de lin, et des yeux bleus comme des myosotis. Sur ses joues, on ne voyait aucune teinte rose, car elle n'avait point de sang dans les veines. Cependant elle était si belle que, dès qu'on l'avait vue, on désirait sans cesse la revoir; et l'on se réjouissait de sa gaieté. Chacun l'aimait, Marie avait pour elle une tendresse extrême et souvent disait à Jean :

« Quel bonheur le ciel nous a donné dans notre vieil âge !

— Oui, répondait Jean, rendons-lui grâce. »

Mais en ce monde le bonheur n'est pas de longue durée, et le chagrin s'implante partout.

Peu à peu s'écoulèrent les jours du long hiver. Le soleil commence à réchauffer la terre. La neige fond; l'herbe reverdit; l'alouette gazouille dans les airs, et les jeunes villageoises chantent le chant du printemps :

« Doux printemps, comment es-tu revenu près de nous? Comment as-tu fait ton voyage? Sur une herse, ou sur une charrue ? »

La vive et gaie Snyegurka devint tout à coup triste.

« Qu'as-tu donc, mon enfant, lui disait Marie

en la serrant dans ses bras. Es-tu malade? Tu ne parais plus heureuse comme tu l'étais. Le mauvais œil t'aurait-il regardée? »

Et Snyegurka répondait :

« Non, merci ! je suis bien. »

La neige est totalement fondue. L'air est chaud. Dans les jardins et dans les champs s'épanouissent les fleurs odorantes. Dans les bois retentissent les mélodies du rossignol et des autres oiseaux. Toute la nature a repris un nouveau charme.

Snyegurka est de plus en plus triste. Elle évite ses compagnes. Elle cherche à se soustraire aux rayons du soleil et se cache comme les aubépines sous les arbres. Elle ne veut jouer qu'à l'ombre d'un saule vert, près d'un ruisseau où elle trempe ses mains. Elle cherche constamment l'ombre et la fraîcheur. Le soir, ou par un temps de pluie, elle est plus gaie. Quand le ciel se couvre de nuages, et quand tombe la grêle, Snyegurka se réjouit de voir ces grains froids, comme un autre de voir des perles, et quand reparaît le soleil ardent, elle souffre, elle pleure amèrement.

L'été est venu. Un jour les jeunes filles du village invitent Snyegurka à se rendre avec elles dans les bois pour y célébrer la fête de saint Jean. D'abord Marie est effrayée de cette proposition, puis elle réfléchit que cette promenade

peut distraire la pauvre petite dolente. Elle lui dit :

« Va, mon enfant, amuse-toi. »

Et elle dit aux jeunes filles :

« Ayez-en bien soin. Vous savez qu'elle m'est chère comme la prunelle de mes yeux.

— Soyez tranquille, » répondent les bonnes villageoises, et elles prennent Snyegurka par la main et la conduisent dans la forêt.

Là, elles font avec elle des bouquets et des guirlandes de fleurs, puis elles amassent des herbes sèches, des broussailles, elles en forment un bûcher. Le soir elles y mettent le feu, et avec leurs couronnes de fleurs sur la tête elles se rangent sur une seule ligne et disent à Snyegurka :

« Quand tu nous verras courir, tu courras comme nous... »

Alors, l'une après l'autre, en chantant, elles s'élancent pour sauter par-dessus le bûcher.

Tout à coup résonne un cri plaintif. Elles se retournent et s'aperçoivent que Snyegurka n'est plus là.

« Oh! la méchante espiègle! s'écrie l'une d'elles, où s'est-elle cachée? »

On la cherche vainement de tous côtés et vainement on l'appelle par son nom.

Peut-être est-elle retournée à sa cabane. Les jeunes filles y courent. Personne ne l'a vue.

Toute la nuit, et le jour suivant, et le lendemain encore, on la chercha à travers toute la forêt.

Nulle trace de Snyegurka.

Jean et Marie, le cœur désolé, la cherchaient constamment. Marie s'écriait :

« Oh! ma douce petite, ma chère enfant, où es-tu ? »

Quelquefois elle croyait l'entendre répondre à son appel. C'était encore une illusion.

Où était-elle donc, la gentille Snyegurka? Avait-elle été emportée par une bête fauve ou par quelque oiseau gigantesque? Non. Mais, lorsqu'elle voulut, comme ses compagnes, franchir le brasier, elle se fondit et se changea en une légère vapeur blanche qui s'éleva vers le ciel et disparut.

---

## LE CŒUR DE LIÈVRE

Il y a longtemps, dans une île de la Vistule s'élevait un château avec un rempart soutenu par de hautes tours sur lesquelles flottaient des drapeaux et où des sentinelles veillaient sur eux.

Un pont suspendu par des chaînes rejoignait la forteresse aux rives du fleuve.

Dans ce château vivait un riche et vaillant chevalier. Il s'en allait souvent en guerre, et souvent d'éclatantes trompettes annonçaient qu'il revenait victorieux, rapportant un précieux butin.

Dans les cachots étaient enfermés chaque soir des captifs qui pendant le jour réparaient les remparts, ou bêchaient le jardin. Parmi eux il y avait une vieille femme avec son mari, une sorcière déterminée à se venger de ses souffrances et n'attendant qu'une occasion favorable pour accomplir son projet.

Un matin le chevalier, revenant fatigué d'une de ses excursions, se coucha sur le vert gazon et s'endormit. La vieille, qui l'épiait, s'approcha de lui à la dérobée, et lui jeta sur les yeux de la semence de pavot qui le plongea dans un profond sommeil. Elle lui donna alors un coup sur la poitrine avec une branche de tremble. La poitrine aussitôt s'ouvrit et la sorcière y vit un vaillant cœur qui battait fortement. Elle le prit avec ses doigts osseux, le remplaça par un cœur de lièvre, puis referma l'ouverture et s'en alla dans des broussailles attendre le résultat de son maléfice.

Avant de s'éveiller, le chevalier subissait déjà

l'effet de la cruelle sorcellerie. Lui qui n'avait jamais connu la crainte était inquiet et agité dans son sommeil. Quand il s'éveilla, sa cotte de mailles lui semblait trop lourde, et l'aboiement des chiens lui faisait peur. Autrefois il aimait à les entendre. Maintenant il fuyait devant eux comme un lièvre. Il s'enfuit dans sa chambre. Le cliquetis de ses armes et de ses éperons l'alarmait, et dans sa pénible émotion il se jeta sur son lit.

Autrefois il rêvait sans cesse à de nouvelles batailles, à de nouvelles conquêtes. Maintenant, l'idée d'une escarmouche le faisait frémir.

Ses ennemis vinrent l'assiéger. Ses officiers et ses soldats attendaient ses ordres, espérant bien que, guidés par lui, ils seraient comme autrefois victorieux. Mais le malheureux ne vint pas les rejoindre. En entendant le bruit des armes et des chevaux, il se réfugia au haut de l'une des tours. De là il voyait de nombreuses troupes réunies contre lui. En se rappelant ses combats et ses victoires d'un autre temps, il pleura amèrement et s'écria :

« Oh ! Dieu, donne-moi le courage. Donne-moi la force et la santé. Déjà mes fidèles compagnons sont sur le champ de bataille, et moi qui étais toujours à leur tête, je les regarde d'ici, comme une femme craintive. Donne-moi un cœur résolu.

Donne-moi le pouvoir de porter mes armes. Rends-moi la force dont j'étais doué. »

Le souvenir du passé lui fit faire un effort. Il revêtit son armure, monta à cheval et s'avança vers la porte de la forteresse. Les sentinelles le virent avec joie et les trompettes annoncèrent son apparition. Il traversa le pont-levis, mais avec crainte. Lorsque son armée attaqua l'ennemi, il fit volte-face et retourna au château. Là, n'étant point encore rassuré par l'épaisseur des murs, il alla se cacher dans un souterrain et omba sur le sol, attendant une mort honteuse.

Ses soldats cependant remportaient la victoire. Ils rentrèrent triomphalement au château. Qu'était devenu le chef dont la lâcheté les avait si douloureusement surpris? Après bien des recherches, on le trouva dans une cave sombre, à moitié mort de frayeur et de désespoir.

L'infortuné ne vécut pas longtemps. L'hiver, il restait assis devant le feu, pour réchauffer ses membres tremblants. L'été, il ouvrait sa fenêtre pour respirer l'air. Un matin, une hirondelle qui nichait près de là lui donna un coup d'aile sur la tête. Ce fut pour lui comme un coup de foudre. Il tomba et bientôt après rendit le dernier soupir.

Ses compagnons le pleurèrent et nul d'entre

eux ne pouvait concevoir le changement qui s'était opéré en lui. Un an après, quelques sorcières ayant été arrêtées pour de nouvelles scélératesses, l'une d'elles avoua ce qu'elle avait fait pour se venger du chevalier. Alors on comprit comment le vaillant homme était devenu lâche. On gémit de son infortune et la sorcière fut brûlée.

---

## LE LANGAGE DES ANIMAUX

Un brave et honnête berger, en surveillant un jour son troupeau, entendit dans la forêt un singulier sifflement. Curieux d'en connaître la cause, il s'avance et il voit un grand cercle d'herbes sèches et de broussailles embrasées, et au milieu de ce cercle une vipère éperdue qui ne peut traverser cette ceinture de feu et qui va être brûlée.

« Sauve-moi, s'écrie-t-elle, en apercevant le berger, sauve-moi ! »

Il étend vers elle son long bâton, elle s'y enlace, sort ainsi du brasier pour se glisser sur le bras

du pâtre compatissant, et enfin s'enlace à son col.

« Ah! s'écrie-t-il avec effroi, quel malheur! Dois-je donc périr pour vous avoir délivrée d'un mortel péril?

— Ne crains rien, répond-elle, et porte-moi à la maison de mon père, qui est le roi des serpents.

— Excusez-moi, répliqua poliment le berger, mais je ne puis pas quitter mes brebis

— Ne t'inquiète pas de tes brebis, elles n'éprouveront aucun accident. Mais hâte-toi. »

Le brave garçon se mit en marche à travers la forêt et arriva à une porte qui était faite entièrement de serpents enlacés. La vipère siffla. Aussitôt tous ces reptiles se déroulèrent.

« Écoute, dit-elle au berger, mon père te donnera, si tu le veux, de l'argent, de l'or, des diamants. Mais ne lui demande point tout cela. Demande-lui la faculté de comprendre le langage des animaux. Il s'y refusera d'abord, puis il cédera.

— Oh! ma chère fille, s'écrie le roi des serpents à l'aspect de la vipère portée par le berger, ma chère fille, où donc avez-vous été? »

Elle lui raconte comment elle a été surprise par un incendie dans la forêt, et comment elle a été sauvée par ce charitable paysan.

Le roi alors se tourne vers lui et dit :

« Que veux-tu pour avoir assisté ma fille?

— Je voudrais comprendre le langage des animaux.

— Non. Cela serait trop dangereux pour toi. Si je t'accordais la faveur que tu désires et si tu en disais le moindre mot, à l'instant même tu mourrais. Demande-moi autre chose, et tu seras satisfait.

— Je vous ai dit, répliqua le berger, ce que je souhaitais. Si cela ne vous convient pas, je ne veux rien d'autre, et je pars.

— Attends, s'écrie le roi; viens ici, puisque tu es si obstiné, ouvre la bouche. »

Trois fois alors il lui souffle dans la bouche; puis il lui dit :

« Maintenant tu comprendras le langage de tous les êtres de la création. Va en paix, et que Dieu soit avec toi. Mais, je t'en avertis encore, ne parle à personne du pouvoir dont tu es doué, sinon tu mourrais immédiatement. »

Le berger partit pour retourner vers son troupeau. Chemin faisant, il distinguait ce que les oiseaux disaient dans leurs chants, et les plantes dans leurs murmures. Quand il eut rejoint ses brebis, il s'assit par terre. Au même instant deux corbeaux vinrent se percher près de lui, et se mirent à causer entre eux :

«Ah! dit l'un d'eux, ce garçon ne se doute guère que, là où est couché l'agneau noir, il y a une cave remplie d'argent et d'or. »

L'honnête berger s'en alla annoncer cette découverte à son maître, qui aussitôt prit une bêche et vint fouiller le sol à l'endroit indiqué. Il découvrit en effet une excavation qui renfermait une masse d'argent. Mais, comme il était équitable et bon, il abandonna ce trésor au berger en lui disant :

« C'est à toi que la Providence le destinait. Prends-le, bâtis une maison, marie-toi et sois heureux. »

Ainsi fut fait, et l'on citait le berger comme un des hommes les plus riches. Il avait à son tour des gens à son service, des valets d'écurie, de nombreux troupeaux et des meubles superbes.

Un jour, il dit à sa femme :

« Fais préparer du vin et des aliments. Demain c'est la fête de Noël : nous irons à la ferme voir nos bergers, et nous leur porterons ces provisions pour les réjouir. »

La chose fut faite comme il l'avait ordonné. Le lendemain, en arrivant près de ses serviteurs, il leur dit :

« Buvez et mangez, réjouissez-vous. Moi, je surveillerai les troupeaux pendant la nuit. »

Il se mit alors à son poste, et vers minuit il entendit les hurlements des loups et les aboiements des chiens, et les loups disaient aux chiens :

« Joignez-vous à nous, et vous aurez votre part du butin que nous comptons amasser. »

Les chiens acceptèrent cette proposition, à l'exception du plus vieux d'entre eux, qui n'avait plus que deux dents, et qui s'écria :

« Non, tant que je pourrai donner encore un coup de dent, je défendrai le bien de mon maître. »

Le maître avait entendu ces colloques. Le lendemain matin, il fit tuer tous ses traîtres chiens et donna ordre à ses valets de prendre soin du vieux.

Puis il monta à cheval pour retourner à sa demeure, et sa femme le suivait, assise sur une jument qui parfois ralentissait le pas.

« Allons donc, lui dit le cheval du mari, ne reste donc pas ainsi en arrière.

— Il t'est bien aisé de parler, répliqua la jument : tu ne portes qu'un fardeau : ton maître. Moi, j'en porte trois : sa femme, l'enfant qu'elle a dans son sein et mon poulain. »

Le maître, en entendant ces mots, se mit à rire, et sa femme lui demanda de quoi il riait :

« De rien, répliqua-t-il, quelque idée qui me passe par l'esprit. »

Mais elle n'était point satisfaite de cette réponse, elle voulait savoir pourquoi il riait :

« Je ne sais rien, en vérité, répondit-il. N'en parlons plus. »

Plus il résistait, plus elle devenait pressante. A la fin, il lui dit :

« Tu ne sais pas que, si je te révélais ce qui m'a fait rire, aussitôt je mourrais. »

Elle ne se laissa point émouvoir par cette sinistre parole, elle exigeait qu'il satisfît sa curiosité.

En arrivant à la maison, le mari fit placer devant la porte un cercueil et dit à l'inflexible femme :

« Je vais me mettre entre ces quatre planches et, je te le répète, si je cède à tes instances, immédiatement je mourrai. »

Il vit le vieux chien s'approcher de lui, la tête baissée, en gémissant :

« Va, dit-il, chercher un morceau de pain pour cette fidèle créature. »

La femme obéit. Mais le chien refusait toute espèce de nourriture.

Le coq alors s'en vint becqueter le morceau de pain.

« Méchante bête, lui dit le chien, comment peux-tu manger, quand tu vois que notre maître va mourir ?

— Eh! laisse-le mourir, puisqu'il est si sot, répliqua le coq. J'ai une centaine de poules dans mon domaine. Je les appelle quand j'ai découvert un grain de blé, et lorsqu'elles sont réunies, je picote moi-même ce grain. Si l'une d'elles s'avise de manifester quelque mécontentement, je la corrige à coups de bec. Le maître n'a qu'une femme et ne peut la gouverner. »

A ces mots, le maître sortit du cercueil, prit une canne, appela sa femme et, lui administrant une sévère correction, lui dit :

« Voilà pourquoi j'ai ri. »

L'opiniâtre curieuse demanda grâce et dès ce jour ne fut plus indiscrète.

---

## LE MALHEUREUX CHASSEUR

Il y avait une fois un pauvre chasseur qui s'en allait constamment à la recherche du gibier, et revenait presque toujours le sac vide. On l'appelait le Malheureux Chasseur. Il devint si pauvre qu'il n'avait plus un kopeck et pas un morceau de pain. Un matin il errait dans la forêt, souffrant

du froid et de la faim. Depuis trois jours il n'avait pas mangé. Il se jeta par terre, décidé à mettre fin à son existence. Puis il fit le signe de la croix et se releva avec une meilleure pensée.

Tout à coup il entend près de lui un petit bruit qui lui semble sortir d'une touffe de gazon. Il s'approche et il remarque que ce gazon couvre en partie un abîme d'où s'élève une pierre, et sur cette pierre est posée une petite bouteille. Au même instant une voix lui dit :

« Cher bon chasseur, délivre-moi. »

Ce cri semble sortir de la bouteille. Le chasseur la prend, l'approche de son oreille. La voix, faible comme le bourdonnement d'un insecte, répète :

« Cher bon chasseur, délivre-moi, et je te rendrai service.

— Qui êtes-vous, mon petit ami? demande le chasseur.

— Je n'ai pas de nom, répond la douce voix, et nul œil humain ne peut me voir. Appelle-moi, si tu veux, Murza. Un maudit magicien m'a mise dans cette bouteille scellée avec le sceau de Salomon et m'a reléguée dans cette forêt. J'y suis depuis soixante et dix ans.

— Très bien. Je vais vous délivrer. Après, nous verrons si vous tiendrez votre parole. »

A ces mots, le chasseur cassa la bouteille et il n'en vit rien sortir.

« Où êtes-vous donc, dit-il, mon petit ami?

— A côté de toi, répondit la voix.

— Je ne vois rien, Murza.

— J'attends tes ordres. Pendant trois jours, je ferai ce que tu voudras. Dis seulement : Va je ne sais où, apporte-moi je ne sais quoi.

— Très bien, tu sauras mieux que moi ce dont j'ai besoin. Va je ne sais où, apporte-moi je ne sais quoi. »

Dès que le chasseur eut prononcé ces paroles, devant lui apparut une table couverte de mets appétissants, comme s'ils sortaient des cuisines du tzar.

Le pauvre homme, qui avait si faim, mangea et but avec bonheur, puis s'inclinant de côté et d'autre vers son hôte invisible :

« Merci, dit-il, merci ! »

La table alors disparut, et il se remit en marche.

Sur la grande route près de lui passa un bohémien conduisant un beau cheval qu'il avait volé et qu'il allait vendre.

« Ah ! se dit le chasseur, quel dommage que ma poche soit vide ! Si j'avais de l'argent, j'achèterais ce cheval. Mais mon obligeant ami m'aidera peut-être. Murza, va je ne sais où, apporte-moi je ne sais quoi. »

Aussitôt il entend un cliquetis, met la main dans sa poche et en tire une poignée d'or.

Le marché est bientôt conclu. Le Bohémien rentre dans les profondeurs de la forêt, et siffle. Pas de réponse.

« Ils dorment encore, » dit-il, et il continue précipitamment sa marche, entre dans une caverne où des voleurs reposent couchés sur des peaux de bête.

« Debout! s'écrie-t-il, debout! L'oiseau est seul dans la forêt. Il a les poches pleines d'or. Hâtez-vous. »

Les voleurs montent à cheval et courent après leur proie.

« Murza! dit le chasseur en voyant arriver près de lui cette bande féroce.

— Me voici, répond la petite voix.

— Va je ne sais où, apporte-moi je ne sais quoi. »

Aussitôt on entend un grand bruit. Une main invisible saisit les voleurs, les jette à bas de leurs montures, et les terrasse de telle sorte qu'ils ne peuvent se relever.

Le chasseur, après avoir remercié son généreux ami, sort de la forêt et arrive près d'une ville devant laquelle campent des soldats qui se préparent au combat. Une armée de Tartares va venir, commandée par un khan qui, n'ayant pu

obtenir la main de la belle Milovzora, la fille du tzar, veut se venger.

Le chasseur connaît la jeune princesse. Il l'a vue passer sur un cheval superbe, portant à la main une lance d'or et sur l'épaule un carquois plein de flèches. Elle lui est apparue comme un rayon de soleil qui réjouit les yeux et réchauffe les cœurs.

« Murza ! » dit-il.

L'inépuisable main de Murza lui donne un habit brodé, un riche manteau, un casque sur lequel flottent des plumes d'autruche réunies par un anneau de perles et de rubis.

Avec son magnifique appareil il se dirige vers le château, demande à parler au souverain et s'engage à disperser les hordes ennemies, si le tzar veut lui donner en mariage Milovzora.

Si étrange que soit cette proposition, le tzar n'ose immédiatement la refuser. Il veut savoir d'abord la naissance, le nom, la fortune de celui qui a de si hautes prétentions. et le hardi prétendant répond : « On m'appelle le Malheureux Chasseur. Je suis le maître de l'invisible Murza. »

« Il est fou, » se dit le tzar.

Cependant plusieurs habitants du palais affirmèrent que cet homme ressemblait réellement au Malheureux Chasseur. Mais on ne pouvait

comprendre d'où lui venaient ses riches vêtements.

« Eh bien, lui dit le tzar, montre-nous ce que tu peux faire avec ton invisible Murza. Si tu accomplis ta promesse, tu épouseras ma fille. Sinon, tu payeras de ta tête ton imposture.

— C'est convenu, » répondit le chasseur.

Puis il invoqua le secours de Murza.

Quelques minutes s'écoulent. Nul mouvement, nul bruit. Le chasseur pâlit. Le tzar le fait enchaîner. Mais voilà que soudain résonnent des coups de canon. Le prince et ses courtisans montent sur la terrasse du château, et voient se dérouler au loin des légions de soldats avec de splendides drapeaux et des armes étincelantes.

« Ce ne sont pas mes soldats, dit le tzar. Jamais je n'eus des bataillons si bien équipés.

— C'est l'armée de Murza, s'écrie le chasseur.

— Eh bien, qu'elle chasse l'ennemi ! »

On voit alors les troupes de Murza se ranger en pleine campagne. Une musique guerrière retentit. Un nuage de poussière s'élève dans les airs, et quand ce nuage se dissipe, les troupes ont disparu.

Un instant après on apprend que les ennemis sont en déroute et fuient de tous côtés.

Le tzar, fidèle à sa promesse, annonce à sa

fille qu'elle épousera celui qui vient de le délivrer d'une guerre redoutable. La belle princesse, dans son émotion, rougit, pâlit, et des larmes tombent de ses yeux. Le chasseur invoque encore le secours de Murza. Ces larmes se changent en perles et en diamants. Les courtisans les recueillent avec avidité.

La princesse sourit, tend la main au chasseur qu'on n'appellera plus le Malheureux. Et le mariage est gaiement célébré.

---

## LE SAGE JUGEMENT

Le roi Handibar était un homme intelligent et instruit. Il avait parcouru ses États pour voir tout par lui-même, et, pour n'être pas trompé par un faux appareil, il avait voyagé comme un simple particulier, sous un nom d'emprunt. De cette façon il avait observé des choses remarquables, des choses dont précédemment il n'avait nulle idée. Il visitait non seulement les villes et les villages, il entrait quelquefois dans les plus humbles cabanes. Un jour, dans un sombre

réduit, il trouva une vieille femme avec douze jeunes filles.

« Est-ce que ce sont vos filles? demande le roi à cette femme bien étonnée de recevoir dans sa misérable demeure la visite d'un gentilhomme.

— Oui, répondit-elle en soupirant, et je ne sais comment faire pour les vêtir et les nourrir.

— Si vous le voulez, j'en prendrai une à mon retour. Recevez, en attendant, cette pièce d'or. Adieu ! »

Ce secours inespéré réjouit la pauvre mère. Ses filles au contraire étaient fort agitées, bien qu'elles fussent d'une nature douce et soumise. Une promesse comme celle que venait de faire ce beau monsieur, ce n'était pas peu de chose. Laquelle des douze prendra-t-il? Voilà le sujet d'une grave discussion.

L'aînée dit :

« Selon l'usage, c'est moi qui dois être mariée la première.

— Peu importe l'usage, réplique la seconde, ce généreux seigneur choisira librement qui il voudra.

— Sans aucun doute! » s'écrient toutes les autres, à l'exception de l'aînée et de la plus jeune, qui n'a que cinq ans et qui est la plus jolie.

La mère s'asseoit au milieu d'elles avec son ouvrage, et les engage à travailler. Mais elles ne

peuvent faire leur besogne comme de coutume, tant elles sont préoccupées; elles aimeraient mieux arranger leur toilette, lisser leurs cheveux, et elles se regardent l'une et l'autre d'un air inquiet. Avec une fiévreuse impatience, elles attendaient la réapparition de l'étranger. Il arrive en effet et, prenant par la main la plus jeune, appelée Libena, il dit à la mère :

« Voici celle que je désire emmener.

— Qu'en voulez-vous faire? demande-t-elle.

— Ma fille adoptive. Je n'en ai pas d'autre. Cela vous convient-il?

— Oui, certainement. »

Les autres filles ne proféraient pas un mot. Elles étaient muettes de surprise.

Le roi remit à la pauvre famille une bourse pleine d'or, puis monta en voiture avec Libena et retourna dans son palais.

Il avait trois fils dont le plus jeune était âgé de dix ans.

« Je vous amène, leur dit-il, une sœur. »

Tous trois se précipitèrent vers elle et l'embrassèrent. Dès ce jour Libena fut considérée comme une princesse. Le valet qui avait accompagné le roi dans son voyage savait seul qui elle était.

Libena embellit chaque jour, et les jeunes princes l'aimaient de plus en plus. La reine l'aimait comme si elle avait été sa propre fille. Les

domestiques en secret la méprisaient. Le premier d'entre eux qui avait su d'où elle venait l'avait dit à un autre, et cet autre à un troisième, si bien que tous étaient à cet égard parfaitement renseignés.

Les princes ne savaient rien de cette histoire. Ils étaient très attachés à Libena, constamment avec elle, cherchant à lui être agréables, et tous trois également soumis à ses volontés.

Un jour l'aîné ordonna au cocher de préparer la voiture pour la princesse, qui désirait faire une promenade. Le cocher se dirigea vers l'écurie et, pensant qu'on ne pouvait l'entendre, murmura à demi-voix : « On fait bien des cérémonies pour une fille de mendiante, on n'en ferait pas plus pour une vraie princesse. »

« Que dis-tu? s'écria le prince en saisissant le cocher par le bras. Est-ce que Libena n'est pas notre sœur? »

Le valet, effrayé, répliqua en hésitant qu'il ne pouvait rien dire.

« Si tu ne t'expliques pas, reprit le prince, je me plaindrai à mon père.

— Je ne sais, repartit le cocher, que ce que j'ai appris par les autres domestiques. Ils racontent que le roi a acheté la princesse Libena dans un village.

A ces mots le prince alla chercher ses frères : « Ecoutez, leur dit-il avec joie, Libena n'est pas notre sœur.

— Alors, dit l'aîné, je puis l'épouser.

— Non, c'est moi, répond le second.

— C'est moi, dit le troisième.

— Je réclame, dit le premier, mon droit d'aînesse. Je vais à l'instant même prier notre père de me marier avec Libena. »

Les deux autres princes le suivirent pour faire valoir aussi leurs prétentions.

Le roi et la reine furent bien surpris de voir leurs fils si heureux d'apprendre qu'ils n'étaient point les frères de Libena.

« Vous est-elle désagréable? demanda le roi.

— Non pas, répondit le plus jeune. Mes frères désirent l'épouser.

— Et vous aussi, je suppose?

— Je meurs, si elle n'est pas à moi.

— Ainsi tous trois, vous voulez l'épouser.

— Oui, oui.

— Tous trois. C'est pourtant impossible. Écoutez, mes enfants ; voici ce que j'ai à vous proposer. Allez-vous-en de par le monde, et celui d'entre vous qui rapportera la plus belle chose sera le mari de Libena. Cela vous plaît-il?

— Oui, oui. »

Les princes se mirent aussitôt en route et

voyagèrent ensemble pendant trois jours sans aucune intéressante découverte.

L'un d'eux dit:

« Je crois que nous ferions mieux de nous séparer, pour continuer nos recherches, par trois différents chemins.

— Très bien, » s'écrièrent ses deux frères.

Et tous trois, réunis en ce moment dans une auberge, se remirent en route de divers côtés, en promettant de se rejoindre au bout d'un an dans cette même auberge.

L'aîné, arrivant dans une ville, voit une quantité de gens rassemblés sur la place publique. Il demande la cause d'une telle affluence, et on lui dit :

« Nous regardons ce petit chariot qui est à vendre et dont le vieux homme demande mille pièces d'or.

— Et quelques-uns d'entre vous, s'écria le prince, ont peut-être envie de faire cette acquisition? Avez-vous perdu la raison? Voudriez-vous donner mille pièces d'or pour cette misérable machine? Ne craignez-vous pas qu'on se moque de vous ? »

Les spectateurs, l'entendant parler ainsi, se retirèrent confus.

Le prince, se tournant alors vers le marchand, lui dit à voix basse:

« Pourquoi demandez-vous un si haut prix de cette petite voiture?

— Oh! répliqua le vieillard, c'est une œuvre merveilleuse. Dès qu'on est assis sur ce siège on est transporté immédiatement là où on a envie d'aller.

— En effet, reprit le prince, c'est une curieuse invention. Voici les mille pièces d'or. »

Il s'assit dans la voiture et, dès qu'il eut exprimé son souhait, il se trouva transporté dans l'auberge où il devait rejoindre ses frères. Ravi de posséder une chose si étonnante, il pensa avec un doux espoir à Libena.

Le second prince voyagea plusieurs jours sans rien voir de notable. Mais un matin, à l'entrée d'une ville, il rencontra un vieillard qui voulait vendre une lorgnette. Beaucoup de gens la regardaient et en demandaient le prix, puis s'éloignaient en secouant la tête.

« Achetez cela, dit le marchand au prince. Ce n'est pas cher: deux mille pièces d'or.

— Quoi! Une telle somme pour une lorgnette?

— Mais quiconque se sert de cette lorgnette voit aussitôt ce qu'il désire voir.

— Voici vos deux mille pièces. »

Le prince, avec son nouvel instrument, vit aussitôt comme il le souhaitait l'auberge où il devait retourner et dans cette auberge son frère

aîné, qui paraissait en bonne humeur. Il monta à cheval et alla le rejoindre.

Le jeune prince erra tout troublé. Il n'avait dans le cœur qu'une seule pensée distincte, le souvenir de Libena.

Un matin, dans une ville, au milieu d'une foule nombreuse, il vit une vieille femme qui voulait vendre trois pommes et pour chaque pomme demandait dix pièces d'or.

« Quelle folie ! » disait-on, et l'on s'éloignait en riant.

Le prince songea que ces fruits devaient avoir quelque qualité extraordinaire et les acheta sans marchander.

« Vous faites bien, lui dit la vieille. A celui qui est près de mourir, ces pommes rendent la santé et la vie. »

Le prince partit joyeux pour l'auberge où ses deux frères l'attendaient avec impatience.

« Où donc, lui dirent-ils, avez-vous été si longtemps ?

— J'ai été à la recherche de quelque merveille.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

— Trois pommes.

— Cela me semble, dit l'aîné, une fort petite trouvaille. Mais moi j'ai bien autre chose : une voiture avec laquelle on traverse l'espace aussi

vite que le vent, et notre frère a une lorgnette avec laquelle on voit ce qui se passe à des distances infinies. Voyons un peu le palais de notre père. »

L'un après l'autre ils regardent avec la lorgnette et sont saisis d'effroi. Toutes les fenêtres du palais sont strictement fermées, et les domestiques courent de ci, de là, éperdus, levant les bras au ciel.

« Qu'est-ce que cela signifie? dit l'aîné des princes. Quelqu'un sans doute est là malade, ou mort peut-être. »

Le second, prenant la lorgnette, dit :

« Je désire voir nos parents et Libena. »

Et il jeta un cri lamentable, car il a vu le roi, la reine et Libena à l'agonie, près de mourir.

« Partons ! » dit le plus jeune.

Tous trois s'asseyent dans le chariot, qui en un instant franchit le vaste espace. Le plus jeune entre précipitamment dans le palais, donne une de ses pommes à son père, une autre à sa mère, la troisième à Libena. Tous trois, à sa prière, mangent ces fruits, et soudain, ô miracle! ils se relèvent. Ils sont guéris. Les médecins avaient en vain usé toute leur science pour obtenir cette guérison. Elle est due au jeune prince. Chacun le félicita, et le roi lui dit avec des larmes de joie :

« Libena est à toi, car sans toi nous mourions.

— Mais, mon père, dit le second fils, sans ma lorgnette, nous n'aurions pas découvert votre maladie. Libena doit donc être à moi.

— Non, s'écria le prince aîné, elle est à moi, car sans ma voiture nous n'aurions pu être ici assez tôt pour la sauver. »

Le roi était fort embarrassé. Chacun de ses fils voulait épouser Libena et chacun d'eux semblait en droit de soutenir ses prétentions.

Les savants du royaume furent appelés à résoudre cette question. Ils délibérèrent, discutèrent et se disputèrent sans pouvoir arriver à aucune solution. Le roi voulut assister à une de leurs séances et ne put supporter le tapage de leurs débats. Il s'enfuit en se bouchant les oreilles.

« Sire, lui dit un de ses chambellans, jamais ces docteurs n'en finiront. Ils se trouvent si bien ici qu'ils ne demandent qu'à prolonger jusqu'à leurs derniers jours leurs discussions.

— C'est vrai, répliqua le roi. Il faut employer un autre moyen. Faites publier une proclamation qui invite tous mes sujets à examiner et à décider la question qui nous met en si grand embarras. »

Le lendemain, la salle réservée aux savants était ouverte à tout le monde. Le roi était là assis

sur son trône, ayant à ses côtés la reine et Libena. Là était l'aîné des princes avec son chariot; le second avec sa lorgnette; le cadet seul n'avait rien. Autour d'eux, les docteurs continuant à discuter, et des bourgeois, des gens du peuple, donnant timidement leur avis.

Le roi, fatigué de ces inutiles tentatives, allait lever la séance, lorsqu'il vit apparaître un petit vieillard, qui, après s'être respectueusement incliné devant le trône du souverain et devant les princes, prit la parole et dit :

« Quelle longue et vaine dispute ! Comment en finir? Les trois princes ont le même mérite, mais leur situation n'est plus la même. L'aîné a son prodigieux chariot; le second sa lorgnette. Le troisième n'a plus rien, car ses pommes ont été mangées, et parce que justement il n'a plus rien, Libena doit lui être donnée. »

Le roi se leva tout joyeux et embrassa le vieillard en le félicitant de ses sages paroles. Les docteurs étaient tout honteux d'avoir si longtemps et si vainement bataillé.

Les deux princes, par la possession de leurs merveilles, se consolèrent de perdre Libena, et le cadet, qui aimait plus que tout la charmante jeune fille, était ravi de l'épouser, et il vécut heureusement avec elle.

## LE ROI ET LA MENDIANTE

Il y avait une fois un pauvre homme qui vivait dans une chétive cabane avec sa fille unique. Mais cette fille était très intelligente et elle enseignait à son père à parler un langage convenable quand il mendiait. Un jour il s'approcha du roi et le pria de lui faire l'aumône. Le roi lui demanda qui lui avait appris à si bien parler.

« C'est ma fille, répondit le mendiant.

— Eh bien, voici trente œufs que tu porteras à ta fille en lui disant de les faire couver. Si elle y réussit, elle sera récompensée. Sinon, elle et toi, vous en pâtirez. »

Le vieillard retourna dans sa cabane et raconta sa rencontre. Sa fille, en examinant les œufs, vit qu'ils avaient été bouillis, mais engagea son père à se reposer, lui disant que tout irait bien. Elle prit alors un pot qu'elle remplit d'eau et de fèves et le mit sur le feu. Le lendemain, ces légumes étant complètement bouillis, elle dit à son père d'aller dans la rue près du chemin par lequel le roi devait passer.

« Et quand vous verrez le roi, ajouta-t-elle,

vous aiguillonnerez les bœufs attelés à la charrue en vous écriant : « Que le ciel me soit en aide et fasse germer et croître mes fèves bouillies ! » Il te dira que ces choses bouillies ne peuvent s'enraciner dans le sol, et toi tu lui répondras que cela est aussi possible que de faire éclore des œufs bouillis. »

Le vieillard suivit ce conseil, et le roi, après avoir entendu sa réponse, pensa qu'elle lui avait été dictée par sa fille et lui dit :

« Prends cet écheveau de lin, fais-moi avec cela des voiles, des cordages, tout ce qu'il faut pour l'équipement d'un navire. Si tu n'y réussis pas, tu seras condamné à mort. »

Le vieillard s'en alla, tout épouvanté, raconter ce nouveau péril à sa fille. Elle l'engagea à dormir tranquillement, l'assurant que tout irait bien. Le lendemain, elle lui dit, en lui remettant un petit morceau de bois :

« Vous le porterez au roi en lui disant que, quand il aura fait faire avec cela un rouet, un fuseau et un métier à tapisser nous ferons des cordages et des voiles avec son écheveau de lin. »

Le vieillard obéit ponctuellement à cette instruction.

« C'est bien, dit le roi. Je devine à cette nouvelle réponse l'esprit ingénieux qui a dicté la première. Eh bien, va dire à ta fille qu'elle vide avec cette

coupe le lac de telle sorte qu'il soit comme un pré sec. »

Le pauvre homme pleurait en accomplissant ce nouvel ordre. Sa fille l'engagea à dormir tranquillement.

Le lendemain elle lui remit un paquet d'étoupes en lui disant :

« Que le roi arrête avec ces étoupes toutes les rivières et les fleuves qui tombent dans le lac, et comme il l'ordonne je dessécherai ce lac. »

Le roi, après avoir reçu cette réponse, voulut voir l'ingénieuse jeune fille et lui demanda :

« Qu'est-ce qui retentit le plus loin?

— Grand roi, répondit-elle, c'est le tonnerre et le mensonge. »

Le roi alors résolut d'épouser cette petite mendiante, qui l'étonnait et le charmait par son esprit. Elle lui dit :

« Que votre volonté soit faite. Je vous prie seulement de vouloir bien me donner un écrit signé de vous, par lequel vous déclarerez que, si vous en veniez jamais à me renvoyer, j'aurais le droit d'emporter de votre palais ce qui me serait le plus précieux. »

Le roi consentit à cette demande et quelque temps après son mariage, un jour, dans un accès de colère, il dit à sa femme :

« Je ne veux plus vous voir. Allez-vous-en !

— J'obéis, répondit-elle. Permettez-moi seulement de passer encore ici la nuit. Demain matin, je partirai. »

Le soir, elle lui présenta une coupe de vin dans lequel elle avait fait infuser des plantes aromatiques et lui dit :

« Demain nous nous quitterons. Soyez gai ce soir. Buvez et réjouissez-vous. »

Il but si bien, qu'il s'endormit profondément. Sa femme alors le mit dans une voiture préparée d'avance et le conduisit dans une grotte solitaire au milieu des rochers.

« Où suis-je? s'écria le roi en s'éveillant. Qui m'a amené ici ?

— C'est moi, répondit la reine.

— Pourquoi donc avez-vous fait cela ? Ne vous ai-je pas dit que je ne voulais plus vous voir ?

— C'est vrai. Mais regardez ce papier que vous avez signé de votre main et par lequel vous déclarez que j'aurai le droit d'emporter de votre palais tout ce que j'ai de plus cher. J'ai ainsi usé de mon droit. »

A ces mots le roi l'embrassa et retourna avec elle dans sa demeure.

---

## LES TROIS FRÈRES

Il y avait une fois trois frères qui ne possédaient qu'un poirier. Ils le gardaient avec un soin extrême; tour à tour, tandis que deux d'entre eux allaient à leur besogne, l'autre restait en sentinelle près de l'arbre précieux.

Un ange descendit du ciel pour voir comment vivaient ces trois pauvres déshérités, et les secourir dans leur misère. Il prit la forme d'un vieux mendiant et s'en alla demander une poire à celui qui en ce moment faisait sa tâche de gardien.

Le jeune homme cueillit une poire et, la remettant au vieillard :

« Celle-ci, dit-il, m'appartient. Je n'oserais vous donner celles qui appartiennent à mes frères. »

L'ange le remercia et le lendemain revint près de l'arbre gardé par un autre des frères et fit la même demande que la veille.

« Voici, dit le jeune homme, une de mes poires. Je n'oserais vous donner celles qui appartiennent à mes frères. »

Le troisième jour, l'ange s'approcha du troisième frère et lui adressa la même requête, et fut charitablement accueilli comme les jours précédents.

Le lendemain matin il entra sous un vêtement de moine dans la demeure des frères et leur dit :

« Venez avec moi, je veux vous faire du bien. »

Il les conduisit au bord d'une large rivière, et là, dit à l'aîné :

« Que désirez-vous ?

— Je désirerais, répondit-il, que toute cette eau fût changée en vin et m'appartînt. »

L'ange fit avec sa crosse le signe de la croix. Tout le bassin de la rivière fut aussitôt changé en vin. Des ouvriers fabriquèrent des tonneaux, des maçons construisirent un village, et l'ange dit à son jeune protégé :

« Voilà ce que vous désirez. Restez ici. Cela vous appartient. »

Il conduisit ensuite les deux autres frères dans une prairie où voltigeaient une quantité de pigeons et il dit au second des frères :

« Que désirez-vous?

— Je désirerais que tous ces pigeons fussent changés en moutons et m'appartinssent. »

L'ange fit avec sa crosse le signe de la croix et le changement fut accompli. Sur le sol s'éleva un

bâtiment où des femmes portaient le lait des brebis, faisaient des fromages, fondaient du suif, et une boucherie où l'on dépeçait et vendait les quartiers de mouton. Bientôt un beau village fut construit dans cette riche prairie.

« Voilà, dit l'ange au jeune homme, ce que vous avez désiré. »

Puis il se remit en marche avec le frère cadet, et chemin faisant il lui dit :

« Et vous, que désirez-vous ?

— Je voudrais avoir une vraie pieuse femme.

— Ah ! répliqua l'ange, ce n'est pas facile à trouver. Je ne connais dans le monde que trois pieuses femmes dont deux sont mariées : la troisième, libre encore, est la fille d'un roi, et deux rois veulent l'épouser. »

Le jeune voyageur, accompagné par l'ange, alla demander en mariage la pieuse fille.

Le roi dit à ses courtisans :

« Quelle singulière chose ! Deux rois aspirent à épouser ma fille et voici deux étrangers qui ont la même prétention, avec une apparence de mendiants.

— Faites un essai, dit l'ange. Ordonnez à la princesse de planter dans son jardin trois branches de vigne. A chacune de ces branches, elle donnera le nom d'un de ses prétendants, et celui

dont on verra demain le rameau couvert de grappes de vigne sera son mari. »

Cette proposition fut acceptée. Le lendemain deux des rameaux de vigne étaient tels qu'on les avait vus la veille, tandis que celui auquel la princesse avait donné le nom du jeune voyageur était chargé de grappes superbes.

Le roi, ne pouvant retirer sa promesse, maria sa fille au pauvre inconnu. L'ange conduisit le jeune couple dans une modeste habitation au bord de la forêt, puis disparut.

L'année suivante, il voulut voir ce que devenaient ses protégés.

Sous la forme d'un vieux mendiant, il s'approcha de l'aîné des frères qui possédait la miraculeuse rivière, et lui demanda un verre de vin.

« Allons donc! répliqua rudement le riche propriétaire, si je devais donner un verre de vin à tous ceux qui m'en demandent, je n'aurais plus rien pour moi. »

L'ange fit le signe de la croix. A l'instant, l'eau coula comme par le passé dans le lit de la rivière, et il dit à l'avare vigneron :

« La fortune ne vous était pas bonne. Retournez chez vous et prenez soin de votre poirier. »

L'ange s'en alla près du second frère et demanda un morceau de fromage.

« Non, non, répliqua durement cet autre riche

propriétaire. Si je devais donner un morceau de fromage à quiconque en demande, bientôt je n'aurais plus rien pour moi.

— Allez, dit l'ange en faisant d'un signe disparaître les moutons, la fortune ne vous est pas bonne, retournez chez vous et prenez soin de votre poirier. »

Il se rendit alors à l'humble habitation des jeunes mariés, et demanda un gîte pour la nuit. Tous deux le reçurent cordialement, et lui dirent :

« Excusez-nous, si nous ne vous traitons pas comme nous le voudrions. Nous sommes pauvres.

—Ne vous inquiétez pas, répondit l'ange, de ce que vous voudrez bien me donner, je serai très content. »

Que faire ? les pauvres époux n'avaient ni farine ni blé, ils en étaient réduits à pétrir l'écorce des arbres. Avec cette écorce la jeune femme prépara un pain et le déposa dans un vase en terre pour le faire cuire, puis se mit à causer gracieusement avec l'étranger.

Un instant après, elle enleva le couvercle du vase, et au lieu de la rude pâte d'écorce, elle trouva un superbe pain de pur froment.

« Dieu soit loué ! dit-elle avec son mari. Notre hôte sera mieux traité que nous ne l'espérions. »

Elle mit ce beau pain sur la table, puis apporta

une cruche d'eau, et à l'instant cette eau se changea en vin. L'ange fit le signe de la croix sur la cabane. A sa place aussitôt s'éleva une grande et riante habitation complètement meublée.

L'ange bénit les jeunes époux et ils vécurent heureux.

---

## LES BONNES ACTIONS.

Il y avait autrefois un homme et une femme qui n'avaient qu'un fils nommé Ivan. Ils lui donnèrent une sage et utile instruction. Il était doux, obéissant et pieux. Lorsqu'il eut achevé ses études, son père lui confia un navire chargé de bonnes marchandises pour qu'il s'en allât faire le commerce en pays étrangers et revînt avec une honnête fortune assister ses parents dans leur vieillesse. Il partit et rencontra un navire turc où retentissaient des cris de douleur et des gémissements et il apprit qu'il y avait sur ce bâtiment un grand nombre de pauvres gens que les Turcs enmenaient en esclavage. Avec un généreux

sentiment de pitié, il offrit au capitaine de lui donner toute sa cargaison en échange de ces malheureux.

Le marché étant conclu, il appela l'un après l'autre les captifs et leur rendit leur liberté. Parmi eux était une vieille femme avec une belle jeune fille. La vieille femme lui dit en pleurant :

« Cette jeune personne est la fille d'un roi qui demeure bien loin d'ici, et moi je suis sa nourrice. Un jour qu'elle se promenait dans son jardin à quelque distance du palais, les maudits Turcs se sont emparés d'elle. En entendant ses cris j'ai voulu courir à son secours : ils m'ont prise aussi et m'ont embarquée avec elle sur ce navire. Emmenez-nous avec vous, car nous ne savons comment retourner dans notre pays. »

Ainsi fut fait. En arrivant chez ses parents, Ivan leur raconta comment il avait donné son navire avec sa cargaison pour délivrer les esclaves, et ajouta qu'il avait épousé la jeune captive, qui était la fille d'un roi.

« Malheureux ! s'écria le père en colère, comment as-tu perdu ainsi le bien que je t'avais confié ? Va-t'en. Je ne veux plus te voir. »

Le pauvre garçon se retira dans une maison du village avec sa femme et la vieille nourrice. Par l'entremise de sa mère et de quelques amis il sollicita son pardon, promettant d'être une autre

fois mieux avisé. A la fin le père eut pitié de lui; il le rappela avec sa femme et la vieille nourrice, puis équipa pour lui un nouveau navire plus grand que le premier, et rempli de marchandises plus précieuses.

Le jeune homme s'embarqua avec une heureuse confiance, et arriva dans une ville où des soldats conduisaient une quantité de paysans en prison. Il demanda la cause de cette rigueur, et on lui répondit que ces gens n'avaient point payé leurs impôts.

Saisi d'un sentiment de pitié, il vendit son navire et sa cargaison, acquitta la dette de ces pauvres gens et leur rendit la liberté.

Puis il retourna dans son pays, et se jeta aux genoux de son père pour lui raconter ce qu'il avait fait et réclamer son indulgence.

Le père, furieux, le chassa, disant que de sa vie il ne le reverrait et ne lui pardonnerait. Il finit cependant par se laisser encore fléchir, et par équiper encore un navire pour ce fils si charitable.

A l'avant de son navire, Ivan fit peindre le portrait de sa femme et à l'arrière le portrait de la vieille nourrice. Après quelques jours de navigation, il jeta l'ancre dans un port près duquel s'élevait la capitale d'un grand royaume. Les habitants de cette ville regardaient avec surprise ce bâtiment étranger dont on ne savait ni l'origine

ni la destination. Le roi, désireux de savoir par lui-même ce qu'il en était, fit annoncer à Ivan par un de ses ministres qu'il irait le visiter le lendemain. Le ministre, en examinant le navire, fut bien étonné de voir le portrait de la vieille nourrice et celui de la jeune princesse qui dès son enfance lui avait été promise en mariage, et dont on n'avait plus de nouvelles, depuis que les Turcs s'étaient emparés d'elle. Mais il ne dit à personne son émotion.

Le lendemain, à l'heure dite, le roi monta à bord du navire et reconnut aussi, dans les images qui en décoraient la proue et la poupe, les traits de sa chère fille et de la nourrice; son cœur tressaillit à cet aspect. Il lui tardait de savoir comment ces images se trouvaient là, mais il voulait tout savoir dans les plus minutieux détails, et il invita le jeune armateur à se rendre à son palais. Avec une ardente pensée il l'interrogea, et Ivan lui raconta comment il avait affranchi les malheureux emmenés par les Turcs en esclavage, comment parmi ces captifs étaient une vieille femme avec une belle jeune fille qui ne pouvaient retourner dans leur lointain pays et comment enfin il avait épousé la jeune fille.

« C'est mon enfant, s'écria le roi dans un transport de joie. C'est ma fille unique. Puisque vous êtes son mari, vous serez l'héritier de mon

trône. Allez la chercher, amenez-la ici pour que j'aie le bonheur de la voir encore avant de mourir. Amenez aussi votre père, votre mère et toute votre famille, vendez ce que vous possédez dans votre pays et venez demeurer ici. Votre père sera mon frère, et votre mère ma sœur. »

Quand on apprit à la cour et à la ville que la jeune princesse vivait encore, il y eut de grandes fêtes et de grandes réjouissances.

Le roi équipa un navire pour aller chercher sa fille chérie, et associa à ce voyage le ministre à qui elle avait été toute jeune destinée.

La traversée se fit rapidement, et le vieil armateur et sa femme, ravis de la bonne fortune de leur fils, vendirent à la hâte toutes leurs propriétés pour s'en aller avec lui et leur belle-fille dans le palais du roi.

Mais le ministre avait résolu de faire périr l'époux de la princesse. Lorsqu'ils furent en pleine mer, un soir, il l'appela, et tout d'un coup le prit à la gorge et le jeta par-dessus le bord. Personne ne l'avait vu commettre ce crime. Il alla tranquillement se coucher.

Le lendemain, quand on s'aperçut de la disparition du pauvre Ivan, on pensa que pendant la nuit il était par accident tombé dans les flots. Ses compagnons le regrettaient sincèrement. Sa mère et son père pleuraient et se lamentaient, et

sa femme était plongée dans la désolation, car ce mari, qui lui était enlevé si subitement, elle l'aimait du fond de l'âme.

Par une grâce providentielle, Ivan pourtant n'était pas noyé. Il avait été emporté par une vague sur un roc, où il trouva une espèce de mousse qui apaisait sa faim. Nulle autre nourriture et nul secours. Après une longue et douloureuse attente, un jour, enfin, il aperçut à quelque distance de son roc sauvage un vieux pêcheur. Il l'appela et le pria de lui venir en aide.

« Je le veux bien, répondit le pêcheur, si vous voulez me payer.

— Comment pourrais-je vous payer? Je n'ai rien et mes vêtements, comme vous le voyez, sont en lambeaux.

— N'importe. J'ai ici de l'encre et du papier. Vous pouvez me faire un écrit par lequel vous vous engagez à me donner la moitié de tout ce que vous possédez. »

Ivan, ayant accepté cette proposition, fut conduit à terre par le vieux pêcheur, et s'en alla de village en village, pieds nus, implorant la charité.

Après trente jours de marche, il arriva à la capitale de son beau-père, et s'assit à la porte du palais. De toute sa fortune, il ne lui restait que

l'anneau nuptial, sur lequel était gravé son nom et celui de sa femme. Ses pieds nus, ses haillons indiquaient sa misère; sa figure, brûlée par le soleil, était méconnaissable. Le soir, des domestiques lui donnèrent un reste de leur souper. Le lendemain, comme il était encore assis à la porte du palais, un valet lui ordonna de se retirer, parce que le roi allait passer par là. Il se leva et s'approcha du jardin. Bientôt il aperçut son père et sa mère, qui se promenaient avec le roi et la reine, et sa jeune femme avec l'abominable ministre. Comme elle passait près de lui, il tourna vers elle sa main de telle sorte qu'elle remarqua l'anneau. Si délabré et si changé était son cher mari, qu'elle ne pouvait le reconnaître. Mais cet anneau la fascinait.

« Laissez-moi voir, dit-elle, ce que vous avez là au doigt.

— Allons, s'écria le ministre inquiet, comment pouvez-vous vous arrêter près de ce mendiant? »

Elle s'arrêta pourtant et lut son nom et celui de son époux gravés sur l'anneau. Dès qu'elle fut rentrée au palais, elle dit à son père ce qu'elle avait vu, et le pria d'envoyer chercher le mendiant.

Le mendiant fut appelé. Le roi lui demanda d'où il venait et d'où lui venait cette bague nuptiale.

Ivan alors ne put se contenir plus longtemps. Il raconta ce qui lui était arrivé; comment il avait été jeté à la mer par le féroce ministre et comment il avait été sauvé.

« Dieu, dit-il, a eu pitié de moi, il m'a rendu à ma femme et à mes parents. »

Le roi et sa fille écoutèrent ce récit en pleurant de bonheur. Bientôt le père et la mère d'Ivan apprirent la bonne nouvelle et tout le monde fut dans la joie : seul le ministre tremblait et se désolait. Le roi l'abandonna à Ivan, lui disant d'en faire tout ce qu'il voudrait. Mais Ivan ne voulut point le condamner à mort. Il lui ordonna seulement de quitter le pays.

Quelques jours après ces événements, on vit arriver le vieux pêcheur, apportant l'écrit signé par Ivan.

« C'est bien, dit le jeune héritier du royaume. Il faut que j'accomplisse ma parole. Tu dois avoir la moitié de tout ce que je possède : villes et villages, champs et forêts. Voilà ta part, voici la mienne. »

Le partage ayant été ainsi scrupuleusement fait, le vieillard dit :

« Je te rends ce que tu veux me donner selon l'engagement que tu avais pris. J'ai été envoyé par Dieu pour te sauver et te récompenser de tes bonnes actions. Règne et sois heureux. »

A ces mots, l'ange disparut, et Ivan vécut heureux et longtemps.

---

## GRAIN DE POIVRE

Trois frères s'en allèrent un jour couper du bois dans la forêt. Vers midi, leur sœur devait leur apporter à dîner. Mais, le long de son chemin, elle rencontra un géant qui la prit et l'emporta dans la caverne où il vivait.

Tout le jour, le lendemain et le surlendemain, les trois bûcherons attendirent la jeune fille. A la fin, ils retournèrent au logis et demandèrent à leur mère pourquoi elle ne leur avait pas envoyé leur sœur. Elle répondit qu'elle la leur avait envoyée et qu'elle était très tourmentée de ne pas la voir revenir.

« Ah! s'écria l'aîné, je vais aller la chercher. »

Il partit, et, après avoir cheminé quelque temps, il rencontra une bergère qui gardait un troupeau de moutons et lui demanda si elle avait vu sa sœur.

« J'ai vu, répondit la bergère, une jeune fille

tenant un panier à la main. Un géant l'a prise et l'a emportée dans sa caverne.

— Et où est cette caverne?

— Là, au fond de ce ravin. »

Le bûcheron y descendit et appela sa sœur à haute voix.

Elle ouvrit la porte de sa demeure, l'invita à entrer et le conduisit dans l'intérieur de la grotte qui était un magnifique palais. Tout à coup il entendit un grand bruit et une lourde massue tomba sur le sol à l'entrée de la caverne.

Sa sœur lui dit que le géant annonçait ainsi son prochain retour pour qu'on lui préparât à souper.

Quelques instants après, le géant entra et dit d'une voix dure :

« Il y a ici un étranger?

— C'est mon frère, répondit la jeune fille.

— Bien. Qu'on tue et qu'on fasse rôtir le plus gros de mes moutons. »

Quand le souper fut servi, il appela le bûcheron et lui dit :

« Si tu manges ta part plus vite que je ne mangerai la mienne, je te permets de me tuer; sinon, c'est moi qui te tuerai. »

Le pauvre garçon s'assit à table tout tremblant et essaya de manger. Mais à peine avait-il pris deux ou trois menus morceaux de mouton, que le géant le tua.

Il était attendu avec impatience et avec angoisse dans la maison de sa mère. Un de ses frères, désolé de ne pas le voir revenir, voulut aller à sa recherche. Il rencontra aussi la bergère, qui lui raconta ce qu'elle avait vu et lui indiqua la caverne du géant. Il y entra, et, ne pouvant engloutir une moitié de mouton aussi vite que le monstrueux colosse, il fut, ainsi que son frère aîné, tué sans merci.

Le plus jeune frère tenta la même aventure, suivit le même chemin et subit le même sort.

Les malheureux parents, privés ainsi de leur fille et de leurs fils, prièrent le ciel de leur donner encore un enfant, ne fût-il pas plus gros qu'un grain de poivre. Leur prière fut exaucée. Ils eurent un garçon, mais si petit, si petit, qu'on l'appela « Grain de poivre. »

Tout jeune encore, un jour qu'il se querellait avec ses camarades, l'un d'eux lui dit :

« Puisses-tu avoir le sort de tes trois frères ! »

Il retourna au logis et demanda ce que signifiaient ces paroles. Sa mère fut obligée de lui raconter comment sa sœur et ses frères avaient successivement disparu.

Grain de poivre se mit alors à amasser tous les morceaux de fer qu'il pouvait trouver, puis les porta chez un forgeron pour en faire une massue.

Lorsqu'elle fut achevée, il dit au forgeron :

« Avant de vous payer, voyons si elle est solide. »

A ces mots, il la lança en l'air et se plaça de telle sorte qu'elle devait lui tomber sur la tête. En effet, elle tomba ainsi et se brisa. Grain de poivre, furieux, tua le forgeron. Il fit faire une seconde massue, qui, en tombant sur sa tête, se brisa comme la première. Il assomma encore le forgeron et en trouva enfin un troisième plus habile.

« Vous me devez un ducat, dit cet homme quand son travail fut achevé.

— Voyons d'abord ce que vous avez fait, » répliqua-t-il.

Il lança en l'air cette troisième massue et la reçut, comme les autres, sur la tête. Elle lui fit en tombant quelques bosses au crâne et ne se brisa point.

« C'est bien, dit-il en donnant un ducat au forgeron, je suis content de toi. »

Il entra dans la forêt et rencontra la bergère, qui lui dit qu'elle avait vu sa sœur et ses trois frères, et lui indiqua la demeure du géant.

Quand il fut au bas du ravin, il appela à haute voix sa sœur.

« Qui donc, dit-elle, peut m'appeler ainsi, mes trois frères sont morts?

— Je suis aussi ton frère, né après ta sortie de la maison. »

Elle lui ouvrit la porte.

Au même instant on entendit un grand bruit et une lourde massue tomba sur le sol. Grain de poivre la releva et la lança vers le géant.

« Qui donc, dit le monstre, ose me renvoyer ainsi ma massue? Il me semble qu'il y a là un homme capable de lutter avec moi. »

Il entra et ordonna de faire rôtir le plus gros de ses moutons, le partagea en deux moitiés et dit à son jeune hôte :

« Si tu manges ta portion plus vite que moi, tu auras le droit de me tuer, sinon, c'est moi qui te tuerai. »

Grain de poivre le tua, s'empara des trésors amassés dans le palais et retourna avec sa sœur chez ses parents.

Après avoir quelque temps mené joyeuse vie, il resolut d'aller de nouveau chercher fortune.

Un jour, il arriva dans une ville où, sur la place publique, était un homme tenant une pique en fer et la serrant avec sa main de telle sorte qu'il en faisait sortir des gouttes d'eau. Une foule nombreuse le regardait et l'admirait.

Grain de poivre s'approcha de lui et lui dit :

« Crois-tu qu'il y a dans le monde un homme plus fort que toi?

— Oui, répondit-il; il y a Grain de poivre, qui peut recevoir sans broncher une masse de fer sur la tête.

— Je suis Grain de poivre, et toi, comment t'appelle-t-on?

— Piqueur.

— Veux-tu voyager avec moi?

— Très volontiers. »

Tous deux se mirent en route et arrivèrent dans une ville où une quantité de gens contemplaient un homme qui, du bout du doigt, faisait tourner neuf roues de moulin.

Ils s'approchèrent de lui et lui dirent :

« Y a-t-il au monde un homme plus fort que toi?

— Il y en a deux, répondit-il : Piqueur et Grain de poivre.

— Moi, dit un des voyageurs, je suis Piqueur.

— Moi, Grain de poivre; et toi, comment t'appelles-tu?

— Moulinier.

— Veux-tu voyager avec nous?

— Très volontiers. »

Ils se mirent en route et arrivèrent dans une ville où tout le monde était très agité. Les trois filles du roi avaient été enlevées. Le roi promettait une magnifique récompense à qui les retrouverait, et personne ne pouvait y parvenir.

Les trois compagnons offrirent leurs services, qui furent acceptés avec empressement. Pour accomplir leur tâche, ils demandèrent d'abord cent mille charges de bois. Tout cet amas d'arbres fut employé par eux à élever autour de la ville une palissade, sur laquelle ils se proposaient d'exercer une rigoureuse surveillance.

Le premier jour, il fut convenu que Piqueur ferait rôtir un bœuf pour le dîner, tandis que ses deux compagnons resteraient près de la palissade. Au moment où son travail de cuisinier semblait fini, Piqueur vit apparaître un homme dont le front n'avait pas moins de trois pieds de hauteur et dont la barbe était encore plus longue. A cet aspect, la frayeur le saisit et il s'enfuit.

Le colosse s'assit tranquillement près du foyer, dévora le bœuf, puis se retira.

Quand Grain de poivre et Moulinier revinrent de leur faction, très désireux de dîner, Piqueur se tenait encore caché dans les broussailles et il leur raconta l'apparition qui l'avait effrayé.

« Poltron! lui dit Moulinier. Demain, c'est moi qui préparerai le repas et nulle longue barbe ne me fera peur. »

Le lendemain, comme le bœuf était complètement rôti, Moulinier vit venir le prodigieux géant et s'enfuit épouvanté.

« A mon tour demain, dit Grain de poivre. Nous verrons si cette fois notre dîner nous est encore enlevé. »

Le lendemain, à la même heure, le géant s'avança pour savourer le bœuf rôti comme les jours précédents.

« Halte-là! s'écria Grain de poivre; tu m'as déjà fait jeûner deux fois, je compte bien dîner aujourd'hui.

— Eh quoi! répliqua le géant, oserais-tu m'attaquer? Il n'y a qu'un homme au monde qui pour moi soit vraiment redoutable, c'est Grain de poivre.

— Très bien, » dit Grain de poivre en se précipitant sur lui.

Il le terrassa, le lia fortement à un sapin, puis se mit tranquillement à dîner.

Le géant ne pouvait rompre ses liens, mais, par une violente secousse, il parvint à arracher l'arbre auquel il était enchaîné et s'enfuit avec sa lourde tige, dont les racines traînantes creusaient dans le sol de longs sillons.

Piqueur et Moulinier voulaient le poursuivre :

« Attendez, dit Grain de poivre, mangez en paix; nous retrouverons plus tard ce brigand. »

Quand le dîner fut fini, les trois compagnons, en suivant les traces creusées par les racines du sapin, arrivèrent à une caverne dont ils ne pou-

vaient sonder la profondeur. Pour y descendre, ils demandèrent au roi une corde de trois cents lieues de longueur, et dès qu'ils l'eurent obtenue, ils retournèrent à la caverne.

Piqueur le premier tenta l'aventure; mais, à peine était-il descendu à quelques centaines de pieds dans le ténébreux souterrain, qu'il agita la corde pour indiquer qu'il ne voulait pas aller plus loin, et ses deux camarades le hissèrent à la surface du sol.

Moulinier ne se montra guère plus résolu.

« Poltrons que vous êtes, dit Grain de poivre, je vais descendre et j'irai jusqu'au bout. »

En effet, il atteignit le fond du souterrain, et là il vit une belle grande plaine où s'élevait un palais superbe. Dans le jardin de ce palais, deux jeunes filles se promenaient.

« N'êtes-vous pas, leur dit Grain de poivre, les filles du roi?

— Oui, répondirent-elles.

— Et où est votre sœur?

— Elle est occupée à panser les blessures que le géant a reçues dans sa lutte contre un chevalier qu'on appelle Grain de poivre.

— C'est moi qui suis Grain de poivre. Je viens ici pour vous délivrer et vous ramener à votre père. »

Les deux princesses, ravies de ces bonnes

paroles, indiquèrent à leur libérateur l'endroit où il trouverait leur sœur, et elle lui recommandèrent d'aller là très prudemment, de ne point se précipiter sur le géant, mais de tâcher de prendre son sabre, suspendu au-dessus de son lit. Ce sabre tuait un homme à vingt lieues de distance.

Grain de poivre suivit ponctuellement ces instructions, s'empara du glaive et sortit précipitamment. Mais le géant s'était levé et courait après lui. Grain de poivre brandit le sabre et vit tomber à ses pieds la tête de son terrible antagoniste. Plus rien ne s'opposait à ses généreux projets. Il alla chercher les trois princesses et les amena à l'endroit où il était descendu. A la corde, tenue par ses compagnons, il suspendit un large panier dans lequel il plaça l'aînée des princesses, avec un billet indiquant qu'elle devait épouser Piqueur, puis il fit le signal convenu.

La princesse fut hissée au haut du souterrain. Le panier redescendit, et la seconde princesse s'y assit, tenant aussi un billet qui l'adressait à Moulinier. Enfin la plus jolie des trois sœurs va faire aussi son ascension. Grain de poivre l'aime et désire l'épouser. En s'asseyant dans la corbeille, elle lui donna une petite boîte en lui disant :



« Ouvrez cela en une heure d'embarras ou de péril. »

Puis elle disparaît; et Grain de poivre attend avec impatience la corde à l'aide de laquelle il sortira de la caverne. Mais, après une longue et anxieuse attente, il est bien obligé d'en venir à la cruelle pensée qu'il est trahi par ses indignes camarades.

Ne sachant que faire dans son abandon, à tout hasard il se met en marche; et, après avoir longtemps cheminé à travers des champs et des bois, il arrive près d'un grand lac où retentissent des cris confus. Un cortège nuptial amène une jeune fille parée comme une fiancée, puis la laisse seule au bord du lac.

Grain de poivre s'approche d'elle et lui demande pourquoi elle est ainsi délaissée et pourquoi elle semble si triste

Elle lui répond :

« Il y a dans ce lac un dragon auquel on doit livrer chaque année une jeune fille. Cette année c'est mon tour. Je viens ici l'attendre avec ma couronne de fiancée et je dois être dévorée par lui.

— Laissez-moi, répliqua Grain de poivre, me reposer un peu, car je suis très fatigué.

— Vous feriez mieux de vous éloigner. S'il est nécessaire que je meure, il n'y a nulle raison pour que vous partagiez mon sort.

— Ne vous inquiétez pas de moi. Laissez-moi seulement dormir près de vous. Il sera temps de me sauver quand le monstre viendra. »

A ces mots, Grain de poivre se coucha par terre et s'endormit. Tout à coup les vagues du lac se soulevèrent en mugissant. A leur surface apparut la tête du dragon. Il nageait rapidement et se dirigeait vers sa proie. La jeune fille pleurait. Une de ses larmes tomba sur la joue de Grain de poivre et le réveilla. Il saisit son sabre magique et, d'un coup, trancha la tête du monstre. Puis, prenant la jeune fille par la main, il la conduisit dans la ville, dont son père était le souverain.

Tout était en deuil dans le palais et dans la cité. Tout le monde fut en joie quand on apprit la miraculeuse action de Grain de poivre.

Le vaillant garçon épousa la fille du roi et, pendant quelques années, vécut très heureux. Mais, un jour, sa femme vit qu'il était triste ; et, le lendemain et le surlendemain, cette tristesse s'accroissait, malgré les efforts qu'il faisait pour la dissimuler. Elle voulut en savoir la cause, et d'abord il résista à toutes ses questions. Elle insista de nouveau, tant et si bien, qu'il finit par lui dire :

« Je suis obsédé par le souvenir de la terre où je suis né et par l'envie d'y retourner. »

La généreuse femme écouta avec douleur cette révélation. Mais elle ne pouvait se résigner à le voir souffrir, et elle demanda elle-même au roi la grâce qu'il désirait.

« Laissez-le partir, lui dit-elle ; il m'a sauvé la vie. Nous ne pouvons le retenir ici contre sa volonté ; mes trois enfants me consoleront dans mes regrets.

— Soit, répliqua le roi. Qu'il aille au bord du lac ; il y trouvera l'oiseau géant et lui remettra de ma part une lettre. Ainsi seront aplanies les difficultés. »

Grain de poivre, ayant dit tendrement adieu à sa femme, alla au bord du lac et vit le nid de l'oiseau géant avec ses petits. Le père et la mère étaient absents. Il s'assit au pied d'un arbre en attendant leur retour. Soudain il vit l'eau du lac agitée, et sur les flots houleux apparut un dragon, qui venait dévorer la jeune couvée. Il brandit rapidement son glaive, égorgea le monstre et s'assit de nouveau par terre. Un instant après arrivait la femelle de l'oiseau géant. En voyant cet inconnu assis sous l'arbre qui abritait les chers petits, elle voulut le tuer ; mais les oisillons s'écrièrent :

« Ne lui fais point de mal ; c'est lui qui nous a sauvés de la fureur du dragon. »

Grain de poivre se leva et remit la lettre du

roi à la géante ailée. Après l'avoir lue attentivement, elle lui dit :

« Fais tuer douze moutons ; apporte ici d'un côté leur chair, de l'autre leurs peaux pleines d'eau. »

Ces provisions étant faites, la géante plaça sous son aile droite la chair des douze moutons, sous son aile gauche les douze outres, mit Grain de poivre sur son dos et lui dit :

« Observe bien mes mouvements; quand je tournerai le bec à gauche, tu me donneras à boire; quand je le tournerai à droite, tu me donneras à manger. »

A ces mots, elle prit son essor et s'éleva rapidement dans l'air. En poursuivant son vol, de temps à autre elle tournait son bec à droite et à gauche, et Grain de poivre lui donnait à boire ou à manger. La provision de viande étant épuisée, Grain de poivre se coupa résolûment un morceau de la plante du pied, pour apaiser la faim de l'avide géante. Mais elle n'avala point ce morceau et le garda sous sa langue.

Quand Grain de poivre, parvenu au terme de son ascension, mit pied à terre :

« Qu'avez-vous donc, lui dit-elle, il me semble que vous boitez?

— Ce n'est rien, répliqua-t-il, un petit malaise. N'y songez pas.

— Allons, levez votre pied droit. »

Et, remettant délicatement à sa place le morceau enlevé :

« Tenez, ajouta-t-elle, voilà le mal réparé, je vous quitte; bon voyage! »

Grain de poivre, tout seul sur le sol où il avait voulu revenir, était fort embarrassé. Tout à coup il se rappela la boîte que la princesse lui avait donnée. Il l'ouvrit et il en vit sortir une abeille et une mouche qui lui demandèrent ce qu'il désirait.

« Je voudrais, répondit-il, un bon cheval pour me transporter à la résidence du roi et de beaux vêtements. »

Cet ordre fut aussitôt exécuté.

Grain de poivre monta à cheval et se dirigea vers la capitale; mais, en y arrivant, il fit rentrer dans la petite boîte ses habits de luxe, son coursier, et alla loger dans une modeste maison.

Le lendemain, le crieur public annonçait dans toutes les rues que Piqueur, le gendre du roi, appelait dans l'arène quiconque oserait combattre contre lui.

Grain de poivre, ouvrant la boîte magique, ordonna de nouveau à l'abeille et à la mouche de lui procurer un cheval et de beaux habits. Puis il courut à l'endroit où il devait rencontrer le traître Piqueur, engagea la lutte avec lui, le tua, puis disparut.

Le roi fit chercher partout l'étranger qui, en un instant, était apparu si brillant et avait remporté une si éclatante victoire. Personne ne put le découvrir.

Quelques jours après, le crieur public annonça que Moulinier, le second gendre du roi, attendait dans l'arène quiconque voudrait combattre contre lui.

Grain de poivre, magnifiquement équipé, s'élance contre cet autre traître, le tue et de nouveau disparaît.

En vain le roi le fait chercher plus activement encore que la première fois. On ne sait ce qu'il est devenu et l'on n'a jamais vu dans le royaume un cheval comme celui qu'il a monté, ni des habits comme ceux dont il était vêtu.

Quelques jours après, Grain de poivre écrivit à la jeune princesse et lui raconta comment il était sorti des régions souterraines et comment il s'était vengé des deux infâmes compagnons qui l'avaient abandonné. La jeune fille transmit ce récit à son père, en lui disant qu'à ce vaillant homme, à lui seul, elle et ses sœurs devaient leur salut.

Grain de poivre fut appelé au palais et royalement récompensé et honoré.

## LES ANIMAUX AMIS ET ENNEMIS.

Il y avait une fois dans une contrée lointaine un jeune gentilhomme qui n'avait pour tout bien qu'un vieux château, un beau cheval, un chien fidèle et un bon fusil.

Il passait ses jours dans les champs, les bois, et vivait du produit de sa chasse.

Un jour, comme il s'en allait avec son chien à la recherche du gibier, au fond de la forêt, un renard traversant l'herbage où paissait le cheval fut si frappé de la beauté de ce noble animal, qu'il s'accroupit par terre pour mieux l'admirer. Au même instant arrivait le gentilhomme rapportant un cerf. A l'aspect du sauvage rôdeur, il arma son fusil.

« Ne me tuez pas, s'écria le renard. Prenez-moi avec vous. Je vous servirai fidèlement. J'aurai soin de votre cheval pendant que vous serez dans la forêt. »

Le gentilhomme fut touché de ses paroles. Il emmena avec lui ce nouveau serviteur et le soir à souper n'oublia pas de lui donner un bon morceau de venaison.

Quelques jours après, comme il s'en allait encore au fond de la forêt, arrive à l'endroit où il avait laissé son cheval attaché à un arbre un ours affamé, qui s'apprête à faire un bon repas. Mais le renard était là qui veillait sur son compagnon :

« Ne tue pas, dit-il, cette bonne bête, attends que son maître revienne. Il te nourrira comme il me nourrit et nourrit son chien. »

L'ours réfléchit gravement à cette proposition et finit par l'accepter. Il se coucha par terre et attendit.

Le gentilhomme en le voyant se hâta d'armer son fusil. Mais le renard courut vers lui et le conjura de prendre aussi le nouveau venu à son service.

« Soit ! » répondit le gentilhomme.

Et il retourna à son château, suivi de son chien, du renard et de l'ours.

Le lendemain un loup vorace allait s'élancer sur le cheval attaché à un arbre. L'ours et le renard l'arrêtèrent et le prièrent d'attendre leur maître, qui lui donnerait de solides aliments. Le loup non sans peine se laissa fléchir, et le soir il entrait au château avec l'ours, le renard et le chien.

Quelques jours après, une souris s'adjoignit à cette compagnie, puis une taupe, puis un lièvre,

et enfin le gigantesque kumrekushu, dont la force est telle qu'il peut enlever un cheval avec son cavalier.

Le gentilhomme avait grand soin de ces animaux, et tous lui étaient très attachés.

Un jour le renard dit à l'ours :

« Mon bon camarade, va me chercher une large pièce de bois sur laquelle je puisse m'asseoir pour présider un conseil. »

L'ours obéit, et le renard ayant pris place sur son siège appela autour de lui ses compagnons et leur dit :

« Vous savez avec quelle affectueuse attention notre maître s'occupe de nous. Vous savez comme il est bon. Cependant il est bien seul. Nous devrions lui trouver une femme.

— Très bien, répondit l'assemblée, mais où trouver une femme digne de lui ?

— Écoutez, répliqua le renard. Je sais que le roi a une fille très belle qui ferait le bonheur de notre maître. Mon avis serait que notre ami Kumrekushu s'en allât tournoyer au-dessus du palais jusqu'à ce qu'il vît sortir la princesse et qu'il l'enlevât et l'apportât ici. »

Le puissant oiseau, ravi de cette mission, partit à l'instant même. Le soir la princesse sortait pour se promener. Il la saisit délicatement et l'apporta dans le château du gentilhomme.

Le roi, désolé, envoya de toute part des émissaires à la recherche de sa fille et promit une magnifique récompense à celui qui la retrouverait ou qui indiquerait seulement le lieu où elle était.

Pendant longtemps toutes les investigations furent inutiles. Un jour enfin une vieille bohémienne vint dire au roi :

« Que me donnerez-vous, si je vous ramène votre fille?

— Tout ce que tu voudras, » répondit le roi.

La vieille retourna dans sa cabane au milieu des bois et employa toutes ses sorcelleries à chercher le lieu où était la princesse. A la fin, elle la vit en une lointaine région, dans un vieux château, mariée avec un jeune gentilhomme.

Toute joyeuse de sa découverte, elle prit aussitôt un petit tapis carré et un fouet, s'assit sur ce tapis, lui donna un coup de fouet et s'envola dans les airs vers le lointain pays où le gentilhomme vivait heureusement avec sa charmante femme et ses fidèles animaux.

Arrivée près du château, la vieille sorcière descendit dans une avenue où la princesse allait souvent toute seule se promener. Quand elle la vit venir, elle alla à sa rencontre, lui adressa toutes sortes de compliments, puis se mit à lui raconter des histoires si intéressantes, qu'on ne pouvait se lasser de les entendre. La princesse,

après avoir écouté quelque temps debout, s'assit sur le tapis étendu par terre. La bohémienne se mit promptement à côté d'elle, agita son fouet, et, comme elle l'avait promis, ramena la belle princesse à la demeure de son père. Là, elle fut récompensée comme elle le souhaitait.

Le roi, heureux de revoir sa fille et craignant qu'on ne la lui enlevât encore, la mit avec deux femmes de service dans une tour où personne ne pouvait entrer.

Pendant ce temps, le jeune gentilhomme gémissait et se lamentait.

Le renard convoqua de nouveau ses amis :

« Vous savez, dit-il, comme notre maître était heureux de son mariage, et sa femme lui a été enlevée, et maintenant il est dans la désolation. C'est notre devoir de lui rendre sa chère femme, et cela ne sera pas facile, car le roi l'a séquestrée dans une forte tour sans cesse rigoureusement gardée. Mais voici ce que j'ai imaginé. Je vais prendre la forme d'un chat et m'en aller jouer dans le jardin sous les fenêtres de la chambre occupée par la princesse. Quand elle me verra, elle voudra m'avoir près d'elle. Les deux femmes qui la servent courront après moi, et prestement je leur échapperai. La princesse descendra dans le jardin, pour tâcher aussi de me saisir. Alors notre ami Kumrekushu, planant au-dessus du palais,

la prendra délicatement et de nouveau l'apportera ici. »

Le conseil applaudit à cet ingénieux projet. Le colossal oiseau prit le renard sous une de ses ailes et vola rapidement vers le palais. Là, le malin renard transformé en chat se mit à faire sous les fenêtres de la tour son ron ron avec des mouvements si gracieux que la princesse ordonna à ses deux servantes d'aller le chercher ; elles coururent après lui, en l'appelant de la voix la plus caressante, en lui offrant du miel et des gâteaux. Peine inutile. Le chat ne se laissait point séduire.

La princesse impatientée descendit dans le jardin et leur dit :

« Vous l'effrayez, laissez-moi faire. »

Elle s'approcha du chat, qui ne s'enfuit plus. Au même instant le kumrekushu la prit par la taille et l'enleva.

Le roi, furieux d'apprendre que sa fille lui avait été ravie par l'astuce d'un chat et la griffe d'un oiseau, déclara la guerre aux animaux et jura de les exterminer tous.

« Oh ! oh ! dit le renard, il faut nous défendre. »

Et, s'adressant à ses compagnons, il demanda combien d'auxiliaires chacun d'eux pouvait rassembler.

L'ours en promit cent.

Le loup : cinq cents.

Le lièvre : huit cents.

La souris : trois mille.

La taupe : huit mille.

Le kumrekushu : deux ou trois cents.

« Eh bien ! allez, dit le renard, appelez à vous tout votre monde, et, quand nos armées seront réunies, nous verrons ce que nous avons à faire.

Quelques jours après, on entendit autour du château des bruits confus étranges, rugissement des ours, hurlement des loups, sifflement des souris, toutes les légions de bêtes rassemblées pour entrer en guerre contre le roi qui menaçait de les anéantir. Le renard, l'habile conseiller, appela les chefs et leur dit :

« Voici ce qu'il faut faire pour vaincre notre ennemi. A sa première halte, pendant la nuit, les loups et les ours tueront les chevaux. La seconde nuit, les souris détruiront les ceintures et les courroies des soldats, les lièvres rongeront les cordes avec lesquelles on traîne les canons. Si cela ne suffit pas pour arrêter le roi, la troisième nuit les taupes creuseront le sol sous la route qu'il doit suivre et une grande fosse autour du camp. Le lendemain les kumrekushus lanceront des pierres sur les soldats cheminant sur un terrain qui s'effrondrera. »

Ce plan de campagne fut admis à l'unanimité.

Dans la première nuit de l'entrée en campagne tous les chevaux furent tués. Mais le roi en envoya chercher d'autres et se remit en marche.

La seconde nuit les lièvres et les souris se glissèrent dans le camp et rongèrent les cordes des affûts, les courroies des selles, les baudriers et les ceinturons.

Le roi envoya chercher à la ville d'autres courroies, d'autres selles, et se remit en marche, résolu plus que jamais à exterminer ses ennemis.

La troisième nuit les taupes creusèrent la terre autour du camp et sous le chemin que l'armée devait suivre. Les soldats en s'éveillant ne remarquèrent aucun dégât et ils se mirent en route avec une nouvelle ardeur. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils s'arrêtèrent épouvantés. Sous les pieds des chevaux, sous les roues de l'artillerie, le sol s'effondrait, et du haut des airs les kumrekushus leur lançaient des pierres énormes.

« Retournons en arrière, dit le roi. J'ai eu tort de déclarer la guerre aux animaux. Je suis puni de mon orgueil. »

Mais auprès du camp, et plus loin, la terre était aussi minée, et les gigantesques oiseaux poursuivaient sans relâche les troupes fugitives, et tous les soldats périrent, et le roi périt comme eux.

Son palais et sa capitale appartenaient de droit à sa fille. Elle s'y rendit avec le jeune gentilhomme son cher époux, et le cheval, le chien, le renard, le loup, l'ours, la souris, le lièvre, la taupe, le kumrekushu, les fidèles animaux.

---

## CHALEK

Autrefois vivait un roi qui avait trois fils et trois filles. Étant vieux et se sentant près de mourir, il appela ses fils et leur dit :

« Je vous ordonne de marier vos sœurs avec les premiers qui les demanderont. Faites cela, sinon, je vous maudis. »

Quelque temps après sa mort, une nuit on frappa à la porte du palais, si fort, que tout l'édifice en fut ébranlé ; au dehors luisaient des éclairs et l'on entendait des cris, des chants et des rumeurs étranges. Une voix cria :

« Princes, ouvrez la porte.

— Non, répondit l'aîné.

— Non, » répondit le second des frères.

Mais le plus jeune voulut ouvrir.

Aussitôt une vive lumière pénétra dans la salle, et de cette lumière sortit une voix qui disait :

Je désire épouser l'aînée de vos sœurs, et il faut qu'elle me soit donnée tout de suite. Je ne reviendrai pas une seconde fois. Ainsi décidez-vous. Oui ou non, à l'instant. »

L'aîné répondit :

« Non, je ne veux pas vous la donner. Je ne sais qui vous êtes, ni d'où vous venez. Je ne peux pas même vous voir, et je ne sais où je pourrais aller voir ma sœur. »

Le second des frères prononça le même refus.

Mais le cadet dit :

« Il faut la donner. Avez-vous oublié les ordres de notre père ? »

A ces mots, prenant sa sœur par la main, il la conduisit vers la lumière et dit :

« Prenez-la. Puisse-t-elle être une brave et heureuse femme ! »

Quand la jeune fille franchit le seuil de la porte, tous les habitants du palais tombèrent à la renverse, épouvantés par les éclairs et le tonnerre. Le ciel semblait en feu, et l'on eût dit que le palais allait s'écrouler.

Le lendemain les frères voulurent voir s'ils ne trouveraient pas quelque trace de la terrible puissance à laquelle ils avaient remis leur sœur. Mais il n'en virent aucune.

Dans, la nuit suivante, on entendit encore un grand bruit, comme le sifflement d'une troupe nombreuse. Une voix cria :

« Ouvrez la porte, princes. »

Ils n'osèrent désobéir et ils ouvrirent. Une voix terrible dit :

« Donnez-moi la seconde de vos sœurs. »

— Non ! s'écria l'aîné.

— Non ! » s'écria son frère.

Mais le plus jeune dit :

« Il faut la donner. Rappelez-vous les ordres de notre père. »

Il prit sa sœur par la main et l'emmena sur le seuil de la porte en disant :

« Qu'elle soit honnête et vous rende heureux ! »

Le lendemain on chercha les traces de cette nouvelle apparition, et l'on n'en vit aucune.

La nuit suivante, tout le palais retentit d'un autre bruit formidable :

« Ouvrez la porte, » crie une voix.

La porte est ouverte, et une voix terrible :

« Je viens demander en mariage votre plus jeune sœur.

— Non, répondirent l'aîné et le second des frères. Nous ne savons qui vous êtes et où vous emmèneriez notre sœur. »

Mais le cadet répliqua :

« Il faut la donner. Rappelez-vous les ordres de notre père. »

Puis, la prenant par la main, il dit :

« Prenez-la ; puisse-t-elle être heureuse et vous rendre heureux ! »

Quelque temps après, les trois frères résolurent d'aller à la recherche de leurs sœurs, et sans savoir de quel côté ils pouvaient les trouver ils se mirent en route.

Un soir, s'étant égarés dans une forêt, ils se décidèrent à passer la nuit près d'un lac qui leur donnait une eau rafraîchissante. Lorsqu'ils eurent achevé leur souper, l'aîné dit à ses frères :

« Nous devons nous tenir sur nos gardes dans ces lieux inconnus. Vous allez dormir et moi je veillerai. »

Ainsi fut fait. Tout à coup le lac parut très agité, et de ses flots sortit un être monstrueux qui s'avançait vers le rivage. C'était un crocodile. Le prince lui coupa la tête, et en détacha les deux oreilles, qu'il mit dans sa poche. Puis il rejoignit ses frères et ne leur dit rien de cet évément de la nuit.

Le soir, les voyageurs campèrent près d'un autre lac. Le second des frères veilla pendant la nuit. Il vit sortir de l'eau un crocodile à deux têtes, les coupa bravement et en détacha quatre oreilles, qu'il mit dans sa poche.

Ensuite il rejoignit ses frères et ne leur dit rien de cet événement.

Le soir, près d'un autre lac, c'était au plus jeune à veiller tandis que ses frères dormaient. Il s'assit près du feu son épée à la main, et tout à coup des eaux écumantes du lac il vit sortir un crocodile à trois têtes qui s'avançait vers le rivage pour dévorer à la fois les trois princes. Il abattit avec son glaive ces trois têtes, en détacha les six oreilles et les mit dans sa poche.

Quand il revint au campement, son feu était complètement éteint. Il s'en alla à tout hasard chercher dans la forêt un moyen de le rallumer. Pour mieux voir, il grimpa au-dessus d'un arbre. De là, il aperçut à quelque distance la lueur d'un bûcher. Il se dirigea de ce côté, et tout à coup se trouva à l'entrée d'une caverne où neuf géants étaient assis autour d'un grand feu, et sur ce feu ils faisaient rôtir deux hommes qu'ils voulaient manger.

Le jeune prince, saisi de frayeur à cet aspect, voulait se retirer. Mais cela n'était plus possible. Il prit donc son parti bravement et dit d'un air gai :

« Bonsoir, camarades. Voilà bien longtemps que je vous cherche.

— Sois le bienvenu, répondirent-ils, si tu veux être des nôtres

— Je m'engage à passer ma vie avec vous.

— Eh bien ! tu sais que nous nous nourrissons de chair humaine. Il faudra que tu viennes avec nous à la chasse à l'homme.

— Tant qu'il vous plaira.

— C'est bon; asseois-toi et soupe avec nous. »

L'un deux lui donna un morceau de leur effroyable rôti. Le prince fit semblant de le manger et le jeta derrière lui. Les ogres dévoraient leur part avec ardeur. Quand leur repas fut fini, ils se levèrent pour aller à la chasse dans une ville qui depuis plusieurs années les alimentait. Chemin faisant, ils déracinèrent et emportèrent deux grands sapins qui devaient leur servir d'échelle.

La ville où ils voulaient entrer était entourée d'une haute muraille. Ils mirent un des sapins contre ce rempart, puis dirent au jeune prince :

« Tu vas monter par là sur la crête du mur. Quand tu seras là nous te donnerons l'autre sapin, que tu appuieras de l'autre côté pour que nous puissions descendre. »

Le prince monta sur le rempart et leur cria :

« Je ne sais que faire. Il faut que l'un de vous vienne ici et me montre de quelle façon je dois poser le sapin. »

L'un deux monta, prit par la sommité l'arbre qu'un de ses camarades lui tendait et le plaça de

l'autre côté du mur. Pendant qu'il achevait ce travail, le prince lui coupa la tête et le fit rouler en bas du mur. Puis il cria aux géants :

« Votre frère est dans la ville. Venez successivement, et je vous aiderai à le rejoindre. »

L'un après l'autre ils montèrent. L'un après l'autre il leur coupa la tête, puis descendit dans la ville, qui était silencieuse et semblait complètement déserte. Il entra dans une tour où brillait une lumière et au haut d'un escalier pénétra dans une chambre superbe tout entière revêtue de soie, de velours et d'or, et là, sur un lit, reposait une belle jeune fille. Vers elle descendait le long du mur un serpent qui allait la piquer. Le prince le cloua avec son épée dans le mur en disant :

« Dieu veuille que cette épée ne puisse être retirée par nulle autre main que la mienne ! »

Il retourna ensuite près de ses frères, qui dormaient encore. Au lever du soleil il les réveilla et, sans leur rien dire, les conduisit vers la ville où il était descendu la nuit.

En ce moment, le roi de cette ville ravagée par les mangeurs d'hommes se promenait tristement à travers les rues dépeuplées. En arrivant au pied du rempart, il vit les corps des neuf géants étendus par terre ; en rentrant dans son palais, il vit comment sa fille avait échappé à un péril

mortel; et de la voir ainsi sauvée et de penser que son pays était délivré des neuf épouvantables géants, ce fut pour lui une grande joie, et les familles qui restaient encore dans la cité se réjouirent avec lui.

Il avait essayé d'enlever le glaive qui clouait le serpent au mur et n'avait pu y parvenir. Il fit alors répandre dans tout le royaume une proclamation par laquelle il promettait la plus magnifique promesse à celui qui avait tué le serpent et les géants. Il fit établir sur les grandes routes des auberges où chaque voyageur devait dire s'il avait quelques renseignements à donner sur le valeureux inconnu et, s'il en avait, devait aussitôt être conduit près du roi.

Les trois frères s'étant un soir arrêtés dans une auberge, le maître du logis, après s'être vanté de ses propres exploits, leur demanda s'ils n'avaient pas fait aussi quelque grand acte de courage.

L'aîné raconta alors comment la nuit il avait été surpris par un crocodile, comment il l'avait tué, et de sa poche il tira les deux oreilles qu'il avait coupées.

Le second raconta aussi son aventure nocturne et montra les quatre oreilles du crocodile à deux têtes.

Le troisième, sortant de sa poche les six

oreilles du crocodile à trois têtes, raconta comment, après avoir égorgé ces monstres, il avait tué les neuf géants et transpercé avec sa dague le serpent.

L'aubergiste s'en alla immédiatement conter au palais qu'il venait de découvrir le sauveur de la princesse, le libérateur de la ville.

Le roi fit aussitôt appeler les trois frères. Il déclara que le plus jeune serait son successeur et lui donna sa fille en mariage. Il voulait aussi marier dignement les deux autres, mais ils refusèrent ses offres, disant qu'ils voulaient retourner dans leur pays. Le roi fit donner à chacun d'eux une mule chargée de sacs d'argent.

Le plus jeune resta dans le palais. Il aimait beaucoup sa femme et il était très heureux. Cependant il ne pouvait oublier ses trois sœurs. Il voulait essayer encore de les retrouver, mais le roi ne voulait pas le laisser partir.

Un jour, en allant à la chasse, le roi lui dit :

« Tu peux en mon absence visiter ma demeure dans toute son étendue. Voici neuf clefs. Huit de ces clefs ouvrent des salles remplies de choses précieuses. Mais ne tente pas d'entrer dans la neuvième, sinon, malheur à toi! »

Le prince, ayant vu toutes les magnificences des huit premières, ne put, malgré la défense du roi, résister au désir de voir la neuvième. « J'ai

toujours été, se dit-il, heureux dans mes aventures. Je le serai encore dans celle-ci. » Il ouvrit la porte interdite, et que vit-il ? Un homme dont les bras et les jambes étaient enchaînés, dont le col était serré dans un anneau de fer soudé à quatre chaînes qui étaient attachées à quatre colonnes.

Il ne pouvait faire aucun mouvement ; devant lui une eau limpide coulait d'un tuyau en or dans un bassin ; près de lui était une coupe en or. Il désirait ardemment boire. Mais il ne pouvait atteindre à la source rafraîchissante. En voyant entrer le jeune prince, il lui dit :

« Au nom du ciel, ayez pitié de moi ! Donnez-moi un peu de cette eau, et moi, pour vous récompenser, je vous donnerai une seconde vie. »

Le prince, ému de pitié, séduit aussi par l'idée d'avoir une seconde vie à joindre à la première, remplit la coupe et la présenta au captif.

« Encore ! dit d'une voix suppliante Chalek, c'est ainsi qu'il s'appelait ; encore, et je vous donnerai une autre vie. »

Le prince lui présenta de nouveau la coupe et s'avança vers la porte pour sortir.

« Attendez ! s'écria Chalek. Vous avez déjà fait deux bonnes actions ; faites-en encore une troisième et je vous donnerai une troisième vie ; remplissez cette coupe et versez-la-moi sur la tête. »

Le prince obéit. Aussitôt les chaînes se brisèrent. Chalek s'élança hors de sa prison, enleva la femme de son libérateur et, déployant deux grandes ailes, disparut comme un éclair.

Quand le roi rentra, le malheureux prince lui raconta le fatal événement et lui annonça qu'il allait partir pour retrouver sa femme.

Le roi, désolé de la perte de sa fille, s'effrayait encore de ce départ.

« Vous ne connaissez pas Chalek, disait-il à l'infortuné jeune homme. Que de vains efforts j'ai faits pour le vaincre ! Que d'argent, que d'hommes j'ai perdus pour le prendre ! Je vous aime comme mon fils et je tremble à l'idée des périls auxquels vous voulez vous exposer. »

Mais la résolution du prince était inébranlable. Il partit, et après avoir longtemps chevauché il arriva un jour dans une ville d'un aspect singulier. A la fenêtre d'un kiosque était une jeune personne qui lui dit :

« Fils de roi, descendez de cheval et entrez dans ma demeure. »

Il entra et reconnut sa sœur aînée.

« Cher frère, lui dit-elle, j'ai peur pour vous. Je suis la femme du roi des dragons, et il m'a dit souvent qu'il tuerait ses beaux-frères, si jamais il les rencontrait. Je vais d'abord vous cacher, et,

si je vois qu'il ne veut pas vous faire de mal, je lui dirai que vous êtes là. »

Le soir, à l'heure du souper, le roi entra et dit : « Je sens ici la chair humaine. Qui est là ?

— Voulez-vous, répliqua-t-elle, répondre nettement à ma question ? Si l'un de mes frères venait ici, lui feriez-vous du mal ?

— Je tuerais l'aîné et le second, mais je ne ferais nul mal au plus jeune.

— Eh bien ! c'est le plus jeune qui est ici.

— Appelez-le. »

Le jeune prince parut, embrassa le roi, qui l'accueillit très cordialement, et lui raconta toutes ses aventures.

« Maintenant, mon cher garçon, dit le roi, où comptez-vous aller? Avant-hier Chalek a passé par ici emmenant votre femme. Je l'ai attaqué avec sept mille dragons sans pouvoir l'arrêter. N'essayez pas de le retrouver. Je vous donnerai de l'argent tant que vous en voudrez et vous retournerez dans votre pays. »

Mais le valeureux prince ne voulait pas renoncer à son projet. Quand le roi le vit si résolu, il arracha une plume de ses ailes et la lui donna en disant :

« En un grand péril brûlez cette plume, et j'irai aussitôt à votre secours. »

Le prince partit, et après avoir longtemps

encore chevauché il arriva dans une ville où de la fenêtre d'un kiosque une jeune personne l'appela et l'invita à entrer. Il entra et reconnut sa seconde sœur.

Elle l'embrassa tendrement et lui dit :

« J'ai peur pour vous. Je suis la femme du roi des faucons, qui souvent parle d'exterminer ses beaux-frères. Je dois vous cacher, car il va bientôt revenir. »

Quelques instants après, le roi dit en arrivant :

« Je sens ici la chair humaine.

— Répondez-moi franchement, répliqua la jeune femme : feriez-vous du mal à mes frères?

— Pas au plus jeune. Mais les aînés, volontiers je les torturerais.

— C'est le plus jeune qui est ici.

— Appelez-le. »

Le prince fut très tendrement reçu par son beau-frère et se mit à souper avec lui et lui raconta ses aventures et ses projets.

« Ah! dit le roi des faucons, Chalek a passé par ici. Je l'ai attaqué avec quatre mille faucons, et nous avons fait couler des flots de sang. Mais nous n'avons pu l'atteindre. Tout seul contre lui, que pouvez-vous faire? Retournez dans votre pays. Mon trésor vous sera ouvert. Vous y prendrez tant d'argent qu'il vous plaira. »

Mais le prince réfléchit que, comme il avait trois

existences, il pouvait bien aller à la recherche de Chalek.

Le roi des faucons, le voyant si décidé, tira une plume de ses ailes et lui dit en la lui donnant : « En un grave péril brûlez cette plume, et j'irai aussitôt à votre secours. »

Après avoir encore longtemps chevauché, le courageux prince arriva dans une ville où il trouva sa troisième sœur, qui était la femme du roi des aigles.

Ce roi abhorrait aussi l'aîné et le second de ses beaux-frères, qui s'étaient opposés à son mariage. Mais il aimait le cadet. Il le reçut très tendrement, et il l'engagea aussi à ne pas braver la terrible puissance de Chalek. Quand il le vit si décidé, il tira une plume de ses ailes et la lui donna en disant :

« En un grand péril brûlez cette plume, et j'irai aussitôt à votre secours. »

Après avoir encore longtemps chevauché, le prince trouva sa femme dans une caverne, lui raconta son voyage et l'engagea à fuir avec lui.

« Hélas! dit-elle, comment fuir? Chalek nous rejoindra bien vite et vous tuera et me ramènera ici.

— Allons toujours! » s'écria-t-il avec une ferme résolution.

Elle céda à ses instances. Mais à peine étaient-ils en route que Chalek les arrêtait.

« Je me souviens, dit-il au prince, que je t'ai donné trois existences. Cette fois, je ne te tuerai pas. Va-t'en et n'essaye pas de revenir. Sinon, je serai sans merci. »

En disant ces mots, il prit sa femme et retourna dans sa caverne. Le pauvre prince resta seul, tout triste, ne sachant ce qu'il devait faire.

Après un instant de réflexion il retourna à la caverne et décida de nouveau la princesse à le suivre.

Chalek de nouveau l'arrêta et lui dit :

« De quelle façon aimes-tu mieux mourir ? Par les flèches ou par l'épée ? »

Le prince demanda pardon, et Chalek lui dit :

« Comme je t'ai accordé trois existences, je te pardonne encore. Mais une autre fois rien ne m'empêchera de te tuer. »

« J'ai encore, se dit le prince, deux existences : l'une que ce monstre m'a donnée, l'autre qui vient de Dieu. Je puis bien en exposer encore une. »

Et il retourna à la caverne, et emmena encore sa femme. Chalek, cette fois, semblait décidé à le tuer. Cependant il se laissa fléchir et lui dit :

« Je t'avais gratifié de trois existences, tu les

as toutes trois perdues. Maintenant songe à ne pas perdre celle que Dieu t'a donnée. »

L'intrépide prince voulait pourtant poursuivre son entreprise. Il retourna à la caverne. Sa femme, épouvantée du péril auquel il s'exposait, le conjurait de s'éloigner.

« Non, répliqua-t-il, mes beaux-frères m'ont promis de me venir en aide à l'heure du péril. J'ai confiance en eux. »

Et voyant Chalek accourir furieux, il brûla les trois plumes. Mais Chalek, plus prompt que l'éclair, le frappa de son épée et le fendit en deux.

Au même instant arrivaient les trois rois ailés avec leur armée et ils se précipitèrent sur Chalek, mais ne purent ni le vaincre, ni l'empêcher de s'enfuir avec la princesse.

Les trois rois, émus de pitié à la vue de leur vaillant beau-frère étendu sur le sol, résolurent de lui rendre la vie. Pour opérer ce prodige, il fallait de l'eau du Jourdain. Un des dragons à qui l'on demanda en combien de temps il pourrait aller chercher et rapporter cette eau :

« En une demi-heure, » répondit-il. Un autre, en dix minutes; un autre, en neuf secondes.

Celui-ci partit, et en moins de neuf secondes il était de retour.

A mesure que l'eau coulait sur les plaies du

prince, toutes se cicatrisaient. Bientôt il se leva alerte et vigoureux comme s'il n'avait reçu aucune blessure et décidé à retourner encore dans la caverne de Chalek.

Ses beaux-frères, après l'avoir vainement conjuré de renoncer à son périlleux projet, lui dirent :

« Agissez au moins avec quelque prudence : allez voir en secret votre femme, et tâchez d'apprendre par son entremise où réside la force de Chalek, nous saurons par là de quelle façon il peut être vaincu. »

Le prince suivit ce conseil, et demanda à sa femme où était la force de Chalek. Elle lui répondit d'abord qu'elle était dans son épée, puis dans ses flèches ; puis, comme il insistait pour qu'elle ne l'abusât point par de vaines paroles, elle finit par lui dire :

« Loin d'ici est une haute montagne. Dans cette montagne il y a un renard, dans ce renard un cœur, dans ce cœur un oiseau, dans cet oiseau est la force de Chalek. Mais ce n'est pas chose facile de prendre le renard, car il peut se changer en toutes sortes d'animaux. »

Le prince, ayant eu cette révélation par sa femme, la transmit à ses beaux-frères, qui aussitôt se dirigèrent vers la montagne.

Le renard, alors poursuivi par les aigles, se jeta dans un lac et se changea en un oiseau doré ;

les faucons bondirent sur lui, et il s'éleva vers les nuages. Là, les dragons le suivirent. Il descendit alors sur terre et reprit sa première forme de renard. Les aigles se précipitèrent sur lui et le prirent dans leurs serres.

Son cœur fut alors arraché et jeté au feu.

A l'instant même Chalek tomba mort.

Le jeune prince retourna avec sa femme dans son palais, et y vécut heureusement.

---

## LE PAYSAN ET SA FEMME.

Il y avait une fois un paysan qui vivait avec sa femme dans la pauvreté. Il était doux comme un agneau, elle méchante comme un serpent. Elle l'injuriait sans cesse, et souvent le battait.

Un jour, ayant obtenu d'un de ses voisins un peu de blé, elle envoya son mari au moulin pour le faire moudre. Le meunier fit ce travail par charité, et le paysan revenait au logis, portant sur sa tête un vase dans lequel était sa farine. Tout à coup un vent violent lui enleva cette précieuse provision. Sa femme, en le voyant revenir

avec son vase vide, l'accable d'outrages et le bat avec fureur, puis lui dit :

« Va-t'en trouver le vent qui t'a enlevé ta farine, et oblige-le à la payer ou à la rendre. »

Le bonhomme sort en pleurant, ne sachant de quel côté il devait se diriger; et, tout en cheminant au hasard, arrive dans une grande et sombre forêt. Là il rencontre une vieille femme qui lui dit :

« Où vas-tu donc? Comment es-tu venu dans cette forêt, où l'on ne voit pas un oiseau, pas un animal?

— Ah! ma bonne petite mère, répond le paysan, j'ai perdu la farine que je rapportais du moulin, et ma femme, après m'avoir horriblement battu, m'a ordonné d'aller chercher le vent, pour qu'il me paye ou me rende ce qu'il m'a enlevé. Je vais le chercher, et j'ignore où je puis le trouver.

— Suis-moi, répliqua la vieille femme. J'ai quatre fils qui sont les quatre vents : le vent d'est, le vent du sud, le vent d'ouest et le vent du nord. Quel est celui qui t'a privé de ta farine?

— C'est le vent du sud. »

La vieille conduit le paysan au fond de la forêt, dans une petite cabane, et lui dit :

« Monte sur le poêle, et couvre-toi avec soin.

— Pourquoi? demande le paysan.

— Parce que mes fils vont rentrer, et que le vent du nord te glacerait. »

L'un après l'autre arrivèrent les quatre vents; et la vieille dit à celui du sud :

« Mon enfant, il y a une plainte contre toi. Pourquoi donc affliges-tu les pauvres gens? Voici un brave homme dont tu as gaspillé la farine; il faut que tu répares ce malheur.

— Oui, répondit le fils, je vais le réparer. Tiens, dit-il au paysan, prends cette corbeille et réjouis-toi de ta bonne fortune. Tu n'as qu'à dire à cette corbeille : « Donne-moi à dîner, « donne-moi de l'argent ou des vêtements, » aussitôt tu auras tout ce que tu demandes. »

Le paysan remercie, et, tout joyeux, porte la corbeille à sa femme, qui aussitôt en fait l'essai.

« Corbeille, dit-elle, donne-moi de la bonne farine. »

Puis, elle demande encore diverses autres choses, et immédiatement la corbeille produit tout ce qui est demandé.

Quelques jours après, la méchante femme, voyant passer devant sa porte un gentilhomme, ordonne à son mari d'aller l'inviter à dîner, puis fait sortir de la corbeille tout ce qui constitue un élégant festin et se met à la fenêtre, et attend son noble convive.

Le gentilhomme s'est mis à rire en recevant

l'invitation du paysan, et, ne daignant pas s'y rendre, dit à ses serviteurs d'aller eux-mêmes au banquet qui lui est offert et de lui raconter ensuite ce qu'ils ont vu.

Ils entrent dans la chétive cabane et sont bien surpris d'y trouver une table richement servie. Ils s'asseoient et boivent et mangent gaiement. Bientôt ils remarquent que tout ce qui leur est successivement servi provient de la magique corbeille, et leur complot est promptement organisé. L'un d'eux court au plus prochain village chercher une corbeille à peu près semblable à celle qui fait de tels prodiges, et, sans que le paysan et la paysanne s'en aperçoivent, enlève leur trésor.

Le lendemain, la paysanne donne gaillardement ses ordres, comme la veille, mais en vain. Furieuse de sa déconvenue, elle dit à son mari :

« Tu as été trompé. La puissance de ta corbeille est déjà finie. Retourne près du vent qui te l'a remise, et dis-lui de te rendre la farine qu'il t'a enlevée, sinon, malheur à toi ! je te ferai périr sous les coups de bâton. »

Le malheureux retourna dans la forêt, rencontra, comme la première fois, la mère des quatre vents et, de nouveau, invoqua son secours.

« Attends mon fils, lui répond-elle, il va bientôt rentrer. »

Un instant après, en effet, le vent du sud apparaît. Le paysan lui raconte les cruautés et les menaces de sa femme.

« Pauvre homme! reprend le vent, j'ai pitié de toi, et je vais te donner un moyen de mettre à la raison cette mauvaise compagne. Emporte ce tonneau dans ta cabane, et, si tu es exposé à être de nouveau maltraité, place-toi derrière ces douves en criant : « Hors du tonneau, cinq pour ma femme, » et quand tu seras satisfait, tu crieras : « Les cinq dans le tonneau. »

En rentrant au logis, le paysan dit à sa femme :

« Voici ce que je t'apporte.

— Imbécile, s'écria-t-elle, que veux-tu que je fasse de cette machine? Je t'avais demandé de la farine, tu devais m'apporter de la farine. »

En parlant ainsi, elle prenait une grande pelle pour le battre.

Mais le paysan cria :

« Hors du tonneau, cinq pour ma femme. »

A l'instant même, cinq vigoureux gaillards se précipitèrent sur la méchante femme et la rossèrent à tour de bras. Elle se lamentait, elle demandait grâce. A la fin, le paysan arrêta son supplice, et, dès ce jour, elle fut humble et douce.

Le paysan, ayant ainsi reconnu le pouvoir de

son tonneau, résolut de l'employer à châtier les serviteurs du gentilhomme qu'il avait hébergés. Il ne doutait pas que ces gens n'eussent pris sa précieuse corbeille. Un matin donc, il se met en route avec son tonneau et va provoquer en duel leur maître.

Pour s'amuser, le gentilhomme lui donna rendez-vous dans un champ et s'y rendit avec une dizaine de domestiques, auxquels il ordonna de rosser vigoureusement l'orgueilleux paysan.

« Écoutez, dit celui-ci ; faites-moi rendre ma corbeille, sinon, vous vous en repentirez. »

Maître et valets se moquaient de lui.

« Je vous ai, s'écria-t-il, charitablement prévenus. Maintenant gare à vous! Hors du tonneau! Cinq pour chacun de ces hommes. »

Aussitôt le gentilhomme et ses serviteurs tombent sous une grêle de coups de bâton, contre laquelle ils ne peuvent se défendre, et gémissent et demandent grâce. A la fin, le paysan rappelle ses terribles défenseurs; la corbeille lui est rendue, et il retourne tranquillement dans sa cabane.

# CONTES SCANDINAVES

---

## LE CŒUR CACHÉ.

Un roi avait sept fils qui lui étaient si chers, qu'il ne pouvait se séparer d'eux et qu'il voulait sans cesse en avoir au moins toujours un auprès de lui. Cependant, lorsqu'ils furent grands, six d'entre eux résolurent de partir pour se marier. Leur père leur donna les habits les plus fins, l'équipement le plus brillant et des chevaux superbes.

Après avoir visité divers palais et vu plusieurs princesses, ils arrivèrent chez un roi qui avait six filles, les plus belles filles que l'on pût voir. Les six princes les épousèrent et se mirent en route pour retourner avec elles dans le royaume de

leur père. Ils étaient si occupés de leur amour et de leur mariage, qu'ils oublièrent de chercher une femme pour leur jeune frère Cendrillet, qui était resté au logis.

Après avoir cheminé quelque temps, comme ils passaient près d'une colline escarpée où demeurait un géant, tout à coup cet être terrible les changea tous en pierres, eux et leurs femmes.

Après une longue attente, leur père, ne les voyant pas revenir, se lamentait et disait à Cendrillet :

« Plus jamais je n'aurai ma joie d'autrefois; mais que deviendrais-je, si je ne t'avais pas gardé près de moi?

— Hélas! répondait Cendrillet, moi aussi j'ai envie de voyager et je viens vous demander la permission de partir.

— Non, non, s'écria le roi désolé ; non, je ne consentirai jamais à ton départ, car tu ne reviendrais plus. »

Mais Cendrillet voulait absolument voyager, et par son insistance, par ses prières réitérées, obtint enfin l'autorisation qu'il désirait. Son père ne pouvait lui donner qu'un vieux cheval hors de service.

« N'importe, dit le vaillant jeune homme en enfourchant le débile animal, je pars sans crainte. Je reviendrai et ramènerai mes frères. »

Chemin faisant, il rencontre un corbeau traînant l'aile, abattu, épuisé par la faim.

« Donne-moi, dit-il, quelque chose à manger. Un moment viendra où je pourrai aussi te rendre service.

— Je n'ai pas grandes provisions, répond Cendrillet, et je n'imagine pas quel service tu pourrais me rendre. Mais tiens, tu as besoin, je partage avec toi mon morceau de pain. »

Un peu plus loin, il aperçoit un ruisseau en certains endroits desséché, et dans ce ruisseau, un saumon qui, par un bond imprudent, était sorti de l'eau courante et faisait de vains efforts pour y rentrer. »

« Aide-moi, dit-il, un moment viendra où je pourrai aussi t'aider.

— Comment pourrais-tu m'aider ? répondit Cendrillet, cela me semble difficile à deviner. Mais je ne puis te voir souffrir. »

En disant ces mots, il le remit à la nage et continua sa route.

En traversant une forêt, il rencontra un loup, gisant par terre, exténué, affamé.

« Ami, dit-il, livre-moi ton cheval. Depuis deux ans je n'ai rien mangé, et vois, je suis si décharné, que le vent souffle à travers mes côtes.

— Non, dit Cendrillet, c'est impossible. J'ai

partagé le pain que j'avais avec un corbeau ; j'ai remis le saumon dans l'eau courante ; toi, tu me demandes mon cheval. Non. Si je te l'abandonnais, comment pourrais-je continuer mon voyage ?

— Je te porterai sur mon dos, et un jour viendra où tu seras dans la peine, où je te rendrai service.

— Quel service pourrais-tu me rendre? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais tu as réellement besoin. Je t'abandonne mon cheval. »

Le loup ayant apaisé sa faim, Cendrillet lui mit le mors dans la gueule, puis s'assit sur son dos et se sentit emporté au galop. Jamais il n'avait voyagé si rapidement.

Après avoir franchi avec une vitesse extraordinaire un long espace, le puissant animal lui dit :

« Regarde, voilà la maison du géant; voilà tes six frères avec les six jeunes femmes changés en pierres, et voilà la porte par où tu dois entrer.

— Je n'ose, répondit le jeune prince. Le géant me tuera.

— Non, non. Entre, tu trouveras une princesse qui te dira ce qu'il faut faire pour vaincre le géant. Souviens-toi seulement de suivre ponctuellement les instructions qu'elle te donnera. »

Cendrillet se décide à franchir le seuil de la terrible porte, et aperçoit dans une salle une jeune femme d'une beauté sans pareille.

« Oh! s'écria-t-elle, comment êtes-vous venu ici? A quel péril, grand Dieu! vous vous exposez. On ne peut tuer le géant, on ne peut l'atteindre au cœur. Son cœur n'est pas dans son corps.

— Je suis ici, répond Cendrillet, et je veux voir ce que je puis faire. Je veux essayer de délivrer mes frères et de vous sauver aussi, vous, si c'est possible.

— Eh bien, soit. Nous essayerons. Mais d'abord, cachez-vous sous le lit. Le monstre va revenir. Écoutez l'entretien que je vais avoir avec lui et ne faites pas le moindre mouvement.

— Ah! s'écrie le géant en entrant, je sens ici une odeur de sang chrétien.

— Je sais d'où cela vient, répond la princesse, c'est une pie qui portait à son bec un ossement humain et l'a laissé tomber par la cheminée. Je me suis hâtée de l'enlever; cependant l'odeur est restée. »

Le géant, sans rien répondre, se met au lit, et la princesse lui dit :

« Il y a une chose que je voudrais bien vous demander, et je n'ose.

— Quoi donc?

— Je voudrais savoir où est votre cœur, puisque vous ne le portez pas dans votre poitrine.

— Vous n'avez nul besoin de savoir cela. Mais, puisque vous le désirez, je vous le dirai. Mon cœur est caché sous le seuil de la porte. »

« Oh! oh! se dit Cendrillet, nous l'aurons bientôt trouvé. »

Le lendemain, le géant sort de bonne heure. Dès qu'il a disparu, la princesse et le prince se mettent à la besogue, mais en vain. A la place indiquée, ils creusent et fouillent le terrain. Le cœur n'est pas là.

« Il s'est moqué de moi, dit la princesse. Nous ferons un autre essai. »

Elle s'en va alors cueillir une quantité de jolies fleurs et les sème sur le seuil de la porte.

Le géant rentre et dit :

« Je sens ici une odeur de sang chrétien.

— Ah! répond la princesse, c'est une pie qui portait à son bec un ossement humain et l'a laissé tomber par la cheminée. Je l'ai enlevé tout de suite, mais l'odeur en est restée. »

Un instant après, le géant dit :

« Qui donc a répandu ainsi des fleurs à l'entrée de la maison?

— C'est moi, répond la princesse.

— Et pourquoi donc?

— Pour rendre hommage à votre cœur qui est sous le seuil de la porte.

— Je vous ai trompée. Il n'est pas là.

— Et où donc est-il? Je voudrais tant le savoir!

— Soit. Il est dans l'armoire clouée à la muraille. »

« Bien, se dit Cendrillet, qui est de nouveau caché sous le lit. Nous le trouverons. »

Le lendemain, après le départ du géant, il se met à l'œuvre avec la princesse. Mais en vain ils cherchent dans tous les coins et recoins. Le cœur n'est point là.

« Allons, dit la princesse, faisons une autre tentative. »

Elle couvre de fleurs l'armoire, et Cendrillet se remet sous le lit et le géant rentre.

« Il y a ici, dit-il, une odeur de sang chrétien.

—Oui, dit la princesse. C'est une pie qui portait à son bec un ossement humain et l'a laissé tomber par la cheminée. Je l'ai enlevé de suite, mais l'odeur est restée. »

Un instant après, le géant demande qui a mis ces fleurs et ces guirlandes sur l'armoire.

« C'est moi, répond la princesse.

— Et pourquoi donc?

— Parce que je vous aime tant! Vous m'avez dit que votre cœur était là.

— Que vous êtes folle de croire tout ce qu'on vous dit !

— Ne dois-je pas croire à vos paroles ?

— Enfant que vous êtes, vous ne pouvez aller à l'endroit où est mon cœur.

— N'importe. Je voudrais savoir où est cet endroit. »

Alors le géant, ne pouvant résister plus longtemps à ses instances, lui dit :

« Loin d'ici, au milieu d'un lac, est une île; dans cette île une église, dans cette église une source, dans cette source un canard, dans ce canard un œuf, et dans cet œuf est mon cœur. Voilà, ma chère, la vérité. »

Le lendemain matin, selon son habitude, le géant sort de bonne heure.

« Il faut que je parte, dit Cendrillet, que je tâche de découvrir le lac. »

Et il sort, et il trouve le loup qui l'attendait.

« Mets-toi sur mon dos, lui dit le complaisant animal. Je sais le chemin que je dois suivre pour te conduire à ton but. »

A ces mots, il part, traverse d'un pas rapide les plaines et les collines, les champs et les forêts. Après de longs jours de marche, il arrive au lac, le traverse à la nage, portant toujours le prince sur son dos, et s'arrête au pied de l'église. Mais les clefs de l'église sont suspendues à la som-

mité d'une haute tour. Comment faire pour les prendre?

« Appelle le corbeau, » dit le loup.

Sage conseil.

Le corbeau, arrivant à l'appel du voyageur qui l'a secouru, détache les clefs et les remet au prince, qui aussitôt entre dans l'église et s'approche de la source. Là est le canard qui se promène gaiement dans l'eau. Cendrillet l'appelle à diverses reprises, et finit par l'attirer à lui. Mais, au moment où il le saisit, son œuf magique roule au fond de la source.

« Appelle le saumon, » dit le loup.

Le saumon plonge au fond de l'eau et rapporte l'œuf.

Cendrillet le prend, le serre dans sa main. Aussitôt le géant gémit.

« Serre plus fort, » dit le loup.

Le géant gémit de nouveau, se lamente et demande grâce, promettant de ne plus faire aucun mal.

Mais le jeune prince veut qu'il rende d'abord la vie à ses frères et à leurs jeunes femmes.

Le géant obéit.

« Maintenant, dit le loup, brise l'œuf. »

L'œuf est brisé; l'affreux monstre pousse un cri effroyable et tombe mort.

Cendrillet se remet en route pour le château de

son père, avec ses frères et ses belles-sœurs, avec la charmante princesse qui l'a aidé à accomplir son œuvre. On ne peut se figurer la joie du vieux roi, quand il vit revenir avec une si aimable compagnie ses enfants, qu'il croyait perdus. Il y eut de grandes fêtes pour célébrer cet heureux événement et de grands festins, et Cendrillet était au haut de la table avec sa belle princesse.

---

## LES TROIS TANTES.

Il y avait une fois un pauvre veuf qui ne vivait que du produit de sa chasse et demeurait dans une cabane, au milieu des bois, seul avec sa fille unique nommée Alete.

Lorsque cette fille, qui était très jolie, devint grande, elle dit à son père qu'elle devait aussi gagner sa vie et qu'elle voulait entrer au service.

« Oui, mon enfant, lui répondit-il, tu n'as appris qu'à plumer des oiseaux et à les faire rôtir. Mais tu peux apprendre beaucoup d'autres bonnes choses. »

La jeune fille fut admise dans la maison du roi et plut tellement à la reine, que ses compagnes en devinrent très jalouses. Pour la mettre dans l'embarras, elles dirent : « N'a-t-on pas entendu cette petite vaniteuse se vanter de pouvoir filer une livre de lin en vingt-quatre heures ? »

La reine lui ordonna de faire ce travail. La pauvre Alete n'osait avouer que de sa vie elle n'avait tenu une quenouille. Elle demanda qu'on voulût bien la laisser seule dans sa chambre, et on la laissa seule en face d'un rouet et d'une masse de lin. Elle ne savait que faire ; elle s'assit tristement et se mit à pleurer.

Une vieille femme s'approcha d'elle et lui dit : « Quel chagrin as-tu, mon enfant? Confie-le moi.

— Hélas ! répond Alete, à quoi sert? Vous ne pouvez me secourir.

— Qui sait? qui sait?

— Eh bien, il faut que, dans l'espace de vingt-quatre heures, je file une livre de lin, moi qui n'ai pas seulement appris à me servir d'un rouet.

— Rassure-toi. Si tu veux seulement me promettre de me donner le nom de « tante » le jour de ton mariage, tu peux dormir en paix, je ferai ta besogne. »

Le lendemain, en effet, tout le lin était filé et

si délicatement et si finement, qu'on n'avait rien vu de pareil.

Ce beau travail augmenta l'affection de la reine pour Alete et la jalousie des autres servantes.

Pour exposer l'innocente jeune fille à un autre péril, elles prétendirent qu'elle s'était vantée de tisser en vingt-quatre heures tout le lin qu'elle venait de filer.

La reine lui ordonna de se mettre à l'ouvrage, et la pauvre Alete se retira dans sa chambre, bien triste encore et ne sachant que faire.

Une vieille femme s'approcha d'elle et lui dit :

« Quel chagrin as-tu, mon enfant? Confie-le-moi.

— A quoi sert? répond Alete. Vous ne pouvez me secourir.

— Qui sait? qui sait?

— Eh bien, il faut que, dans les vingt-quatre heures, je tisse tous ces écheveaux de lin.

— Rassure-toi. Si tu veux seulement promettre de me donner le nom de « tante » le jour de ton mariage, tu peux dormir en paix, je ferai ta besogne. »

Le lendemain, en s'éveillant, Alete vit son tissu parfaitement fait et le porta à la reine, qui en fut émerveillée.

Les méchantes compagnes de la jeune fille, plus jalouses alors et plus irritées que jamais, déclarèrent qu'elle s'était vantée de transformer en

vingt-quatre heures toute cette longue et large toile en belles et bonnes chemises.

La reine lui imposa encore cette tâche et une vieille femme lui vint encore en aide, à la condition que le jour de son mariage Alete lui donnerait le titre de « tante ».

Le lendemain, les chemises étaient entièrement cousues et plissées.

La reine, s'attachant de plus en plus à Alete, voulut la marier avec son fils.

Alete était très sage et très belle, et le prince l'aimait.

Le jour du mariage, comme il était assis à la table du festin nuptial à côté d'elle, il vit venir une vieille femme avec un nez d'un pied de longueur au moins.

Alete se leva et dit :

« Bonjour, ma tante.

— Est-ce votre tante? demanda le prince.

— Oui, répond la jeune mariée.

— Eh bien, qu'on lui fasse une place à table. »

Un instant après apparaît une autre vieille qui avait le dos si large et si épais, qu'elle pouvait à peine passer par la porte.

Alete se leva et lui dit :

« Bonjour, ma tante.

— Encore une tante? dit le prince. Qu'on lui fasse une place à table. »

Une troisième vieille arrive avec des paupières rouges et des yeux qui pleurent.

« Bonjour, ma tante, » s'écrie Alete.

Le prince ordonne qu'on fasse encore asseoir cette tante, mais il ne peut s'empêcher de dire :

« Comment ma chère épouse, qui est si jolie, a-t-elle des tantes si laides?

— Ah! dit la première, j'ai été jolie comme la jeune princesse, mais j'ai passé tant de temps à tourner mon rouet, à filer ma quenouille! C'est ainsi que mon nez s'est allongé.

— Moi, dit la seconde, j'ai été belle aussi. Mon dos s'est épaissi et s'est élargi parce que je suis restée si longtemps courbée sur ma navette de tisserande!

—Moi, dit la troisième, j'ai les paupières rouges et les yeux malades pour avoir nuit et jour tant travaillé, tant cousu!

— Puisqu'il en est ainsi, dit le prince, mon Alete jamais ne filera, ni ne tissera, ni ne coudra. »

## GUDBRAND.

Il y avait une fois un brave homme nommé Gudbrand, qui vivait avec sa femme dans une petite habitation champêtre. Ce ménage était un modèle d'union conjugale. Tout ce que voulait le mari plaisait à la femme et tout ce que faisait la femme était également approuvé par le mari. Ils possédaient une centaine d'écus enfermés au fond d'un coffre, quelques champs et deux vaches.

Un jour, la femme dit à Gudbrand :

« J'ai idée que tu ferais bien de conduire une de nos vaches au marché pour la vendre. Nous ne voulons pas toucher à nos cent écus. Ainsi il serait bon d'avoir quelque argent dans les mains et nous n'avons pas besoin de deux vaches.

— Tu as raison, répondit Gudbrand, je vais tout de suite partir. »

Un instant après, il était en route avec la vache. Mais à la ville il ne put trouver aucun acquéreur, et il se décida à rentrer au logis.

Le long du chemin, il rencontre un paysan conduisant à la ville un cheval qu'il désirait vendre,

« Ah! se dit-il, cette bête me sera plus utile que la mienne. »

Et il échange sa vache contre le cheval.

De distance en distance, d'autres rencontres lui font faire d'autres réflexions et successivement il échange son cheval pour un âne, son âne pour une chèvre, sa chèvre pour une oie, son oie pour un coq, et, comme il avait soif et faim, il vendit son coq pour faire un modeste petit repas, puis il se remit en marche, et avant de rentrer dans sa maison s'arrêta à causer avec un de ses voisins, qui lui demanda s'il était content de sa journée.

« Pas trop, répondit Gudbrand un peu inquiet, et il lui raconta ses divers échanges.

— Ah ! s'écria le voisin, quelle dégringolade ! Quels reproches ta femme doit te faire ! comment oseras-tu paraître devant elle ? Je ne voudrais pas être à ta place.

— J'avoue, répliqua Gudbrand, que j'ai été bien sot, mais ma sottise ne sera point blâmée par ma femme.

—Je ne puis te croire.

— Veux-tu parier cent écus qu'elle ne me fera pas la moindre remontrance?

— Soit, je parie.

— Viens avec moi. »

Gudbrand rentra dans son logis, le voisin

resta à la porte, placé de façon à tout voir et à tout entendre.

« Bonsoir, dit Gudbrand.

— Bonsoir, bonsoir, répondit d'une voix affectueuse la femme. Dieu soit loué! te voilà revenu. As-tu fait un heureux marché?

— Oh! oh! je n'ai guère lieu de m'en glorifier. D'abord, n'ayant trouvé à la ville personne pour acheter la vache, je me suis décidé à l'échanger pour un cheval.

— Tu as eu, répliqua la femme, une excellente idée. Nous sommes assez à notre aise pour aller comme d'autres en voiture à l'église.

— Oui, mais, un instant après, j'ai échangé le cheval pour un âne.

— C'est encore très bien.

— Mais ensuite j'ai échangé l'âne pour une chèvre.

— A merveille! J'aime beaucoup le lait de chèvre.

— Mais j'ai échangé la chèvre pour une oie.

— Tu as eu raison. La chèvre nous aurait obligés à courir après elle sur les rochers. Nous ferons rôtir notre oie, après en avoir tiré un chaud duvet.

— Oui, mais un peu plus loin j'ai échangé l'oie pour un coq.

— C'est encore mieux. Je n'ai pas grand goût

pour la chair de l'oie. Le cri du coq chaque matin nous réveillera et nous fera lever de bonne heure. Montre-moi ton coq.

— Je ne l'ai plus. J'avais faim, j'ai été obligé de le vendre pour payer mon dîner.

— Dieu soit loué que tu aies pris cette décision ! Mais c'est sûr que ce que tu fais est bien fait. A quoi nous aurait servi notre coq? Rien ne nous oblige à nous lever de bonne heure. Nous sommes assez riches pour rester au lit le matin, si cela nous plaît. Que Dieu soit loué, te voilà revenu ; c'est tout ce qu'il me faut. Je ne me soucie ni de la vache, ni du cheval, ni de la chèvre, ni de l'oie, ni du coq. »

Gudbrand, à ces mots, se retourna vers la porte et l'honnête voisin lui dit :

« Tu n'auras pas fait une si mauvaise journée, car tu as gagné les cent écus. »

---

## LILLA ROSA.

Il y avait une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'une fille. On l'appelait Lilla Rosa

(petite rose), et elle était si belle et si gentille, qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer.

La reine mourut, et le roi se remaria avec une veuve qui avait aussi une fille, mais si laide et si désagréable, qu'on l'avait surnommée : Long Leda (longue aversion).

Les deux jeunes filles grandirent ensemble dans le palais. Il y avait entre elles une étonnante différence.

La reine et Leda étaient extrêmement jalouses de la petite Rosa et se faisaient un plaisir de la chagriner de toutes les façons. Rose pourtant conservait sa douceur et sa gentillesse, et sans se plaindre se soumettait à de rigoureuses exigences. Cette mansuétude accroissait l'irritation de la méchante belle-mère.

Un jour, les deux princesses, se promenant dans le jardin, entendirent le jardinier ordonner à un de ses manœuvres d'aller chercher une hache qu'il avait laissée dans le bois.

La reine alors enjoignit à Rosa d'aller elle-même à la recherche de cette hache.

En vain le jardinier essaya de lui représenter qu'une telle tâche ne convenait pas à la fille du roi.

La reine voulait être obéie, Rosa se soumit selon son habitude et trouva aisément la hache. Sur son manche étaient perchées trois colombes.

La bonne Rosa, prenant du pain dans sa poche et l'émiettant devant les colombes, leur dit: « Mes pauvres petites, il faut que vous délogiez, car je suis obligée de porter cette hache à ma belle-mère. » Les colombes, ayant becqueté le pain que leur offrait une si douce main, allèrent se poser sur une branche d'arbre et se demandèrent ce qu'elles pourraient faire pour récompenser la jeune fille de sa délicate attention. L'une dit : « Je veux qu'elle soit chaque jour plus belle; » la seconde dit : « Je veux que ses cheveux deviennent des cheveux d'or, » et la troisième : « Je veux que chaque fois qu'elle rira un anneau d'or tombe de ses lèvres. »

Ainsi fut fait, et tout le monde était émerveillé de la beauté de son visage, de la splendeur de sa chevelure et des anneaux qui tombaient de ses lèvres.

La reine désirait ardemment que sa fille eût le même don. Un matin, le jardinier, selon les instructions qu'elle lui avait secrètement données, dit à un de ses manœuvres d'aller chercher une hache qu'il avait laissée dans le bois. Aussitôt la reine ordonna à Leda de faire elle-même cette recherche. La mauvaise fille s'en va dans la forêt et, voyant les trois colombes posées sur le manche de la hache, elle leur jette des pierres en criant : « Oh! les vilaines bêtes! Elles vont

tacher ce bois que je dois prendre dans ma main. »

Les trois colombes s'enfuient et se demandent ce qu'elles feront pour punir cette méchante créature. L'une dit : « Je veux qu'elle soit de jour en jour plus laide; » l'autre dit : « Je veux que sa chevelure soit comme un buisson d'épines, » et la troisième : « Je veux que chaque fois qu'elle rira un crapaud tombe de sa bouche. »

La reine fut profondément affectée du surcroît de malheur de sa fille. De plus en plus, elle abhorrait Rosa, et à tout prix elle voulait s'en délivrer. Un navire allait partir pour une région lointaine. Elle fit venir chez elle en secret le capitaine de ce bâtiment et obtint de lui par l'appât d'une somme considérable la promesse d'enlever l'innocente jeune fille et de la jeter au fond de la mer.

Mais le bâtiment où elle devait subir sa mortelle sentence fut assailli en plein Océan par une tempête effroyable et s'abîma dans les vagues. Officiers et matelots, tout le monde périt, à l'exception de Rosa, que les vagues portèrent sur une petite île verte. Là, elle ne vit aucun vestige humain, et elle n'avait pour se nourrir que des fruits et des plantes sauvages.

Un matin, en se promenant le long de la plage, elle vit sur le sable la tête et la cuisse d'un daim

tué par les bêtes fauves. Elle les prit et les posa sur une branche d'arbre pour qu'elles fussent aperçues par les petits oiseaux qui en feraient leur nourriture, puis elle s'endormit, et quelques instants après elle s'éveilla aux sons d'une musique si suave, qu'elle croyait rêver, car jamais elle n'avait rien entendu de pareil. En regardant autour d'elle dans son étonnement, elle vit que la tête du daim était changée en un rossignol, et la cuisse en un vert tilleul. Chaque feuille de ce tilleul rendait un son agréable; toutes dans leur ensemble formaient un harmonieux concert auquel le rossignol ajoutait ses mélodieuses cadences.

Dès ce jour la jeune fille se sentit moins malheureuse. La musique du tilleul, les chants du rossignol adoucissaient sa peine. Cependant elle ne pouvait oublier son pays, et souvent elle s'asseyait rêveuse au bord de la mer.

Un jour, comme elle était là regardant au loin les flots, elle vit une embarcation magnifique qui s'avançait de son côté. Ses matelots étaient de vaillants hommes, et son capitaine était le fils d'un roi. En entendant le prodigieux concert du tilleul et du rossignol, les matelots, malgré leur bravoure, eurent peur. Ils dirent que cette île devait être habitée par quelque magicien, et ils désiraient s'en éloigner. Mais leur

capitaine voulait descendre à terre pour voir d'où provenait cette musique inconcevable, et il fut bien émerveillé quand il l'entendit de plus près, et bien plus encore, quand il découvrit au pied de l'harmonieux tilleul la jeune fille avec ses cheveux d'or et son beau visage. Il s'approcha d'elle et lui demanda si elle était la reine de cette île, une créature humaine ou une fée. Lilla Rosa lui raconta naïvement ses aventures, son origine et son naufrage.

Le jeune prince resta longtemps à causer avec elle, puis enfin lui demanda si elle voulait l'épouser et demeurer dans son royaume. Lilla Rosa y consentit. En quittant l'île elle emporta le tilleul, et le fit planter près de son palais, et tous les gens du voisinage se plaisaient à entendre les feuilles harmonieuses et le chant du rossignol.

Vers la fin de l'année, la princesse mit au monde un beau garçon. Alors elle écrivit à son père pour lui raconter ces événements. Mais elle ne lui révéla point les cruautés de sa belle-mère. Le vieux roi eut une grande joie en apprenant que sa douce fille, qu'il croyait perdue, vivait encore, et tout le monde se réjouit avec lui. Car la bonne princesse était aimée de tout le monde.

Mais la mauvaise reine et sa hideuse Leda résolurent de la perdre.

Leur complot étant bien organisé, la reine part

pour aller voir celle qu'elle appelait sa chère enfant, et Lilla Rosa, sans rancune et sans défiance, la reçoit amicalement. Un soir l'hypocrite belle-mère lui dit qu'elle veut lui faire un présent et lui donne une écharpe en soie brodée en or. C'était un vêtement ensorcelé. Dès que la pauvre Rosa l'eut mise, elle fut changée en oie. Elle s'envola par la fenêtre et se jeta dans le lac. Mais comme elle avait eu de si beaux cheveux d'or, elle gardait dans sa transformation des plumes d'or. Au même instant le tilleul cessa de résonner et le rossignol de chanter. Tous les gens du palais étaient consternés, et l'époux de Rosa si affligé, que rien ne pouvait le distraire de sa douleur.

La nuit, comme les pêcheurs allaient relever leurs filets, ils virent à la clarté de la lune une oie dont les plumes rayonnaient sur les flots. Elle s'approcha d'eux et dit :

« Bonsoir, braves pêcheurs. Que fait-on dans le palais du roi? Entend-on encore la musique de mon tilleul et de mon rossignol? Mon petit enfant pleure-t-il? Mon époux est-il heureux? »

Un des pêcheurs, ayant reconnu la voix de la reine, répondit :

« Tout le palais est dans l'affliction. On n'entend plus la musique du tilleul ni le chant du rossignol. Le petit prince pleure nuit et jour, et son père n'a plus aucun repos.

— Hélas! murmure tristement l'oie. Malheureuse que je suis ! Condamnée à flotter ainsi sur l'eau, à ne plus être ce que j'ai été! Bonsoir. Je reviendrai encore deux fois, puis plus jamais. »

A ces mots, elle disparut.

Le pêcheur alla raconter ce qu'il avait vu et entendu. Le roi lui ordonna de retourner sur le lac et de s'emparer de l'oie merveilleuse, lui promettant, s'il y réussissait, une magnifique récompense.

Le soir même le zélé pêcheur était dans sa barque avec ses meilleurs filets. A la clarté de la lune, l'oie s'approche de lui et lui dit :

« Bonsoir, brave pêcheur. Que fait-on dans le palais du roi? Entend-on encore la musique de mon tilleul et le chant de mon rossignol? Mon petit enfant pleure-t-il? Mon époux est-il heureux? »

Le batelier lui répond :

« Tout le palais est dans l'affliction. On n'entend plus la musique du tilleul, ni le chant du rossignol. Le petit prince pleure nuit et jour, et son père n'a plus aucun repos.

— Hélas! murmure tristement l'oie. Malheureuse que je suis! Condamnée à flotter ainsi sur l'eau, à ne plus être ce que j'ai été! Bonsoir. Je reviendrai encore une fois, puis plus jamais. »

A ces mots elle allait s'éloigner. Le pêcheur se

hâta de jeter sur elle son filet. Elle se débattit vivement en criant : « Tenez ferme ou lâchez-moi. » Au même instant, elle se changea en serpent, en dragon et en plusieurs autres sauvages créatures. Le pêcheur, épouvanté, laissa tomber son filet et l'oie s'enfuit.

Le roi, désolé de cette vaine tentative, réprimanda sévèrement le craintif pêcheur et lui ordonna, sous peine de mort, de s'emparer de l'oie.

Le soir, elle reparut près du bateau qui l'attendait, et elle dit :

« Bonsoir, pêcheur. Que fait-on dans le palais du roi? Entend-on encore la musique de mon tilleul et le chant de mon rossignol? Mon petit enfant pleure-t-il? Mon époux est-il heureux? »

Le batelier lui répond :

« Tout le monde est dans l'affliction. On n'entend plus la musique du tilleul, ni le chant du rossignol. Le petit prince pleure nuit et jour, et son père n'a plus aucun repos. »

L'oie soupira et dit tristement :

« Malheureuse que je suis, flottant sur les eaux, ne pouvant plus être ce que j'ai été! Adieu, bon pêcheur, je ne reviendrai jamais. »

Le pêcheur lance sur elle son filet. Elle se débat violemment et s'écrie : « Lâche-moi ou tiens ferme. » Puis elle se change en dragon, en serpent, en diverses autres formidables créatures.

Mais le pêcheur, redoutant la colère du roi, tient d'une main résolue son filet. L'oie d'or est prise et emportée au palais, et enfermée dans une chambre. Elle est triste et silencieuse, ce qui augmente la tristesse du roi.

Quelque temps après, une vieille femme d'un aspect étrange se présente au palais et demande à parler au jeune roi si affligé. On lui répond qu'il ne reçoit personne. Elle insiste. Enfin elle arrive jusqu'à lui et lui dit :

« Je sais la transformation de votre femme et la douleur que vous en ressentez. Je puis anéantir l'affreux sortilège et vous rendre celle que vous aimez, à une condition.

— Laquelle? demanda le roi tout joyeux.

— Je demeure de l'autre côté de la rivière sur le penchant de la montagne. Je désire que vous fassiez construire autour de cette montagne une muraille en pierre, pour empêcher les bestiaux de pénétrer dans mon domaine. »

Le roi accepte avec empressement cette requête si simple. Cependant il n'ose croire encore au bonheur qui lui est promis. La vieille femme alors lui raconte tout ce que Lilla Rosa a souffert par la haine de sa belle-mère. Elle demande à voir l'écharpe en soie que l'innocente enfant a reçue comme un témoignage d'affection, et après l'avoir tournée et retournée entre ses mains, elle va la

placer sur le col de l'oie. L'acte de sorcellerie est détruit. Lilla Rosa apparaît plus belle et plus riante que jamais, et les feuilles du tilleul vibrent de nouveau harmonieusement, et le rossignol recommence ses chants mélodieux. Il y eut alors au palais de grandes réjouissances.

Le roi ne manqua pas d'accomplir la promesse qu'il avait faite à la vieille femme.

Lilla Rosa s'en alla avec son mari au lieu où elle était née, désireuse de revoir dans son bonheur son vieux père qu'elle avait tant contristé par ses infortunes. Et il y avait une horrible créature que cette visite faisait trembler : c'était la belle-mère. Le vieux roi en effet, en apprenant les crimes qu'elle avait commis, voulait aussitôt la faire mourir. Grâce aux prières de la généreuse Rosa, il adoucit cette sentence. La cruelle belle-mère fut seulement condamnée avec sa fille, sa complice, à passer le reste de sa vie en prison.

Et Rosa, que devient-elle? Elle retourne dans son palais, où son enfant ne pleure plus, où son mari est heureux de vivre, où le chant du rossignol s'unit à la musique du tilleul.

---

## LES TROIS SŒURS.

Il y avait une fois une vieille veuve qui vivait au pied d'une montagne, loin de toute habitation, seule avec ses trois filles. Elle n'avait pour tout bien qu'une poule. Elle aimait cette poule comme la prunelle de ses yeux. Du matin au soir, elle ne cessait de la caresser. Un jour, la chère volaille disparaît. La vieille femme la cherche en vain partout, puis dit à sa fille aînée :

« Il faut absolument la trouver, fallut-il pénétrer dans la montagne. »

La jeune fille s'en va de côté et d'autre et entend une voix qui dit :

« La poule est dans la montagne, la poule est dans la montagne. »

Elle s'approche pour voir d'où vient cette voix et par une trappe tombe dans un souterrain. Là, devant elle, s'ouvrent plusieurs chambres, toutes plus belles l'une que l'autre. Dans la dernière est un affreux « trolle[1] », qui lui demande si elle veut l'épouser.

1. Un des êtres magiques de la mythologie scandinave. Les trolles habitent l'interieur des montagnes, des collines, et y amassent des trésors.

« Non, » répond-elle brusquement.

Elle veut s'en aller au plus vite chercher ailleurs sa poule. Le « trolle », furieux, la saisit d'une main de fer, lui coupe la tête et la jette dans une cave.

La veuve, après avoir longtemps impatiemment attendu le retour de sa fille, ordonne à la seconde d'aller la chercher, et de chercher en même temps sa poule.

La jeune fille obéit, s'en va de côté et d'autre et entend une voix qui dit :

« La poule est dans la montagne, la poule est dans la montagne. »

Elle veut voir d'où vient cette voix, et tombe par une trappe dans le souterrain, où, à l'extrémité de plusieurs salles superbes, elle rencontre aussi le « trolle » qui lui demande si elle veut l'épouser.

« Non », répond-elle brusquement.

Elle veut s'en aller. Le « trolle » la saisit, lui coupe la tête et la jette dans la cave.

La veuve, après avoir encore impatiemment attendu, ordonne à sa fille cadette d'aller à la recherche de ses sœurs et en même temps à la recherche de sa poule.

La jeune fille se met en marche, et entend la voix qui dit :

« La poule est dans la montagne, la poule est dans la montagne. »

Elle s'approche et tombe par la trappe dans le souterrain, et elle s'en va de salle en salle sans crainte, regardant tout avec curiosité. Elle ouvre la porte de la cave et voit les cadavres de ses deux sœurs. Au même instant le « trolle » s'avance vers elle et lui demande si elle veut l'épouser.

« Oui, volontiers, » répond-elle ; car elle pense que par ce mariage elle échappera au sort cruel de ses sœurs.

Le « trolle », enchanté, lui donne des bijoux, de riches vêtements, et tout ce qu'elle semble désirer.

Quelque temps après, comme elle paraissait plus triste que de coutume, le « trolle » lui demande la cause de son chagrin :

« Oh ! dit-elle, ce qui me fait tant de peine, c'est de ne pouvoir retourner près de ma mère. Je suis sûre qu'elle a soif et faim, et personne ne la visite.

— Tu ne retourneras pas près d'elle, répond le « trolle », mais, si tu veux, mets des vivres dans un sac, et je les lui porterai. »

La jeune fille met de l'or au fond du sac, et par-dessus cet or quelques aliments, puis dit au « trolle » :

« Vous allez porter à ma mère ce sac, mais vous ne regarderez pas ce qu'il y a dedans.

— Non, réplique-t-il. Je le promets. »

Cependant, après avoir fait quelques pas, il s'arrête et dit :

« Que ce sac est lourd, il faut que je sache ce qu'il renferme. »

Alors la jeune fille, qui le suivait du regard, s'écrie :

« Ah ! je vous vois, je vous vois.

— Tu as donc de fameux yeux, » réplique le « trolle. »

Puis il reprend son fardeau et va le jeter dans la chambre de la veuve, en disant :

« Voilà des provisions que votre fille vous envoie. Elle n'a besoin de rien. »

Un jour, par la trappe, une chèvre tombe dans le souterrain.

« Qui t'a jetée ici, misérable bête ? » s'écrie le « trolle » en colère.

A ces mots, il lui coupe la tête et la jette dans la cave.

« Pourquoi, dit la jeune fille, avez-vous tué cet innocent animal ? Il m'aurait amusée.

— C'est bien aisé de vous le rendre, reprend le « trolle » ; regardez. »

Il prend une bouteille suspendue à la muraille, frotte avec le liquide qu'elle renferme la tête qu'il vient de couper, la remet sur le corps auquel elle appartient, et la chèvre reparaît intacte, alerte, pleine de vie.

« Ah! ah! se dit la jeune fille, je me souviendrai de ce remède si efficace. »

Quelque temps après, elle descend à la cave, et, au moyen du flacon magique, ressuscite sa sœur, puis la met dans son sac avec quelques aliments, et quand le « trolle » rentre, elle lui dit :

« Il faut que vous portiez encore des provisions à ma mère. Je suis sûre qu'elle a faim et soif. Et elle est si seule! Voilà ce que j'ai préparé. N'y regardez pas. »

A quelque distance de sa demeure, le « trolle » s'arrête fatigué. Le sac est si lourd! Il veut voir ce qui y a été mis. Mais, au moment où il va le délier, la voix de la jeune fille, à laquelle sa sœur a donné ses instructions, lui crie :

« Je te vois, je te vois.

— Ah! murmure le « trolle » tout confus, vous avez de fameux yeux. »

Il se remet en marche, arrive chez la veuve, et jetant son sac par terre :

« Voilà, dit-il, ce que votre fille vous envoie. Elle n'a besoin de rien. »

Quelque temps après, l'habile prisonnière ressuscite son autre sœur, la met dans un sac, et la fait porter, comme la première, dans la maison de sa mère.

Puis enfin, elle songe à se délivrer elle-même de sa captivité.

Un matin, voyant le « trolle » sortir, elle l'engagea à ne pas revenir avant midi, disant qu'elle était souffrante et qu'elle ne pourrait faire son dîner plus tôt.

Dès qu'elle fut seule, elle fit avec un de ses bonnets et une de ses robes un mannequin qu'elle plaça dans son lit, puis elle sortit, et rencontrant, chemin faisant, un chasseur, elle l'engagea à l'accompagner chez sa mère.

A midi revient le « trolle ».

« Donne-moi à manger, dit-il, j'ai faim. »

Pas de réponse.

« Donne-moi à manger ! » s'écrie-t-il avec colère.

Pas de réponse.

« Attends un peu, paresseuse ; je vais t'éveiller. »

Il s'approche du lit, et frappe avec fureur sur le mannequin, et s'aperçoit bientôt de son erreur. Il descend à la cave : ses deux victimes n'y sout plus.

« Ah ! la scélérate, s'écrie-t-il, comme elle s'est jouée de moi ! Mais je me vengerai. »

A l'instant même, il se met en route et s'en va vers la demeure des jeunes filles. Mais au moment où il touche au seuil de la porte, le chasseur tire un coup de fusil. Le « trolle » croit entendre le tonnerre et se retire effrayé. En vain il hâte sa

marche pour entrer dans son souterrain avant l'aube. Au lever du soleil il tombe mort.

---

## LILLEKORT.

Il y avait une fois un homme et une femme très pauvres, très pauvres, avec une quantité d'enfants. Chaque année, ils en avaient un de plus. Un jour, la femme étant près d'accoucher, le mari s'en alla dans la forêt, songeant avec angoisse à un nouveau fardeau. La femme mit au monde un beau garçon, qui, en ouvrant les yeux, s'écria :

« Chère mère, donnez-moi quelque vieux vêtement de mes frères, quelque provision pour une couple de jours, et je m'en irai de par le monde chercher fortune, car je vois que vous avez ici sans moi assez d'enfants.

— Ah! pauvre cher petit, répond la mère, que Dieu te garde d'une telle idée! Tu es trop jeune pour quitter la maison. »

Mais le petit insista de telle sorte, que sa mère finit par lui donner quelques vêtements avec

quelques chétifs aliments, et il partit leste et joyeux.

Un instant après, la femme met au monde un second garçon, qui, en ouvrant les yeux, s'écrie :

« Chère mère, donnez-moi quelque vieux vêtement de mes frères, quelque provision pour une couple de jours, et je m'en irai de par le monde chercher fortune, car je vois que vous avez ici sans moi assez d'enfants.

— Ah ! pauvre cher petit, répond la mère, que Dieu te garde d'une telle idée! Tu es trop jeune pour quitter la maison. »

Mais le petit insiste de telle sorte, que la mère finit par lui donner quelques vieux vêtements, avec quelques chétifs aliments, et il part ; et devant lui il aperçoit son frère marchant rapidement :

« Attends un peu, lui crie-t-il, tu cours comme si tu étais payé pour courir; avant d'aller plus loin, tu devrais au moins voir ton cadet. »

L'aîné s'arrête à cet appel de son nouveau frère. Tous deux s'asseoient par terre, ouvrent leurs bissacs, et déjeunent fraternellement.

« Mais, dit tout à coup le cadet, nous avons quitté la maison si vite, qu'on n'a pas eu le temps de nous donner un nom. Il faut cependant que nous en ayons un.

— Sans doute, répondit l'aîné.

— Eh bien, comment veux-tu t'appeler?

— Lillekort. Et toi?

— Lavring.

— C'est convenu. »

Tous deux se remettent en marche, traversent une belle prairie, arrivent à l'embranchement de deux routes, et là se décident à voyager séparément. L'un prend à droite, l'autre à gauche. Mais, après avoir cheminé quelque temps, ils arrivent ensemble au même endroit. Deux fois encore ils se séparent et deux fois se rejoignent.

A la fin, ils prennent la résolution de s'en aller par deux côtés totalement opposés : l'un à l'est, l'autre à l'ouest.

« Souviens-toi, dit l'aîné, que, quand tu m'appelleras trois fois, j'accourrai à ton secours. Mais tu ne dois m'appeler qu'à la dernière extrémité. »

« Bien, se dit le cadet, cela n'arrivera pas, j'espère, sitôt. »

Lillekort, qui se dirigeait vers l'est, rencontre une vieille femme borgne et lui enlève son œil.

« Ah ! s'écrie-t-elle, je n'y vois plus, que vais-je devenir ?

— Que veux-tu me donner, dit Lillekort, pour ton œil ?

— Une épée avec laquelle on peut anéantir une armée, si nombreuse qu'elle soit.

— Soit ! »

Lillekort prend l'épée et se remet en marche. Un peu plus loin, il rencontre une autre vieille femme borgne et lui enlève son œil.

« Que veux-tu me donner, lui dit-il, pour ton œil ?

— Je te donnerai un navire qui voguera sur terre et sur mer, sur les montagnes et dans les vallées.

— Soit ! »

La vieille femme remet à Lillekort un petit navire si mince et si léger, qu'il peut le cacher dans sa poche.

Un peu plus loin, il rencontre une troisième vieille femme qui, pour rentrer en possession de son œil, lui donne la faculté de brasser, pour faire de la bière, cent tonnes d'orge d'un seul coup.

Un peu plus loin, Lillekort, étant seul en rase campagne, s'arrête pour examiner son embarcation. Il la tire de sa poche, et y met un pied. Aussitôt elle s'élargit. Il y met le second pied. De nouveau elle s'élargit. Il s'y installe. Elle s'élargit encore. Alors il lui dit :

« Va par les fleuves et l'Océan, par monts et par vaux, jusqu'à la demeure du roi. »

Le navire aussitôt parcourt l'espace avec la rapidité d'un oiseau et s'arrête en face d'un bril-

lant palais. D'une des fenêtres de ce palais plusieurs personnes regardent, tout étonnées, avec intérêt, ce garçon qui voyage d'une façon si étrange, et sortent en toute hâte pour le voir de plus près. Mais déjà Lillekort a remis son navire dans sa poche. On lui demande qui il est, d'où il vient. A ces diverses questions il ne sait comment répondre. Mais d'un ton ferme il dit qu'il voudrait entrer au service du roi, n'importe de quelle façon, au besoin comme domestique des domestiques.

Son humble requête fut acceptée. Il fut chargé de porter l'eau et le bois à la cuisine.

En arrivant au palais, il vit avec surprise que tous les murs en étaient tendus de noir, en dehors et en dedans.

« Pourquoi donc, demanda-t-il à la cuisinière, cet appareil de deuil?

— Ah! répondit-elle, la fille unique du roi a été promise à trois trolles, et, jeudi prochain, le premier vient la chercher. Le chevalier Rend s'est engagé à la défendre. Mais pourra-t-il réussir dans son entreprise? En attendant, nous sommes tous ici dans l'angoisse et l'affliction. »

Le jeudi soir, Rend conduisit la princesse au bord de la mer. C'était là qu'il devait la défendre. Mais il n'était pas si vaillant. Au lieu de rester près d'elle, il monte sur un arbre et se cache

entre les longs rameaux. En vain la princesse le suppliait de l'assister.

« Non, non, répondait-il, pourquoi deux victimes? Une, c'est assez. »

En ce moment, Lillekort demandait à la cuisinière la permission d'aller au bord de la mer.

« Que veux-tu faire là? lui dit-elle.

— Jouer un peu avec les garçons de mon âge.

— Eh bien! va, mais ne manque pas de rentrer à l'heure où je préparerai le souper, et n'oublie pas non plus d'apporter une bonne charge de bois.

— Je le promets, » répond Lillekort, et il court vers la plage.

Le trolle, en cet instant, parut en faisant un bruit pareil à celui du tonnerre. Son corps était d'une dimension prodigieuse, et il avait cinq têtes effroyables.

« Feu! s'écria-t-il en apercevant le petit garçon de cuisine.

— Feu! répéta Lillekort.

— Sais-tu combattre?

— Si je ne sais, j'apprendrai. »

Le trolle alors lance contre Lillekort une barre de fer qui, en tombant sur le sol, soulève un amas de sable et de poussière.

« Un beau tour de force! s'écrie Lillekort. Mais voici le mien. »

A ces mots, il saisit son épée, et d'un seul coup abat les cinq têtes du monstre.

La princesse, se voyant délivrée, se met à danser et à chanter gaiement, puis elle dit à son jeune libérateur :

« Repose-toi, mets ta tête sur mes genoux. »

Et pendant qu'il se reposait ainsi, elle plaça sur lui une armure d'or.

Tout danger étant passé, le chevalier descend de son arbre, prend les langues et les poumons du monstre, puis il dit à la princesse qu'il la tuera, si elle ne promet de le reconnaître publiquement comme son libérateur. Elle cède à ces menaces. Il la ramène en triomphe au palais. Le roi le comble de témoignages de distinction, et le fait placer à table, à sa droite. Pendant ce temps, Lillekort entrait dans le navire du géant, et en rapportait une masse de bijoux en or et en argent.

« D'où viennent toutes ces richesses? lui dit la cuisinière avec une émotion pénible, car elle craignait qu'il n'eût volé.

— Rassure-toi, répondit-il, j'ai été un instant dans ma maison; ces bijoux sont tombés d'un vieux meuble, et je les ai apportés pour toi.

— Quelles belles choses! grand merci! »

Le jeudi suivant, nouvelle douleur, nouvelle angoisse. Cependant le chevalier Rend disait

que, comme il avait vaincu le premier trolle, il comptait bien vaincre le second. Mais cette fois aussi il alla se réfugier dans les rameaux d'un arbre, en disant :

« Pourquoi deux victimes? Une, c'est assez. »

Lillekort, comme le jeudi précédent, obtint de la cuisinière la permission de sortir pour aller, disait-il, jouer avec d'autres enfants au bord de la mer. Il promettait de revenir à l'heure où l'on préparait le souper et d'apporter une charge de bois.

Au moment où il arrivait sur la plage, il vit apparaître le trolle, deux fois plus colossal que le premier et avec dix têtes.

« Feu ! cria-t-il.

— Feu ! répéta le vaillant garçon.

— Sais-tu combattre?

— Si je ne sais, j'apprendrai. »

Le géant lança contre son petit adversaire une barre de fer qui, en tombant sur le sol, souleva un amas de sable à trente pieds de hauteur.

« Un beau tour de force, dit Lillekort, mais voici le mien. »

Et, prenant son épée, d'un seul coup il trancha les dix têtes du monstre.

« Viens, lui dit la jeune fille, viens te reposer, et mets ta tête sur mes genoux. »

Pendant qu'il se repose, elle place sur lui une armure d'argent.

Le chevalier Rend descend de son arbre, prend les langues et les poumons du trolle, et reconduit en triomphe au palais la princesse, après lui avoir déclaré qu'il la tuerait, si elle ne le proclamait publiquement son libérateur. Et le roi le reçut avec enthousiasme, et ne savait que faire pour lui témoigner sa gratitude.

Lillekort rentra à la cuisine apportant un amas d'or et d'argent qu'il avait enlevé au navire du trolle.

Le troisième jeudi, les murs du palais étaient de nouveau tendus de noir et tout le monde était dans l'angoisse. Cependant le chevalier Rend disait que, comme il avait déjà vaincu les deux formidables monstres, il vaincrait bien encore le troisième. Mais il alla, comme les jeudis précédents, se réfugier sur un arbre. En vain la princesse le suppliait de rester près d'elle.

« Non, disait-il, pourquoi deux victimes. Une, c'est assez. »

Lillekort, ayant de nouveau obtenu de la cuisinière la permission de sortir, arriva sur la plage en même temps que le monstre, bien plus effroyable que les deux premiers. Il avait quinze têtes, et la masse de fer qu'il lança sur son brave petit antagoniste souleva un amas de terre à quarante pieds de hauteur. Lillekort pourtant, avec son épée magique, abattit d'un coup les quinze têtes.

« Repose-toi, lui dit la princesse. Mets ta tête sur mes genoux. »

Pendant qu'il se repose, elle place sur lui une armure en bronze, puis elle lui dit :

« Comment faire pour qu'on sache que c'est toi qui m'a, sauvée?

— Écoutez, répond Lillekort, voici mon idée. Le chevalier Rend va sans aucun scrupule demander la récompense promise à votre libérateur, votre main et la moitié du royaume de votre père. Quand viendra le jour de votre mariage, dites que vous voulez être servie à table par le garçon qui porte de l'eau et du bois à la cuisine. Je laisserai tomber quelques gouttes de vin sur l'assiette de Rend. Il me frappera. Une seconde, une troisième fois je ferai la même chose, de nouveau il me frappera; alors vous lui direz: « Honte à vous qui frappez celui que j'aime, celui qui m'a sauvée, celui que je dois épouser! »

Le chevalier Rend, voyant le trolle tué, descendit de son arbre et reconduisit au palais la princesse, après lui avoir fait une troisième fois jurer qu'elle le proclamerait son libérateur.

Le roi annonça que ce libérateur recevrait de la façon la plus éclatante la récompense qu'il avait si bien méritée.

Le lâche chevalier fut fiancé avec la princesse et la moitié du royaume lui fut donnée.

Le jour du mariage la princesse déclara qu'elle voulait être servie par le garçon qui portait l'eau et le vin à la cuisine.

« Quoi! s'écria Rend, vous voudriez qu'on fît venir près de vous ce sale, hideux valet?

— Oui, je le veux absolument. »

Lillekort fut appelé, et, comme il l'avait dit, laissa une fois, deux fois, trois fois, tomber du vin dans l'assiette de l'imposteur.

Rend, furieux, le frappa.

La première fois qu'il le frappa, on vit tomber les grossiers vêtements que Lillekort portait à la cuisine, et le valeureux garçon apparut avec une armure de bronze; la seconde fois, avec une armure d'argent; la troisième, avec une armure d'or éblouissante.

Alors la princesse s'écria :

« Honte à vous qui frappez celui que j'aime, celui qui m'a sauvée, celui que je dois épouser! »

Rend jura résolûment que c'était lui-même qui l'avait sauvée.

« Voyons, dit le roi, les preuves des libérateurs. »

Le chevalier aussitôt montra les langues et les poumons des trolles.

Lillekort alla chercher tout ce qu'il avait recueilli dans les navires des monstres. A la vue de cet amas d'or, d'argent et de diamants, personne n'avait plus aucun doute.

« Le trolle seul, dit le roi, a de tels trésors, et pour les conquérir, il faut le tuer. »

Le lâche, le fourbe Rend fut jeté dans une fosse pleine de serpents, et la main de la princesse fut accordée au valeureux Lillekort avec la moitié du royaume.

Un jour, le roi lui raconta qu'il était le père d'une autre fille qu'un trolle avait enlevée, personne ne pouvant la défendre.

« Ah ! s'écria-t-il, si tu pouvais me rendre cette fille, je te donnerais l'autre moitié de mon royaume.

— Je vais essayer, répondit Lillekort, mais pour cela il me faut une chaîne en fer de cinq cents aunes de long, cinq cents hommes et des provisions pour alimenter ces cinq cents hommes pendant quinze semaines ; car il faut que j'aille bien loin en pleine mer.

— Très bien, dit le roi, mais je ne sais où trouver un navire pour emporter tout ce monde et toute cette cargaison.

— Soyez tranquille », répliqua Lillekort en tirant de sa poche la petite embarcation que la vieille femme lui avait donnée.

Le roi se mit à rire. Mais, quand la chaîne en fer de cinq cents aunes fut prête, Lillekort en posa un bout sur le navire, qui aussitôt s'élargit et peu à peu, à mesure qu'on y mettait un nou-

veau chargement, s'agrandit de telle sorte que les cinq cents hommes y étaient parfaitement à leur aise avec leur équipement.

« Maintenant, petit navire, dit Lillekort, va par les fleuves et les mers, par monts et par vaux, jusqu'au lieu où est la fille du roi. »

Les voiles aussitôt s'enflèrent, le navire partit, et après une longue navigation s'arrêta au milieu de l'Océan.

« Nous voilà arrivés, dit Lillekort; maintenant à l'œuvre. Écoutez-moi, je vais à l'aide de cette chaîne descendre au fond des eaux. Soyez attentifs, je la secouerai quand je voudrai remonter dans le navire. Ne manquez pas alors de la tirer de toutes vos forces, sinon, vous péririez tous avec moi. »

A ces mots, il attacha la chaîne autour de son corps, plongea au fond de l'Océan et vit devant lui une montagne où était une porte par laquelle il entra.

Dans cette montagne était la princesse, assise au milieu d'une grande salle et travaillant.

« Que Dieu soit loué! s'écria-t-elle à l'aspect de Lillekort. Il y a si longtemps que je n'ai vu un visage chrétien!

— Je viens vous délivrer, répondit le brave garçon.

— Vain espoir. Si le trolle vous aperçoit, il vous tuera.

— Où est-il donc? je voudrais bien le voir.

— Il doit donner ici un grand banquet et il est à là recherche d'un ouvrier assez habile pour brasser cent charges d'orge à la fois.

— Je puis accomplir cette tâche.

— Mais avant que je puisse lui parler, s'il vous voit, il vous mettra en pièces. Cachez-vous d'abord dans ce cabinet; plus tard nous aviserons à un moyen de salut. »

Un instant après, le trolle rentre et s'écrie: « Je sens ici la chair de chrétien!

— Ah! reprend la princesse, un oiseau a passé tenant en son bec un os de chrétien et l'a laissé tomber par la cheminée. Je l'ai enlevé tout de suite. Mais l'odeur en est restée. Maintenant dites-moi, avez-vous trouvé l'ouvrier que vous cherchiez?

— Non.

— Tout à l'heure il y avait ici un homme qui s'engageait à brasser cent charges d'orge d'une seule fois.

— Pourquoi ne l'as-tu pas retenu ?

— Vous êtes quelquefois si emporté, que j'ai cru devoir d'abord l'enfermer dans ce cabinet. Il y est encore.

— Appelle-le. »

Le trolle demanda à Lillekort s'il pouvait réellement, comme il l'avait dit, brasser d'un coup cent charges d'orge.

« Oui, répondit Lillekort.

— C'est bon. Mets-toi à la besogne. Mais fais-y attention, tu es perdu, si tu manques à ton engagement ou si la bière n'est pas assez forte.

— Soyez tranquille, seulement il me faut un grand nombre de trolles pour porter toutes les choses nécessaires.

— Prends tous ceux qui sont ici. »

Lillekort aussitôt se mit à l'œuvre et, quand elle fut achevée, dit que tous les trolles et leur maître devaient goûter sa bière. Il l'avait faite si forte que, dès qu'ils en eurent bu, tous tombèrent par terre. Nul d'entre eux ne put se relever.

Lillekort remplit d'or et de diamants un grand coffre, puis, ayant lié la chaîne autour de son corps et autour du corps de la princesse, donna le signal convenu. Les hommes qui l'attendaient le hissèrent à bord du navire.

« Va maintenant, dit Lillekort, va, bon navire, par les fleuves et les mers, par monts et par vaux, jusqu'au palais du roi. »

Des cris de joie retentirent de toutes parts au retour de l'heureuse expédition, et le roi embrassa avec un transport de bonheur sa chère fille, qu'il croyait à jamais perdue.

Mais Lillekort était inquiet et agité, car les deux princesses voulaient l'épouser. Il aimait la plus jeune et désirait cependant ne pas offenser l'aînée. A la fin, il trouva un moyen de sortir d'embarras: c'était d'appeler son frère jumeau Lavring. Il s'en alla à quelque distance du palais et de toutes ses forces cria une première et une seconde fois: « Lavring! Lavring! »

A la troisième fois, son frère apparut et lui dit avec colère:

« Nous étions convenus que tu ne m'appellerais qu'à la dernière extrémité, et personne ici ne songe à te faire la moindre peine. Il faut que je te punisse comme tu le mérites. »

En prononçant ces mots il le battait.

« Ingrat! dit doucement Lillekort. Je veux te donner la main d'une belle princesse et la moitié d'un royaume, et c'est ainsi que tu me traites! »

Lavring, confus et repentant, lui demanda pardon, et Lillekort lui dit:

« Toi et moi nous nous ressemblons de telle sorte, qu'on ne peut nous distinguer l'un de l'autre. Tu vas revêtir mes habits, tu entreras dans le palais, et les princesses te prendront pour moi. La première qui t'embrassera se mariera avec toi et l'autre avec moi. »

Le fin Lillekort prévoyait ce qui arriverait.

Lavring, paré des vêtements de son frère, entre dans la salle où sont les princesses. L'une et l'autre, croyant voir leur sauveur, s'élancèrent vers lui. Mais l'aînée, plus forte et plus alerte, se jeta la première dans ses bras en s'écriant :

« Voilà mon époux. »

Lillekort, selon ses vœux et ses prévisions, épousa la seconde, et le bruit joyeux de ces deux noces retentit dans sept royaumes.

---

## LES TROIS FEUILLES QUI CHANTENT.

Il y avait une fois un roi qui avait trois filles si belles et si aimables, qu'on ne pouvait rien voir de pareil. La plus jeune, nommé Ebba, était encore plus belle et plus gracieuse que les aînées. Aussi tout le monde l'aimait, et son père avait pour elle une tendresse particulière.

Un jour, en automne, comme il y avait une grande foire dans les environs, le roi résolut d'y aller avec ses domestiques. Avant de partir, il demanda à ses filles ce qu'il devait leur rappor-

ter; car, en pareille occasion, c'était sa coutume de leur faire un présent.

Les deux aînées voulaient avoir plusieurs choses précieuses de différentes sortes ; la plus jeune ne voulait rien. Le roi lui demanda si elle n'avait pas envie de quelque bijou. Elle répondit qu'elle avait assez d'or et de bijoux. Comme le roi insistait pour qu'elle exprimât un désir, elle lui dit :

« J'ai bien un désir, mais je n'ose l'avouer.

— Parle, mon enfant, s'écria le père, et ce que tu souhaiteras, je te le rapporterai, dût-il m'en coûter la moitié de mon royaume.

— Eh bien ! reprit la princesse, j'ai entendu parler de trois feuilles qui chantent. C'est cela que je voudrais avoir.

— Ton vœu est bien modeste, j'aurais voulu qu'il fût plus important. »

A la foire étaient réunis une quantité de marchands de différents pays, et le roi n'eut pas de peine à découvrir les riches boutiques où il devait acheter les parures que ses filles aînées lui avaient demandées. Mais en vain il s'enquit de tout côté des trois feuilles qui chantent. Personne ne les connaissait et personne ne pouvait lui dire où il les trouverait.

Après de longues et inutiles perquisitions, il se décida enfin à remonter à cheval et s'achemina

vers sa demeure, très chagriné de ne pouvoir apporter à sa chère fille ce qu'elle avait demandé.

Sur sa route solitaire, tout à coup, à son oreille, retentissent des sons comme ceux d'une harpe ou de quelque autre instrument à cordes, mais si suaves, si mélodieux, qu'il n'a jamais rien entendu de pareil. Il se dirige vers le lieu d'où cette musique semble provenir, et, plus il s'en approche, plus elle l'attire et le charme. Enfin, il s'avance dans une grande verte prairie, regarde attentivement de tous côtés et finit par apercevoir au haut d'un coudrier trois feuilles d'or qui, par leur balancement, produisent cette ravissante musique.

Nul doute : ce sont les feuilles magiques qu'il a vainement cherchées tout le jour. Il étend avec joie la main pour les cueillir, mais aussitôt elles se contractent et se retirent, et une voix puissante lui crie :

« Ne touche pas à ces feuilles !

— Ne puis-je, dit le roi, les acheter ou obtenir pas mes prières qu'elles me soient données ? »

L'être invisible dont la voix a surpris le roi réplique :

« Je suis le prince Hat. Mon palais est sous cet arbuste. Je ne vendrai point ces feuilles ; je ne les céderai qu'à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu me livreras le premier être vivant que tu rencontreras en arrivant à ton palais.

— Singulière condition! » se dit le roi.

Mais il songea au désir de sa fille, à la promesse qu'il lui avait faite, et il accepta la proposition du prince Hat.

Aussitôt les feuilles se rapprochent de sa main; il les cueille aisément et se dirige tout joyeux vers sa demeure.

Là, ses filles ont passé leur journée à coudre et à parler des belles choses qui doivent leur être rapportées. Vers le soir, la plus jeune dit à ses sœurs :

« N'irons-nous pas à la rencontre de notre père?

— Vas-y, lui répondent-elles, si cela te convient. Nous ne voulons pas nous exposer à l'humidité du soir, qui abîme les vêtements.

— Eh bien! restez, » réplique Ebba.

Elle sort. Bientôt elle entend le pas des chevaux, puis la suave musique. Son père arrive; son père a trouvé les trois feuilles qui chantent. Elle s'élance gaiement au-devant de lui, et le pauvre père, en la voyant, est atterré. Il se rappelle l'engagement qu'il a pris. Le voilà obligé de sacrifier sa chère fille. Elle lui demande pourquoi il semble si affligé et il hésite à lui répondre, et enfin il lui raconte le contrat qu'il a

fait pour obtenir les trois feuilles mélodieuses. Il doit abandonner au prince souterrain le premier être vivant qu'il rencontrera en arrivant à son palais, et ce premier être, c'est sa fille bien-aimée.

Tous les habitants du pays furent consternés quand ils apprirent le sort de la douce princesse. Son père était désespéré. Cependant il devait accomplir sa promesse. Il emmena sa chère Ebba dans la prairie, la laissa près du buisson de coudrier et s'en revint en gémissant.

Elle aussi gémissait dans sa frayeur et son abandon, quand soudain le sol s'entr'ouvrit sous ses pieds, et elle descendit dans un appartement magnifique. L'or et l'argent y brillaient de tous côtés. Mais on n'y voyait personne.

Elle alla de ci, de là, regardant avec curiosité les belles choses qui l'entouraient; puis, enfin, se sentant fatiguée, elle se mit sur un lit revêtu du linge le plus fin et le plus blanc. Quelques instants après, une porte s'ouvrit au fond de l'appartement. Un homme s'approcha de la princesse et lui dit :

« Je suis le prince Hat, le possesseur de ce palais. Par l'effet des maléfices d'un trolle, je ne dois être vu par aucun être humain. Je ne puis donc me rendre près de vous que la nuit. Mais, si vous voulez avoir foi en moi, un temps meilleur viendra. »

Il se mit alors à côté de la princesse, disparut avant l'aurore et ne revint que le soir.

De longs mois ainsi s'écoulèrent. Ebba avait dans sa riche demeure tout ce qu'elle pouvait désirer. Si parfois elle se sentait mélancolique, la mélodie des trois feuilles magiques lui rendait aussitôt la gaieté. La naissance d'un fils lui donna un autre bonheur. Elle ne pouvait se lasser de caresser cet enfant, et elle aimait le prince invisible.

Une nuit, il arriva près d'Ebba plus tard que de coutume. Elle lui demanda avec inquiétude la cause de ce retard :

« Je viens, dit-il, de la capitale de votre père, et je vous apporte d'intéressantes nouvelles. Votre père va se remarier. Vous plairait-il d'aller à ses noces avec votre enfant? »

La princesse accepta très gaiement cette proposition, et le prince lui dit :

« Seulement, je vous en conjure, promettez-moi de ne pas trahir le secret de notre vie.

— Je vous le promets bien sincèrement, » répliqua la jeune femme.

Le lendemain matin, elle sortit, magnifiquement parée, de son appartement souterrain, et monta avec son fils dans un chariot d'or, qui, en un instant, la transporta au palais de son père.

Un grand nombre de personnes étaient réunies là pour le mariage. Toutes se réjouirent de revoir la chère Ebba si belle et si richement vêtue. Le roi descendit de son trône pour courir à sa rencontre, et sa belle-mère et ses deux sœurs lui souhaitèrent cordialement la bienvenue.

Puis on lui adressa toutes sortes de questions. La reine était très curieuse, et elle voulait absolument savoir comment était le prince Hat et comment il vivait. Impatientée de la réserve avec laquelle Ebba lui répondait, elle continuait plus vivement son interrogatoire. Le roi lui dit :

« Que nous importent, ma chère, tous ces détails? Il suffit que ma fille soit heureuse. »

Le reine se tut, bien résolue pourtant à recommencer son enquête dès qu'elle en trouverait l'occasion.

Après les fêtes du mariage, qui durèrent plusieurs jours, Ebba, désirant retourner à sa demeure, remonta dans son chariot d'or, et fut rapidement conduite sous les rameaux du coudrier. A son arrivée dans son palais souterrain, elle se réjouit d'entendre les chants des feuilles mélodieuses, et se réjouit bien plus encore quand le prince vint lui dire comme il l'aimait, et comme il avait pensé à elle pendant son absence.

Quelque temps après, elle mit au monde un

second fils. C'était pour elle un surcroît de bonheur. Tout le jour, elle se délectait à soigner ses deux enfants.

Une nuit, le prince lui dit :

« Je vous apporte des nouvelles de votre famille. Votre sœur aînée va se marier ; vous plaît-il d'aller à la noce avec vos deux enfants? »

Ebba accepta très gaiement cette proposition, et le prince lui dit :

« Promettez-moi seulement, je vous en conjure, de ne pas trahir le secret de notre vie.

— Je vous le promets bien sinçèrement, » répliqua la jeune femme.

Le lendemain, elle se rendit, comme la première fois, au lieu où elle était née. Ebba fut, comme la première fois, cordialement accueillie par son père, par ses sœurs, et vivement interrogée par sa belle-mère. Mais elle échappa à toutes ses insidieuses questions, et retourna tranquillement dans sa demeure.

Quelque temps après, la princesse mit au monde une fille. C'était le comble de la félicité, et tous les jours, en caressant ses enfants, en écoutant les chants des trois feuilles mélodieuses, elle bénissait sa destinée.

Une nuit, le prince arrivant près d'elle plus tard que de coutume, elle lui demanda d'un ton inquiet la cause de ce retard :

« J'ai été, dit-il, dans votre pays, et je vous apporte des nouvelles. Votre seconde sœur va se marier. Vous pouvez, si cela vous plaît, aller à la noce avec vos trois enfants. Seulement, promettez-moi de ne pas trahir le secret de notre vie. »

Elle lui fit bien résolûment cette nouvelle promesse, et partit dans le chariot d'or.

Sa belle-mère recommença ses questions et, ne pouvant obtenir les réponses précises qu'elle souhaitait, elle eut recours à la ruse; elle se mit à louer avec une sorte d'enthousiasme les enfants d'Ebba :

« Comme ils sont gracieux! disait-elle, comme ils sont beaux! Sans doute, ils ressemblent à leur père. Ce père doit être charmant. »

L'innocente jeune mère, émue par ces éloges, oublie sa promesse, et avoue qu'elle ne sait comment est la figure du prince, ne l'ayant jamais vu.

A ces mots, l'astucieuse belle-mère joint les mains et gémit du secret qu'elle vient d'apprendre. Puis elle s'écrie avec colère :

« Quel homme est-ce donc qui se cache ainsi aux regards de sa femme, et comment pouvez-vous supporter une telle dissimulation? »

La pauvre Ebba, toute troublée, lui demande ce qu'elle doit faire.

« J'y penserai, » répond traîtreusement la belle-mère.

Bientôt elle lui apporta une pierre à feu, une lame d'acier et une bougie, et lui dit :

« La nuit, vous vous lèverez doucement; avec cette pierre et cet acier, vous allumerez cette bougie, et vous verrez votre mari. Seulement, prenez garde de l'éveiller. »

La princesse partit avec ces instructions. Mais en arrivant dans sa demeure, bien que tout fût brillant comme de coutume et que les fleurs musicales résonnassent harmonieusement à ses oreilles, elle n'avait plus la même satisfaction, ni la même tranquillité. Elle pensait à la tentative qu'elle allait faire.

La nuit, quand le prince fut endormi, elle se leva, alluma la bougie, et doucemeut s'approcha du lit. Le prince était un jeune homme d'une beauté extraordinaire. Elle le regardait avec une sorte d'extase, et comme elle se penchait vers lui pour le regarder encore de plus près, une goutte de cire lui tomba sur la poitrine. Ebba éteignit aussitôt la bougie. Mais c'était trop tard. Le prince s'éveilla et se leva avec effroi. Les trois feuilles cessèrent de chanter, le magnifique appartement fut transformé en une caverne remplie de bêtes immondes, et le prince fut frappé de cécité.

La malheureuse femme se jeta à ses pieds, pleurant et implorant son pardon. Il lui dit :

« Vous m'avez bien mal récompensé de mon amour. Je vous pardonne cependant, et vous rends votre liberté. C'est à vous de décider ce qui vous convient le mieux, de retourner chez votre père ou de rester avec moi. »

En l'écoutant ainsi parler, elle pleurait encore plus amèrement.

« Ah! s'écria-t-elle, je vois bien que vous ne m'avez point pardonné du fond du cœur, puisque vous me demandez si je veux retourner chez mon père. Je veux vous suivre tant que je vivrai. »

Elle le prit alors par la main et le conduisit sous les coudriers; et c'était bien triste de voir cette jeune femme avec ses trois enfants et son mari cheminer à travers les bois.

Après avoir marché quelque temps, le prince dit:

« Ma chère amie, que voyez-vous?

— Je ne vois que les arbres de la forêt. »

Un instant après, il lui dit encore :

« Que voyez-vous?

— Je ne vois, répondit-elle, que les arbres de la forêt. »

Plus loin, il lui adressa de nouveau la même question.

Cette fois, elle répondit :

« Il me semble voir une grande maison dont le toit brille comme du cuivre.

— C'est le château de ma sœur aînée. Allez la voir, saluez-la de ma part, priez-la de recevoir notre premier fils et de le garder jusqu'à ce qu'il soit grand. Quant à moi, je ne puis entrer sous son toit, et vous ne devez pas permettre qu'elle vienne ici. Nous sommes à jamais séparés. »

Ebba exécuta ponctuellement les ordres de son mari, bien qu'elle éprouvât une cruelle souffrance en se séparant de son fils. Ebba fut très cordialement accueillie par sa belle-sœur et ne parvint pas sans peine à l'empêcher de sortir de son château, pour rejoindre le prince dans la forêt.

Les infortunés voyageurs continuèrent leur route. Le prince de nouveau demanda à Ebba ce qu'elle voyait. Une première et une seconde fois, elle répondit qu'elle ne voyait que les arbres de la forêt. Une troisième fois, elle dit :

« Je vois une grande maison dont la toiture reluit comme de l'argent.

— C'est le château de ma seconde sœur, réplique le prince. Allez la voir de ma part. Priez-la de prendre notre second fils et de le garder jusqu'à ce qu'il soit grand. Mais ne la laissez pas venir ici. Nous sommes à jamais séparés. »

Ebba obéit.

Plus loin, son mari lui demande encore ce

qu'elle voit. Une première, une seconde fois, elle ne voit que les arbres de la forêt. La troisième fois, elle dit :

« Je vois une grande maison dont la toiture reluit comme de l'or.

— C'est le château de ma jeune sœur, réplique le prince. Allez la voir de ma part, priez-la de prendre et d'élever notre jeune fille. Mais ne la laissez pas venir ici. »

Ebba de nouveau obéit.

Mais, quand vint le moment où elle devait quitter sa petite fille, elle oublia, dans le déchirement de son cœur, la rigide injonction de son mari. Elle ne songea plus à empêcher sa belle-sœur d'accourir près de lui et de se jeter dans ses bras.

Il devint pâle comme un mort, et dit en se tournant vers sa femme :

« Chère amie, vous n'auriez pas dû manquer à votre promesse. »

Au même instant, un nuage descendit vers lui, et dans un nuage il disparut.

Qu'on se figure la douleur et le désespoir de la princesse. Elle se tordait les mains en sanglotant. Elle avait perdu tout ce qu'elle avait de plus cher au monde. Sa belle-sœur aussi était profondément affligée. Après avoir longtemps pleuré toutes les deux, elles se mirent à songer

comment elles pourraient retrouver le prince. Ebba était résolue de le chercher partout dans l'univers entier.

Sa belle-sœur, après de graves réflexions, lui dit :

« Je ne puis vous donner qu'un conseil : c'est de vous en aller à la grande montagne qui est de l'autre côté de la forêt. Il y a là une vieille trolle, très savante, nommée Berthe, qui pourra peut-être vous indiquer un bon chemin. »

Ebba embrassa tendrement sa belle-sœur, et se mit en marche, seule et désolée, à travers les bois et les champs.

Le soir, elle se sentait si fatiguée, qu'elle pouvait à peine continuer sa route. Mais tout à coup elle vit devant elle briller une lumière et fit un nouvel effort, et enfin arriva à une grotte dont la porte était ouverte. Il y avait là un grand nombre de trolles, hommes et femmes, réunis autour du foyer, et au-dessus d'eux tous, une petite vieille, ridée, bien laide.

La princesse, pensant que c'était la savante Berthe, dont sa belle-sœur lui avait parlé, s'approcha d'elle, et, la saluant humblement, lui dit :

« Bonsoir, chère mère ! »

La petite vieille se leva, la regarda avec curiosité et lui dit d'un ton amical :

« Qui êtes-vous donc, vous qui me saluez si amicalement? Il y a cinq cents ans que je suis ici et personne ne m'avait encore dit : « chère mère. »

La princesse lui raconta sa triste histoire et lui demanda si elle savait où était son époux aimé.

« Non, répondit Berthe, mais, comme vous m'avez appelée « chère mère », je désire vous rendre service. J'ai une sœur qui est une fois plus âgée que moi et qui pourra peut-être vous donner un utile renseignement. »

La princesse la remercia et passa la nuit dans la grotte. Le lendemain, un petit trolle fut chargé de la conduire sur le chemin qu'elle devait suivre.

Berthe lui dit :

« Je vous souhaite un bon voyage, je vous souhaite l'accomplissement de tous vos vœux. Nous ne nous reverrons peut-être plus jamais, et, comme vous m'avez appelée « chère mère », je veux vous donner ce rouet. Aussi longtemps que vous le garderez, vous ne serez pas dans le besoin, car il fait la besogne de neuf rouets. »

La princesse admira cet ustensile, qui était tout en or, et remercia bien cordialement la généreuse trolle, puis se mit en route avec son guide.

Tout le jour, elle marcha par les champs, par

les bois, et le soir elle aperçut, au haut d'une montagne, une lumière qui brillait comme une étoile.

« Là, dit le petit trolle, est l'habitation de la sœur de ma tante. Maintenant il faut que je retourne à mon foyer. »

Ebba arriva à une grotte dont la porte était ouverte et vit une quantité de trolles, hommes et femmes, réunis autour du feu, et au-dessus d'eux une petite vieille, bien vieille et bien laide. Elle la salua poliment, comme elle avait salué Berthe, et la pria de l'aider à retrouver son époux.

« Je ne sais où il est, répondit la petite vieille. Mais j'ai une sœur qui est une fois plus âgée que moi, qui pourra peut-être vous donner un utile renseignement. »

Ebba passa la nuit dans la grotte. Le lendemain matin, son hôtesse lui dit :

« Je vous souhaite un bonheur complet, et, comme vous m'avez appelée « chère mère », je vous prie d'accepter ce dévidoir. Tant que vous le garderez, vous ne serez pas dans le besoin, car il dévidera de lui-même tout le fil que vous filerez. »

La princesse la remercia vivement de ce précieux ustensile, qui était tout en or, et partit avec un petit trolle qui devait lui servir de guide.

Le soir, elle aperçut, au haut d'une montagne, une lumière qui brillait comme une étoile.

« Là, dit le petit guide, demeure la sœur de ma tante. Il faut que je retourne à mon foyer. »

La princesse entra dans une grotte où, au milieu d'une quantité de trolles, était une petite femme vieille et laide. Sa tête sans cesse branlait et son nez touchait à son menton.

« Bonsoir, chère mère, lui dit doucement Ebba.

— Bonsoir, répondit la vieille. Mais qui êtes-vous donc, vous qui me saluez si gracieusement? Il y a deux mille ans que je suis ici et personne ne m'a jamais appelée « chère mère. »

La princesse lui raconta son histoire et lui demanda où elle pourrait retrouver son époux.

« Ah! dit la petite vieille après un instant de profonde réflexion, j'ai bien entendu parler du prince Hat. Mais je doute que vous puissiez le retrouver, car il a été enchanté de telle sorte, qu'il a tout oublié. Cependant, comme vous m'avez appelée « chère mère », je vous aiderai de tout mon pouvoir. Restez ici cette nuit. Demain, nous reparlerons de votre voyage. »

Le lendemain, quand la princesse se disposait à partir, son hôtesse lui dit :

« En allant d'ici dans la direction du soleil, vous arriverez à un vaste palais. Vous y entrerez. Là est celui que vous aimez. »

Elle lui donna ensuite d'utiles conseils, puis lui présentant une bourse en soie :

« Tenez, ajouta-t-elle, comme vous m'avez appelée « chère mère », je veux vous donner cette bourse. Elle n'est pas brillante. Mais sans cesse vous pourrez y puiser, sans cesse vous y trouverez de l'argent. »

Ebba partit en remerciant bien cordialement cette généreuse vieille et, après avoir longtemps, longtemps marché, arriva en effet en face d'un palais si grand et si magnifique, qu'elle n'en avait jamais vu un pareil.

Heureuse de penser que là était son cher époux, elle entra résolûment et rencontra une grande femme superbe, la reine des trolles, qui lui dit d'un ton dur :

« Qui es-tu et d'où viens-tu ?

— Je suis, répondit Ebba, une pauvre étrangère cherchant une place de servante.

— Crois-tu que j'aie des places à donner à tout le monde ? Je n'en ai point pour toi, va-t'en ! »

A ces mots elle lui lança un regard terrifiant.

« Je dois vous obéir, reprit humblement la princesse, mais, si je ne puis obtenir la faveur d'entrer à votre service, accordez-moi au moins pendant quelques jours un abri pour me reposer des fatigues de mon voyage.

— Soit, répliqua la reine, tu peux coucher dans la niche des oies. C'est un assez bon gîte pour toi. »

Sans murmurer, la princesse entra dans l'affreux réduit qui lui était assigné. Là, se souvenant des instructions de sa vieille hôtesse, elle se mit à filer, puis à dévider des fils d'or et de soie, puis elle tissa ces fils et façonna un superbe tissu dont elle tapissa les quatre côtés de la sale étable et en fit une chambre charmante. Ensuite, prenant de l'argent dans sa bourse, elle s'en alla acheter de la viande, du vin, et prépara un excellent repas.

Lorsque tous ses préparatifs furent achevés, elle alla prier la reine de vouloir bien lui faire l'honneur de dîner chez elle avec sa belle-fille, la fille de son premier mari.

La reine, qui avait entendu raconter les prodiges accomplis dans la niche des oies, accepta cette invitation.

La princesse, après lui avoir servi un très-beau festin, se mit à filer. La reine la regardait tout émerveillée. Ce rouet d'or qui produisait si vite un fil si fin lui semblait la chose du monde la plus précieuse, et elle demanda si elle pouvait l'acheter.

« Non, répondit la princesse, je ne puis le vendre pour de l'argent, mais je vous le céderai à une condition.

— Quelle condition?

— C'est que vous me laisserez passer la nuit dans la chambre du prince Hat. »

La reine parut d'abord très-offusquée de cette proposition, puis elle finit par l'accepter, ayant si grande envie de posséder le rouet. Et elle espérait bien que la jeune étrangère n'aurait aucun entretien avec le prince. Elle ordonna à sa belle-fille de se glisser clandestinement dans la chambre où elle le tenait captif pour être témoin de ce qui se passerait et, à l'heure où il allait se coucher, elle lui fit boire une potion qui le plongea dans un profond sommeil.

Ebba, en arrivant près de lui, se jeta à son col avec un cri de joie et lui dit comme elle était heureuse de le retrouver. Mais il ne répondait pas, il dormait. Très-affligée de son silence dont elle ne comprenait pas la cause, elle lui prodigua les soins les plus tendres, elle lui raconta le long voyage qu'elle avait fait pour le rejoindre. Le prince ne répondait pas. La pauvre Ebba, convaincue alors qu'il ne l'aimait plus, se jeta à genoux devant lui, le conjurant de pardonner le mal qu'elle lui avait fait et pleurant de telle sorte que ses larmes auraient attendri des rochers.

Le prince ne pouvait s'éveiller.

La belle-fille de la reine, qui assistait à cette scène, fut si touchée de la tendresse de la

malheureuse jeune femme, qu'elle résolut de ne pas la trahir et de ne rien raconter à sa belle-mère de ce qu'elle avait vu et entendu.

Toute la nuit Ebba en vain pleura et supplia. Toute la nuit, par l'effet de la potion soporifique, le prince resta plongé dans son sommeil.

La méchante reine, allant voir le matin la princesse, apprit ce qui s'était passé. Elle la laissa pleurant et gémissant et rentra dans son palais, heureuse de la ruse qu'elle avait employée et du bon marché qu'elle avait fait.

Cependant Ebba, si désolée qu'elle soit, ne peut renoncer encore à tout espoir. Elle essuie ses larmes, elle prépare un nouveau festin, et de nouveau invite la reine avec sa belle-fille.

Après le dîner, plus magnifique encore que le premier, elle met en mouvement son dévidoir, et de lui-même il dévide des fils d'or. La reine aussitôt éprouva un ardent désir de posséder ce merveilleux ustensile et l'obtint à la même condition que celle qui lui avait déjà fait gagner le rouet d'or. Ce soir-là elle endormit encore son captif et toute la nuit la princesse se lamenta inutilement.

Des trois dons féeriques qu'elle avait reçus il ne lui restait plus que sa bourse.

Après un troisième dîner, elle la céda pour pouvoir passer une nuit encore dans la chambre

où elle avait déjà tant pleuré, où elle voulait faire un dernier essai.

Cette fois, comme les deux autres fois, la potion soporifique était habilement préparée. Mais au moment où le prince allait la prendre, la belle-fille de la reine lui fit à la dérobée un signe qu'il comprit. Il vida doucement derrière lui la liqueur fatale, puis se mit sur son lit et parut aussitôt saisi par un profond sommeil.

La reine se retira, s'applaudissant encore de son stratagème et se réjouissant de posséder la bourse enchantée.

De nouveau Ebba vint embrasser son cher prince. De nouveau elle lui adressa les plus tendres protestations. Il est éveillé, mais il a l'esprit encore tellement troublé par les maléfices de la reine, qu'il ne peut d'abord lui répondre. Alors la douce Ebba pleure de nouveau et lui dit tout ce qu'elle a fait pour le rejoindre, et comme elle l'aime, et qu'elle va mourir, si lui ne l'aime plus.

En l'écoutant ainsi parler, le prince recouvre sa mémoire. Il lui semble qu'il s'éveille d'un long rêve pénible. Il se lève, prend la pauvre éplorée dans ses bras, lui dit qu'il l'aime, que jamais il ne cessera de l'aimer.

Alors l'un et l'autre oublient dans la joie de leur affection toutes les douleurs qu'ils ont éprouvées. Soudain apparaît la jeune fille qui se

tenait cachée là par ordre de sa belle-mère. En la voyant, la princesse jeta un cri d'effroi, convaincue qu'elle était trahie.

« Rassurez-vous, dit la jeune fille, je n'ai nulle envie de vous nuire, au contraire, je voudrais pouvoir vous rendre service. J'ai comme vous du sang chrétien dans les veines. Mon père a été comme le prince Hat vaincu par les sortiléges de la méchante reine. Il est mort de chagrin, et je voudrais bien qu'elle fût morte, car tant qu'elle vivra, ni vous ni moi nous ne pouvons espérer aucun bonheur. »

C'était bien vrai. Pour le salut de ceux qu'elle soumettait à son pouvoir, il fallait absolument que la maudite sorcière mourût.

Les trois conjurés se mirent à délibérer sur ce qu'ils devaient faire jusqu'au moment où le rayon de l'aube allait paraître. La jeune fille alors rentra dans l'angle de la chambre où elle avait dû se cacher. Le prince se remit sur son lit et fit semblant de dormir. La reine, en entrant, ne devina rien de ce qui venait de se passer.

Quelques jours après, tout était en mouvement dans son palais. Elle allait épouser le prince Hat, qu'elle tenait enfermé près d'elle par ses sortilèges, et qu'elle croyait avoir si bien défendu contre les entreprises de la jeune étrangère.

Pour célébrer ce nouveau mariage, elle faisait de prodigieux préparatifs. On voyait dans ses cuisines des meubles gigantesques, entre autres une chaudière qui devait contenir dix-huit bœufs.

Elle envoya demander à Ebba ce qu'il fallait faire pour bien cuire cet amas de viande. Ebba répondit qu'il fallait chauffer la chaudière jusqu'à ce que le fond en devînt tout à fait bleu. La reine alors fit allumer un colossal brasier, dans lequel on jetait à tout instant des morceaux de bois, et sa belle-fille et la princesse et le prince lui dirent successivement que le fond du grand vase n'était pas encore bleu. Elle voulut voir elle-même ce qu'il en était, et comme elle s'inclinait au bord de la chaudière, le prince la prit par les talons et la jeta dans l'eau bouillante, où en un instant elle périt.

Sa belle-fille alors, recouvrant ses biens et sa liberté, et le prince et la princesse ayant repris le rouet d'or, le dévidoir, la bourse magique, partirent gaiement ensemble. Après un long voyage, ils arrivèrent à un magnifique château dont on voyait de loin reluire le toit au soleil.

Dans la cour de ce château était un coudrier vert, au-dessus de ce coudrier trois feuilles d'or qui faisaient une délicieuse musique. On eût dit les sons d'une harpe joints au chant des oiseaux.

La princesse reconnut avec joie les trois feuilles d'or que son père lui avait apportées, et un instant après elle avait une bien autre joie : ses trois belles-sœurs lui amenaient ses trois enfants, puis les sujets de son mari accouraient lui souhaiter la bienvenue.

Elle eut ainsi la récompense de sa fidèle affection. Le prince gouverna sagement ses États. Tout le monde disait qu'on ne pouvait voir un meilleur souverain ni une plus aimable souveraine, et les petites feuilles ne cessaient de chanter, et elles chantaient de telle sorte, qu'elles consolaient les affligés. Ainsi finit notre histoire.

---

## LE BERGER

Il y avait une fois un pauvre petit pâtre nommé Lemmel, orphelin, sans amis et sans autres parents qu'une méchante avare belle-mère qui ne voulait ni le vêtir, ni le nourrir. Il souffrait de cruelles privations. Tous les jours il conduisait ses bestiaux au pâturage, n'ayant qu'un morceau de pain matin et soir.

Un matin, sa belle-mère partit sans même lui donner sa chétive pitance et il s'en alla à sa besogne, bien triste, ayant bien faim. Vers midi, il monta sur la colline pour se mettre sous les arbres à l'abri de la chaleur du soleil, et il remarqua que là il n'y avait nulle trace de rosée, et que le gazon était foulé. Cela lui semblait singulier et il ne pouvait s'imaginer qui avait ainsi foulé le vert gazon. Tandis qu'il était là regardant et songeant il vit quelque chose qui brillait dans l'herbe. C'était une paire de mignons souliers en verre blanc comme neige, et si jolis que Lemmel en les regardant oubliait sa faim.

Le soir, comme il retournait au village avec son troupeau, un petit garçon s'approcha de lui et lui dit poliment : « Bonsoir !

— Bonsoir ! dit aussi le berger.

— N'as-tu point par hasard trouvé dans le gazon mes souliers?

— Oui, mon bon petit ami. Mais laisse-les-moi. Je voudrais les porter à ma belle-mère. Pour ce joli présent, elle me donnerait peut-être à manger.

— Non, rends-les-moi. Un jour je te serai utile. »

Lemmel les lui donna, et continua son chemin.

« Paresseux ! lui dit rudement sa belle-mère,

quand elle le vit rentrer, pourquoi reviens-tu si tard? Tiens, il y a encore de la soupe au fond de la marmite. Dépêche-toi de la prendre et d'aller te coucher pour te lever demain de bon matin. »

Le pauvre petit obéit sans rien répliquer, se retira dans le grenier à foin qui était son gîte et toute la nuit rêva des petits souliers de verre.

Le lendemain matin, avant le premier rayon de l'aube, il fut réveillé par la rude voix de sa belle-mère qui lui criait :

« Allons! fainéant, le soleil est levé depuis longtemps et les animaux ne doivent pas souffrir de la faim à cause de ta paresse. »

Il se leva, mangea un petit morceau de pain et s'en alla au pâturage.

A midi il monta de nouveau sous les arbres verts de la colline, et de nouveau remarqua que le gazon y était sec et foulé. En regardant de plus près, il vit quelque chose qui brillait au soleil. C'était une petite capeline rouge entourée de clochettes d'or et si jolie qu'en la regardant il oubliait sa faim.

Le soir, comme il retournait au village, il rencontra une gentille petite fille qui lui dit amicalement : « Bonsoir !

— Bonsoir ! dit Lemmel.

— N'aurais-tu point trouvé ma capeline que j'ai perdue ce matin dans le gazon?

— Oui, ma belle demoiselle, et je compte la porter à ma belle-mère pour qu'elle me donne à manger.

— Non, je t'en prie, rends-la-moi. Un jour, je te serai utile. »

Le pâtre la lui remit et rentra au logis où il fut comme de coutume maltraité par sa belle-mère et toute la nuit rêva du petit bonnet rouge.

Le lendemain sur la colline, le pâtre remarqua encore qu'il n'y avait nulle trace de rosée sous les arbres et que le gazon était foulé. Alors il se rappela ce qu'il avait entendu raconter des gentils esprits du nord, des Elfes et des Elfines qui viennent la nuit danser en cercle sur l'herbe verte au clair de la lune. Par hasard il heurta du pied une clochette qui rendit un son si doux que tout le troupeau se réunit pour l'entendre.

Lemmel oubliait sa faim et les bestiaux oubliaient le pâturage en écoutant ces sons harmonieux.

Dès que la clochette cessait de vibrer, ils se remettaient à brouter l'herbe. Vers le soir, le pâtre, essayant vainement de les rassembler, fit de nouveau résonner la clochette. Tous aussitôt accourent autour de lui.

Comme il s'en retournait au village, il ren-

contra un petit vieillard qui lui dit amicalement : « Bonsoir !

— Bonsoir ! dit aussi Lemmel.

— N'as-tu point trouvé ma clochette que j'ai perdue dans le gazon ?

— Oui.

— Rends-la-moi.

— Non ! je ne serai pas si sot. Avant-hier j'ai été enjôlé par un petit garçon à qui j'ai remis une jolie paire de souliers de verre que j'avais trouvés ; hier par une gentille petite fille à qui j'ai remis son bonnet rouge. Maintenant vous voulez que je me prive de cette clochette qui m'aidera si bien à conduire mon troupeau. Non ! Quand d'autres rapportent ce qu'ils ont trouvé, ils reçoivent une récompense, moi je n'ai rien reçu.

— Je t'en conjure, reprit le petit vieillard, rends-moi cette clochette.

— Non ! répéta résolûment le jeune pâtre.

— Rends-la-moi, et je t'en donnerai une autre avec laquelle tu conduiras ton troupeau. De plus, tu pourras faire trois souhaits qui seront accomplis. »

A une telle proposition, Lemmel ne pouvait résister.

« Eh bien, dit-il, je voudrais être roi, marié avec une très belle personne, et habiter un beau palais.

— Ton ambition n'est pas mince, répliqua le petit vieillard. Mais n'importe. Rappelle-toi ce que je vais te dire. Cette nuit, quand tout sera endormi, tu quitteras ta demeure, et tu t'en iras du côté du nord jusqu'à ce que tu arrives à un grand palais. Prends ce sifflet. Quand tu te trouveras en quelque embarras, siffle une fois; si l'embarras s'accroît, siffle de nouveau, et, si enfin tu es en un grave péril, casse le sifflet en deux, et j'accourrai à ton secours. »

Lemmel remercia vivement le petit vieillard de ses présents et de ses promesses, et, comme il rentrait un peu plus tard que de coutume, sa belle-mère, au lieu de lui donner à manger, l'injuria et le battit. Mais il se consola en pensant que bientôt il échapperait à ces cruautés.

Avant le chant du coq, à minuit, il se leva et se mit en route dans la direction qui lui avait été indiquée. Il marcha par monts et par vaux, pendant deux jours et deux nuits. Le troisième jour, au soir, il arriva en face d'un vaste palais, entra dans la cuisine, et demanda si on pouvait lui donner un emploi.

« Que peux-tu faire? demanda le cuisinier.

— Je peux, répondit Lemmel, conduire très bien les bestiaux au pâturage.

— Le roi a besoin d'un bon berger. Mais tu

feras comme les autres. Chaque jour tu perdras quelque pièce de bétail.

— Je n'en ai pas perdu une seule. »

Lemmel fut admis comme berger au service du roi, et il était si vigilant que les loups ne purent rien lui enlever, et par sa bonne conduite il gagnait l'estime générale.

Un soir, comme il ramenait son troupeau du pâturage, en chantant selon sa coutume, il aperçut à l'une des fenêtres une jeune et belle personne qui semblait l'écouter avec plaisir. Il se sentit tout ému en la voyant, et les jours suivants, il lui tardait de la revoir, bien qu'il n'osât la regarder qu'à la dérobée, et il ignorait que c'était la fille du roi.

Un matin, elle s'approcha de lui et, lui montrant un petit agneau blanc comme neige qu'elle conduisait avec un ruban, elle le pria d'un ton amical de prendre soin de cette jolie bête et de la préserver de la voracité des loups. Le jeune pâtre en l'écoutant était si troublé qu'il ne pouvait répondre. Mais il prit l'agneau et le soigna si bien que le petit animal s'attacha à lui comme un chien à son maître. Dès ce jour Lemmel revit fréquemment la princesse. Le matin, quand il allait au pâturage, elle était à sa fenêtre écoutant son chant; le soir, quand il rentrait, elle descendait avec lui et lui disait

quelques paroles amicales en caressant son agneau.

Des années s'écoulent. Le petit pâtre est devenu un grand et vigoureux garçon; la princesse est devenue une des plus belles personnes qu'on puisse voir, et un jour elle disparaît, et vainement on la cherche partout. Cet évènement affligea profondément tous ceux qui connaissaient l'aimable princesse. Le roi et la reine étaient au désespoir. Le roi fit annoncer de toute part qu'il donnerait en mariage sa fille à celui qui la retrouverait, et de plus la moitié de son royaume.

Une quantité de princes, de chevaliers, superbement armés et équipés, entreprirent de côté et d'autre d'ardentes perquisitions et s'en revinrent fort attristés de leur insuccès. Le roi et la reine se désolaient de plus en plus et le jeune berger ne cessait de penser à la belle princesse. Une nuit il lui sembla voir le roi des Elfes qui lui dit : « Au nord, au nord tu trouveras. » En se réveillant il ne savait s'il avait été le jouet d'une illusion. Cependant il demanda une audience au roi. Le chef de cuisine lui dit :

« Tu as si ponctuellement accompli ta tâche pendant plusieurs années que tu peux bien obtenir une augmentation de gages sans avoir recours au roi »

Mais il persista dans sa demande et, lorsqu'il

fut admis près du roi, il sollicita la permission de quitter son service pour aller à la recherche de la princesse.

Le roi lui répondit en colère :

« Comment un pauvre pâtre tel que toi peut-il songer qu'il réussira là où les plus vaillants princes ont échoué ?

— Je voudrais pourtant essayer, répliqua résolûment Lemmel ; pour trouver la princesse je sacrifierai, s'il le faut, ma vie. »

Le roi, frappé de cette fermeté, se rappela le proverbe qui dit que sous le grossier vêtement de laine il peut y avoir un cœur digne de la pourpre et dit au berger qu'il allait lui faire préparer un cheval.

« Non, point de cheval, reprit Lemmel ; seulement quelques provisions. »

Et il partit, et tous les gens du palais se moquaient de sa présomption.

Il s'en alla vers le nord par des chemins désolés, à travers de hautes montagnes, si loin, si loin, qu'il était presque à la fin du monde, et un jour il vit devant lui un grand lac, dans ce lac une île, et au milieu de cette île un vaste palais. Il fit le tour du lac ayant toujours les yeux fixés sur le palais, et enfin il aperçut à une fenêtre une belle jeune fille aux cheveux blonds qui semblait lui faire signe avec un ruban

comme celui que la princesse avait mis au col du petit agneau.

A cet aspect il sentit son cœur battre vivement, car il ne doutait pas que cette jeune fille ne fût la princesse qu'il cherchait. Mais comment arriver jusqu'à elle! Comment traverser le lac! Il se souvint alors des promesses des Elfes. Il prit son sifflet et en tira un son aigu. Aussitôt il entendit derrière lui une voix qui lui disait : « Bonsoir!

— Bonsoir! dit-il aussi en se retournant, et il vit le petit garçon à qui il avait rendu les souliers de verre.

— Que veux-tu? demanda le gentil petit Elfe.

— Je voudrais traverser le lac.

— Mets-toi sur mon dos. »

Lemmel obéit.

L'Elfe alors se transforma en un puissant faucon qui s'élança dans les airs, et descendit dans l'île.

Lemmel entra dans la cuisine du palais et demanda si on pouvait lui donner quelque emploi.

« Que sais-tu faire? demanda le cuisinier.

— Je sais garder les troupeaux.

— Bien. Le géant notre maître a besoin d'un bon berger. Mais prends garde à toi, car, si tu viens à perdre une seule pièce de bétail, tu seras condamné à mort.

— Cela me semble une rude condition. Cependant je l'accepte. »

Le lendemain Lemmel conduisait le troupeau au pâturage en agitant sa clochette et en chantant selon sa coutume. La princesse était à la fenêtre qui le regardait.

Le soir le géant l'attendait.

« S'il te manque, lui dit-il, un seul mouton, je te tue immédiatement. »

Et il se mit à examiner son troupeau et, après en avoir fait le compte, il dit à Lemmel :

« C'est bien, tu resteras à mon service. »

Puis il détacha du rivage une barque pour faire trois fois, selon son habitude, le tour du lac.

La princesse assise à sa fenêtre chanta :

Si tu viens cette nuit, berger en qui j'ai foi,
Ma royale couronne et mon cœur sont à toi.

Et Lemmel répondit :

Cette nuit, cette nuit tu verras apparaître
Ton fidèle berger : attends à ta fenêtre.

Au milieu de la nuit, quand tout dans le palais dormait d'un profond sommeil, il s'approcha de la tour où était enfermée la princesse et par la fenêtre elle lui dit :

« Je suis enchaînée avec des chaînes d'or qu'il faut briser. »

Le jeune pâtre prit son sifflet, siffla vigoureusement et entendit derrière lui une voix qui lui disait : « Bonsoir !

— Bonsoir ! dit-il aussi, et en se retournant il vit le roi des Elfes qui lui avait donné sa clochette et son sifflet.

— Que veux-tu ? demanda le vieillard.

— Je voudrais être près de la princesse.

— Suis-moi. »

Le petit vieux entra dans la tour, les portes s'ouvraient devant lui, et la chaîne se rompit dès qu'il la toucha. Il conduisit ensuite la princesse et Lemmel au bord de l'île et appela la petite Elfine à qui le pâtre avait rendu la capeline rouge.

« Viens vite, viens vite, disait le vieillard, et transporte ces deux bonnes créatures de l'autre côté du lac. »

A l'instant l'Elfine se changea en un énorme brochet.

« Asseyez-vous sur mon dos, et soyez confiants. S'il vous échappe un cri de frayeur, mon pouvoir est par là anéanti. »

La princesse et le pâtre obéirent, et le brochet fendit rapidement les flots.

Mais voilà que le géant s'éveille, voit ce qui se passe sur le lac, revêt son plumage d'aigle et s'élance dans les airs. Le brochet pour lui échap-

per plonge au sein des eaux. La princesse épouvantée pousse un cri. L'Elfine alors n'avait plus de pouvoir. Le géant enlève avec ses serres les deux fugitifs. La princesse est de nouveau enfermée dans sa tour et rigoureusement gardée. Le pâtre est jeté dans un cachot à cinquante pieds sous terre.

Il se croyait à jamais perdu, et ce qui l'affligeait surtout, c'était de songer qu'il ne pouvait sauver la princesse.

Tout à coup il se rappela les paroles du roi des Elfes, prit son sifflet, le cassa en deux. Aussitôt il entendit derrière lui une voix qui lui disait : « Bonsoir !

— Bonsoir ! dit-il aussi.

— Que veux-tu ?

— Je voudrais délivrer la princesse et la conduire près de son père. »

Le vieillard le conduisit, à travers plusieurs appartements splendides, dans une grande salle remplie d'armes de toute sorte : épées, haches, lances, les unes luisant comme de l'acier poli, les autres comme de l'or.

Le vieillard alluma du feu dans le foyer, ordonna au berger de se déshabiller, brûla ses rustiques vêtements, puis lui donna une éclatante armure et, lui attachant une épée au côté, il lui dit :

« Nul glaive ne peut entrer dans cette armure, et le géant doit périr par cette épée. »

Lemmel se sentait à l'aise dans son armure d'or comme s'il n'avait jamais eu d'autre vêtement. Le vieillard l'ayant ainsi équipé le ramena dans son souterrain.

Pendant ce temps le géant se préparait à célébrer son mariage avec la princesse. Il avait invité un grand nombre de personnes à ses noces et il avait couvert la princesse des plus riches ornements, et tous les convives buvaient à sa santé avec des cris de joie. Mais au milieu de l'éclat de cette fête elle restait la tête penchée dans son sein, pleurant amèrement.

A la fin du banquet, le géant envoya ses pages chercher le jeune pâtre dans son souterrain. Quelle fut leur surprise lorsqu'à la place du pauvre valet ils virent un fier guerrier revêtu d'une armure étincelante et brandissant une large épée! Il s'enfuirent effrayés. Lemmel les suivit et entra dans la salle du festin.

A son aspect, le géant s'écrie :

« Hors d'ici, vil trolle! »

Mais Lemmel s'avança hardiment et lui dit :

« Tu vas te battre avec moi. »

En prononçant ces mots il tire son épée qui brille comme le feu.

Le géant reconnaît l'arme par laquelle il

doit périr, et saisi de terreur tombe par terre.

Lemmel lui coupe la tête, puis prend la princesse par la main et la conduit au bord de l'île. Il détache la barque enchantée, traverse le lac et ramène au roi la jeune fille tant pleurée. Le roi ravi la lui donne en mariage. Les noces sont célébrées pompeusement. Les deux époux vécurent très heureux et eurent beaucoup d'enfants. Ils ont gardé dans leur demeure le sifflet et la clochette.

---

## LES TROIS CHIENS.

Il y avait une fois un roi qui s'en alla en pays étranger épouser une belle princesse. De ce mariage naquit une fille, et il y eut de grandes fêtes dans la capitale et dans les provinces pour célébrer cette naissance, car le roi était très aimé à cause de sa justice et de sa douceur.

Au milieu de toutes ces fêtes, dans la chambre de l'enfant entra une vieille femme d'une singulière apparence. Personne ne savait d'où elle

venait. Après avoir attentivement regardé la petite fille, elle dit que jusqu'à l'âge de quinze ans on ne devait pas la laisser sortir en plein air, sinon elle serait enlevée par le trolle des montagnes. Le roi informé de cette prédiction donna aussitôt des ordres pour que son enfant fût soigneusement gardée.

L'année suivante la reine accoucha encore d'une fille, puis l'année suivante encore et, pour les deux nouvelles princesses, la vieille femme prescrivit les mêmes précautions, disant que comme leur sœur, si elles sortaient en plein air avant l'âge de quinze ans, elles seraient enlevées par les trolles des montagnes.

Cette prophétie inquiétait extrêmement le roi. Il avait un tendre amour pour ses enfants et pour les prévenir du danger qui les menaçait, il ordonna de les tenir strictement enfermées dans une forte maison.

Longtemps après, une guerre ayant éclaté dans le pays, le roi se mit à la tête de ses troupes, pour les conduire à la rencontre de l'ennemi. Un jour ses filles, qui étaient devenues grandes et belles, regardant par la fenêtre les champs éclairés par un beau soleil, demandèrent à leurs gardiens la permission de descendre un instant au jardin pour admirer de plus près les vertes plantes et les fleurs. Elles avaient une voix si douce qu'on ne pouvait

leur résister. Mais à peine étaient-elles descendues au jardin qu'un nuage s'abattit sur elles et les enleva, et toutes les tentatives faites pour les retrouver furent inutiles.

Il y eut alors une grande affliction dans le royaume. Le roi que rien ne pouvait consoler annonça par une proclamation qu'à celui qui lui ramènerait ses filles il donnerait en mariage l'une d'elles avec la moitié de ses États.

Deux princes étrangers partirent aussitôt avec des armes étincelantes et de magnifiques équipages, jurant qu'ils ne reviendraient pas sans avoir retrouvé les trois princesses.

Laissons-les poursuivre leur route et tournons nos regards d'un autre côté. En ce même temps vivait une pauvre veuve qui n'avait qu'un fils nommé Nils, lequel était employé à garder tout son troupeau composé de trois brebis. Ce jeune berger ayant lui-même façonné une espèce de chalumeau en tirait des sons si doux que chacun se plaisait à l'entendre. C'était du reste un grand et vigoureux garçon, très résolu et ne redoutant aucun péril.

Un jour qu'il était assis au pied d'un arbre, avec son rustique instrument de musique, tandis que ses brebis paissaient à quelque distance, il vit apparaître un vieillard suivi d'un chien superbe.

« Ah ! dit-il, je voudrais bien avoir un chien comme celui-là pour errer à travers champs.

— Si tu veux, répliqua le vieillard, je te le donne pour une de tes brebis.

— Très volontiers.

— Tu seras content de ton marché. Ce chien a une force extraordinaire. Il s'appelle Holl (Tiens). Il ne lâchera pas ce que tu lui donneras à tenir, pas même le plus puissant trolle. »

Le jeune pâtre s'en retourna au logis enchanté de son opération. Sa mère pourtant apprit avec chagrin qu'il avait échangé une de ses belles grasses brebis pour un chien et lui fit d'amers reproches. Mais il finit par l'apaiser.

Le lendemain il retourna au pâturage avec ses deux brebis et son chien, et s'étant assis au pied d'un arbre, joua, selon sa coutume, de son chalumeau. Aussitôt le chien se mit à danser de la façon la plus charmante.

Le vieillard reparut avec un autre chien non moins remarquable que le premier, et dit qu'il l'échangerait encore contre une brebis.

« Tu seras content, ajouta-t-il, de cet échange. Ce chien s'appelle Slit (Déchire). Il peut déchirer tout en morceaux, même le plus puissant trolle. »

Pour ce redoutable animal, Nils donna avec joie une de ses deux brebis.

Le jour suivant, comme il jouait de son chalu-

meau, les deux chiens se mirent à danser en mesure avec une grâce parfaite, et le vieillard reparut, avec un chien qu'il échangea contre la troisième brebis.

« Celui-ci, dit-il, s'appelle Lyda (Écoute). Il entend tout ce qui se passe à plusieurs lieues de distance. Il entend même croître l'herbe et les arbres. »

Le jeune pâtre était ravi de cette dernière acquisition. Sa mère au contraire se lamentait de n'avoir plus une seule de ses bonnes bêtes. Mais il alla à la chasse avec ses chiens et rapporta au logis tant de pièces de gibier que la pauvre veuve n'avait plus aucune raison de regretter ses brebis.

Il lui fit avec le produit de sa chasse une ample provision de choses nécessaires, puis partit pour s'en aller à l'aventure à travers le monde. Après avoir longtemps cheminé par monts et par vaux il vit dans une grande forêt le vieillard avec lequel il avait fait ses trois marchés.

« Bonjour! lui dit-il amicalement.

— Bonjour! Où vas-tu?

— Je m'en vais au hasard chercher fortune.

— Va droit devant toi, tu arriveras à un palais ou ton sort se décidera. »

A ces mots le vieillard disparut.

Nils continua sa route. Quand il voulait s'arrê-

ter dans une hôtellerie, il jouait de son chalumeau, ses chiens dansaient. Partout il gagnait ainsi les vivres et le logement.

Il entra un jour dans une grande ville où tout le monde semblait fort agité, et il apprit le malheur du roi et la magnifique récompense promise à celui qui lui ramènerait ses trois filles.

Nils aussitôt se dirigea vers le palais et demanda à être admis en présence du roi et de la reine. Tous deux étaient si affligés qu'ils ne voulaient voir personne. Cependant leurs fidèles serviteurs, espérant les distraire, les décidèrent à se rendre à la requête du jeune étranger.

Nils alors prit son chalumeau et les chiens dansèrent avec tant de grâce et de prestesse que le roi en eut une joie toute nouvelle. Pour la première fois depuis la perte de ses filles on vit sa figure s'animer. On le vit rire.

Il demanda au voyageur ce qu'il devait lui donner pour cette heureuse exhibition ; Nils répondit :

« Je ne me soucie ni d'or ni d'argent. J'ai une grâce particulière à vous demander. Je voudrais aller à la recherche des princesses.

— Quoi ! s'écria le roi, es-tu si téméraire? Penses-tu pouvoir réussir là où de vaillants chevaliers ont échoué? Mais va. J'ai donné ma parole Quel que soit celui qui les ramènera, il

épousera l'une d'elles et aura la moitié de mon royaume. »

Nils ayant obtenu cette promesse se remit en route, décidé à ne pas s'en revenir avant d'avoir atteint son but. Il traversa de vastes contrées toujours servi à merveille par ses chiens. Par Lyda il apprenait tout ce qui se faisait à une longue distance ; par Holl il faisait porter ses provisions ; par Slit il se faisait porter lui-même quand il se sentait fatigué.

Un matin Lyda lui dit qu'il entendait une fille du roi filer sa quenouille dans la demeure d'un géant au sein d'une haute montagne et que le géant n'était pas là. Le jeune aventurier ravi de cette nouvelle hâta sa marche et, lorsqu'il fut près de la montagne, Lyda lui dit :

« Nous n'avons pas un instant à perdre. Le géant n'est plus qu'à trois lieues de nous. J'entends déjà les pieds de son cheval résonner sur le chemin. »

Nils fait briser par ses chiens la porte de la montagne et il voit une belle jeune fille tournant un fil d'or sur un fuseau d'or. Il la salua poliment et elle lui dit :

« Qui es-tu, toi qui oses venir dans cette habitation? Depuis sept ans que je suis ici captive, je n'ai pas vu une figure humaine. Éloigne-toi au plus vite, car le trolle va venir, et il te tuera. »

Mais Nils ne se laissa point intimider par ces paroles et s'assit tranquillement près de la princesse. Un instant après arrive le géant. La porte de sa demeure est restée ouverte.

A cet aspect, il pousse un tel cri de rage que la montagne en tremble.

« Qui a brisé ma porte? dit-il en s'avançant furieux dans la salle.

— C'est moi, répond Nils, et je te briserai de même. Prends-le! dit-il à Holl; mettez-le en morceaux, dit-il à Slit et à Lyda. »

En un instant la chose est faite.

« Dieu soit loué! s'écrie la princesse, je suis sauvée.

— Partons, » dit Nils.

Mais avant de partir il choisit à l'écurie les meilleurs chevaux, les harnacha et les emmena chargés des trésors du trolle.

Il traverse encore de vastes régions avec la princesse, qui est très touchée de ses délicates attentions et de son respect. Un matin Lyda lui dit :

« J'entends une autre fille du roi filant dans la montagne son fil d'or, et le géant n'est pas là. »

Nils fait briser par ses chiens la porte de la montagne et voit une belle jeune fille tournant un fil d'or sur un dévidoir d'or.

« Qui es-tu, dit-elle, toi qui oses venir dans

cette habitation? Depuis sept ans que je suis ici captive, je n'ai pas vu une figure humaine. Éloigne-toi au plus vite, car le trolle va venir, et il te tuera. »

Mais Nils voulait la délivrer comme sa sœur. Un instant après arrive le géant qui, voyant sa porte ouverte, s'écrie avec fureur :

« Qui a brisé ma porte?

— C'est moi, répond Nils, et je te briserai de même. »

Il ordonne à Holl de le prendre et aux deux autres chiens de le déchirer en morceaux.

En un instant la chose est faite.

« Dieu soit loué! s'écria la princesse, je suis sauvée. »

Nils la conduit près de sa sœur, rassemble toutes les choses précieuses disséminées dans la maison, les charge sur les chevaux du trolle et se remet en route.

Après un long trajet il arrive à une montagne où la jeune fille du roi tisse un tissu d'or. Elle est si belle, que Nils en la contemplant pense qu'il ne peut pas y avoir une plus belle personne dans le monde. Ainsi que ses sœurs, elle a peur pour lui. Elle veut qu'il s'éloigne. Mais il reste et le géant arrive. En voyant sa porte brisée, il entre avec crainte, car il sait comment ont péri ses deux frères, et pour éviter leur sort il a recours à la

ruse. Il ordonne à la princesse de préparer un bon repas et dit à Nils tant de belles paroles que l'innocent Nils se laisse complètement fasciner.

Tous deux se mirent amicalement à table, mais les chiens semblaient inquiets et tristes. Tout à coup le jeune voyageur s'écria:

« Ces mets sont excellents, mais j'ai soif.

— Ah! répliqua le trolle, il y a dans la montagne une source d'où coule un vin exquis. Mais je n'ai ici personne pour aller en chercher.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Nils. Je peux y envoyer mes chiens. »

C'était justement ce que le traître trolle désirait. Il prit un large seau que Nils mit entre les dents de Holl en lui disant d'aller puiser à la source de la montagne.

Holl partit avec un regret visible.

Quelques instants après le géant dit:

« Votre chien ne revient pas. Peut-être feriez-vous bien de lui envoyer un de ses compagnons pour l'aider, car le chemin est dur et le seau est lourd. »

Nils, sans défiance, ordonna à Slit d'aller voir ce que faisait son camarade, et Slit obéit avec peine.

Longtemps après le géant dit :

« Vous avez soif et moi aussi, vos chiens ne sont pas habiles à accomplir vos ordres. Ni l'un

ni l'autre ne revient. Il faut que leur camarade aille les chercher. »

Nils ordonne à Lyda de partir. Le fidèle animal ne voulait pas s'éloigner et se couchait aux pieds de son maître en le regardant avec tristesse. Mais le maître, qui n'avait point remarqué l'inquiétude des deux autres, ne comprenait pas celle-ci. Il réitéra son ordre et Lyda partit en gémissant.

Le trolle alors se leva, détacha de la muraille une épée et, s'avançant avec une joie féroce vers celui qu'il appelait un instant auparavant son cher hôte :

« Maintenant, dit-il, je vengerai mes frères. Tu es en mon pouvoir, et tu vas mourir. »

Nils alors comprit la faute qu'il avait commise en éloignant ses intrépides défenseurs, et répondit humblement :

« Je n'essayerai pas de lutter contre vous, et je ne vous prierai pas de me laisser la vie. Accordez-moi seulement un instant pour faire une prière et pour jouer une dernière fois de mon chalumeau.

— Soit ! dit le géant. »

Nils tomba à genoux, récita dévotement son *Pater noster*, et par cette prière il anéantissait la sorcellerie qui retenait ses chiens loin de lui. Puis il fit résonner son chalumeau. A l'instant

même ses fidèles compagnons accoururent à ses côtés. Le géant pâlit.

Les chiens se précipitèrent sur lui et le mirent en lambeaux.

La jeune princesse remercia avec un transport de joie son libérateur. Elle éprouvait pour lui un tendre sentiment. Lui aussi éprouvait en la regardant une émotion qu'il n'avait jamais connue et tous deux en vinrent à se jurer un amour éternel.

On peut imaginer avec quel bonheur les trois jeunes filles longtemps captives retournaient vers la demeure de leur père : Nils leur rendait en outre le voyage agréable par sa gaieté naturelle, par ses soins vigilants et ses respects. Chacune d'elles pour lui prouver sa gratitude lui donna un anneau.

Un jour il rencontra deux voyageurs vêtus d'habits en lambeaux, les pieds à moitié nus, la figure fatiguée. Tout en eux indiquait qu'ils avaient fait péniblement une longue marche.

Nils s'arrêta près d'eux et les interrogea avec une pensée charitable. Il apprit que c'étaient les deux princes étrangers qui avaient entrepris de retrouver les trois filles du roi. Après leurs inutiles recherches et plusieurs funestes accidents, ils s'en retournaient comme des mendiants vers leur pays.

Le brave Nils, ému de pitié en écoutant leurs récits, les fit monter dans la voiture qu'il avait habilement organisée pour le voyage et les réconforta par ses bonnes paroles.

Mais ces deux mauvais compagnons ne pouvait lui pardonner sa triple victoire. Ils résolurent de le perdre et de se faire donner à eux-mêmes la récompense que le vaillant garçon avait si bien gagnée. Un soir tous deux le prirent à la gorge et le jetèrent par terre couvert de blessures. Puis ils dirent aux princesses :

« Vous serez aussi étranglées et massacrées, si vous ne jurez d'obéir à nos volontés et de ne jamais nous donner un démenti.

Les pauvres filles épouvantées, n'ayant personne pour les défendre, cédèrent à ces menaces et sans rien répliquer continuèrent leur route avec les deux scélérats. Mais elles s'apitoyaient sur le sort du brave garçon qui pour elles avait affronté tant de périls ; la plus jeune ne cessait de penser à lui et de pleurer.

Cependant Nils étendu sur le sol, baigné dans son sang, n'était pas mort, et pas abandonné. Ses chiens se serraient autour de lui pour le préserver du froid. Puis ils se mirent à lécher ses plaies. Peu à peu il recouvra ses forces, il se leva et s'achemina vers la ville où il désirait retrouver la jeune fille qu'il aimait.

En arrivant dans cette ville, il vit tout le monde en mouvement, de tous côtés résonnaient des chants de joie. Il demanda quelle fête on célébrait.

« Comment! lui dit-on, vous ne savez pas que le roi a retrouvé ses trois filles qui lui avaient été enlevées par les trolles des montagnes? Les deux aînées vont épouser les deux chevaliers qui les ont sauvées.

— La plus jeune, dit Nils, se marie-t-elle aussi?

— Non. Elle ne veut pas se marier, elle est plongée dans une douleur profonde, on ne sait pourquoi. »

Nils alors demanda l'autorisation d'ajouter aux divertissements du palais la danse de ses chiens et, lorsque par les ordres du roi il fut admis dans la salle du festin, tous les spectateurs furent frappés de son air de dignité et de sa noble physionomie.

Les trois princesses, dont la gratitude n'était plus comprimée par la crainte, coururent à lui, l'embrassèrent, en disant :

« Voilà notre vrai libérateur! »

Puis elles racontèrent comment il les avait l'une après l'autre délivrées, et Nils montra les trois anneaux qu'elles lui avaient donnés.

A son aspect les deux abominables traîtres s'étaient esquivés. Le roi donna l'ordre de les expulser ignominieusement de sa capitale, de ses

États. Nils fêté, honoré, choyé, épousa la jeune princesse. A la mort de son beau-père il prit possession de tout le royaume et le gouverna sagement et vécut très heureux.

---

## SVEND

Il y avait une fois dans le Jutland un pauvre paysan marié avec une pauvre femme qui vivaient péniblement. Un hiver, ils se trouvèrent dans une telle disette qu'ils résolurent de quitter leur cabane pour s'en aller mendier. Le mari partit d'un côté, la femme de l'autre, portant sur son dos son enfant, son petit Svend, dans un panier.

Après avoir erré quelque temps en différentes villes, le mari arrive dans une forêt à la demeure d'un trolle et frappe à la porte.

« Que veux-tu ? » dit le trolle.

Le pauvre paysan raconta sa misère en implorant un secours.

« Tiens, lui dit le trolle, regarde cette bourse. Il te suffira de la secouer pour y trouver toujours de l'argent. Elle est à toi, si tu veux me donner

ton fils quand il aura quatorze ans. Mais, si tu essayes de me tromper, je te prends à sa place. »

Le paysan accepte cette condition, reçoit la bourse et s'en va.

Sa femme, pendant ce temps, avait une autre aventure. Un jour elle rencontre un nain des montagnes qui pleurait et se lamentait. Elle lui demande la cause de son affliction, et il répond :

« Ma femme est malade et mon enfant va peut-être mourir, parce que je ne trouve pas une nourrice.

— Je puis, si vous le voulez, prendre soin de lui et le nourrir. »

Le nain accepte avec joie cette proposition et conduit l'obligeante femme à un monticule où il entre avec elle et descend dans un souterrain.

Là, aussitôt elle se met à l'œuvre, elle soigne la malade, elle allaite l'enfant, elle met tout en ordre et nettoye tout si bien au solitaire foyer que c'est un plaisir de le voir. Bientôt la malade reprend ses forces, l'enfant devient superbe.

Le père reconnaissant demande à la brave paysanne ce qu'il lui devait pour les services qu'elle lui avait rendus.

« Vous ne me devez rien, dit-elle, car j'ai trouvé ici, pour mon fils et pour moi, un bon gîte. Mais à présent que vous n'avez plus besoin

de moi, je voudrais bien retourner à ma demeure pour voir ce qui s'y passe.

— Il faut pourtant, reprend le nain, que je vous donne quelque chose, et tirant un petit paquet d'une armoire :

« Tenez, dit-il, ce paquet renferme un poil d'ours, une plume d'oiseau, une écaille de poisson. Gardez-le soigneusement, car en le secouant vous ferez apparaître devant vous et vous soumettrez à vos ordres le roi de chacune de ces races d'animaux. Quant à votre fils, soyez tranquille. Il fera fortune, il épousera la fille d'un roi. »

En disant ces mots le nain magique conduisit la paysanne hors du monticule. Elle prit son enfant par la main et se dirigea vers sa cabane. Mais la triste chétive cabane n'existait plus. Le paysan enrichi par la bourse que le trolle lui avait donnée s'était fait construire une grande maison et vivait dans la splendeur. La nouvelle de cette fortune et de la prédiction du nain se répandit dans la contrée, et beaucoup de gens venaient regarder ce garçon qui devait quelque jour épouser une princesse..

Le roi même voulut le voir, et témoigna le désir de le prendre à son service. Les parents accueillirent avec joie cette proposition, pensant que bientôt ainsi la prophétie serait accomplie. Mais

le perfide roi n'avait pas de si belles intentions. Il emmena l'enfant, puis à quelque distance de la maison où il l'avait pris le mit dans un coffre et le jeta à la rivière.

Le coffre pourtant ne fut point submergé. Il descendit le long de la rivière jusque près d'un moulin. Le meunier en allant ouvrir son écluse le vit, le tira de l'eau. Il n'avait point d'enfants; il résolut d'adopter celui que la Providence semblait elle-même lui envoyer. Vers le même temps la jeune princesse disparut, et personne ne pouvait découvrir ce qu'elle était devenue. Le roi qui l'aimait beaucoup pleura amèrement et son affliction s'accroissait par la pensée qu'il était ainsi puni de sa cruauté envers l'innocent petit Svend.

Peu à peu cet enfant grandit et devint un beau, aimable et vigoureux garçon. Il avait une tendre gratitude pour son père adoptif. Mais il désirait connaître ses vrais parents, et un jour il demanda au meunier la permission de le quitter pour aller à leur recherche.

Le bon meunier aurait bien voulu le garder toujours près de lui, mais n'osait combattre son désir filial. Il lui donna de sages conseils, puis lui remit une bourse bien garnie et Svend partit.

Un jour, en passant dans une forêt, il vit une femme qui pleurait et sanglotait. Il lui demanda la cause de sa douleur, et elle lui dit que son

mari venait d'être enlevé par un trolle. En causant avec cette femme Svend reconnut que c'était sa mère, et lui dit qu'il était son fils et comment il avait été miraculeusement sauvé. Puis il la suivit dans sa demeure pour aviser avec elle au moyen de retrouver son père.

Elle craignait les périls auxquels il allait s'exposer. Mais il était résolu, et lorsqu'il la quitta, elle lui remit le mystérieux paquet qu'elle avait reçu du nain de la montagne.

Le premier jour de son voyage, il s'arrêta vers midi au milieu d'un bois pour dîner. Une quantité de fourmis vinrent recueillir les miettes qui tombaient de ses mains. Quand il les vit si désireuses de faire leurs provisions, il émietta devant elles un morceau de pain, et au même instant il lui sembla entendre une douce voix qui lui disait : « Tu n'auras point fait cela inutilement. Un jour viendra où tu seras récompensé. »

Plus loin, Svend rencontra une vieille femme marchant avec peine, le dos courbé sous un pesant fagot.

« J'ai bien envie de vous aider, lui dit amicalement le jeune voyageur. Voulez-vous mettre votre fardeau sur mes épaules ?

— Grand merci ! répondit la vieille. J'ai quatre-vingts ans et personne ne m'avait encore fait cette offre obligeante.

Svend s'étant chargé du fagot se mit à causer avec elle et lui raconta le motif de son voyage.

« Ah ! dit-elle, vous avez été bon pour moi, je voudrais à mon tour vous obliger. Je suis au service d'un trolle qui pourrait vous donner les renseignements que vous souhaitez. La difficulté seulement est de vous introduire sain et sauf dans sa maison. Le jour, il se change en hibou, et veille sans cesse sur sa porte, de peur qu'on n'entre dans sa demeure et qu'on ne lui dérobe son trésor. J'espère cependant réussir. Donnez-moi mon fagot et attendez-moi ici. Je reviendrai dans un instant. »

Elle revint en effet, lia Svend sous le ventre de la vache et le fit ainsi entrer inaperçu dans le logis si bien gardé. Il alla se cacher sous le lit et un moment après le trolle dit :

« Je sens la chair de chrétien. Aurais-tu osé introduire un de ces hommes ici?

— Non, répond hardiment la vieille. C'est un corbeau qui en passant a laissé tomber un os par la cheminée.

Le trolle soupe, puis se couche. Au milieu de la nuit, il est tout à coup réveillé par un cri de la vieille femme.

« Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il.

— J'ai eu, répondit-elle, un triste rêve. J'ai

rêvé qu'un trolle enlevait un pauvre père à la place du fils.

— C'est précisément ce que mon frère a fait. Mais laisse-moi tranquille. »

Un instant après la vieille réveille le trolle par un nouveau cri, et lui demande où demeure son frère.

« Il vit, répond le trolle, dans une île au delà de la forêt. Dans le jour il se change en dragon, et il a douze fils qui se changent en corbeaux et qui la nuit reprennent une figure humaine. Maintenant, laisse-moi tranquille. Si tu me réveilles encore, tu t'en repentiras. »

Svend caché sous le lit avait tout entendu. La vieille lui donna à manger dès que le trolle fut sorti, puis le conduisit hors de la maison comme elle l'y avait fait entrer. En le quittant, elle lui dit :

« Avant d'attaquer le dragon, allez chez mon frère qui est un habile forgeron, un peu magicien, et demandez-lui une bonne épée. »

L'épée fut faite. Mais le forgeron en apprenant à quel usage elle était réservée craignait qu'elle ne fût pas assez forte et engageait Svend à ne pas se hasarder dans le redoutable combat. Inutiles recommandations. Svend était décidé à poursuivre, en dépit de toutes les difficultés, son entreprise.

Après une longue marche, il se trouva au milieu d'une forêt, ne sachant quel chemin prendre et n'ayant plus de provisions. Il se souvint alors du sachet que lui avait donné sa mère. Il en tira une plume d'aigle. Aussitôt un grand oiseau traversant les airs vint se poser à ses pieds et lui demanda ses ordres.

« Je voudrais, dit Svend, arriver à l'île du dragon.

— C'est assez difficile, répliqua l'aigle, mais nous essayerons. Mets-toi sur mon dos. »

En disant ces mots, il emporta le hardi voyageur et bientôt plana au-dessus de la petite île. Mais dès qu'il essaya d'y descendre, le dragon s'élança contre lui, vomissant un torrent de feu.

« Mes efforts, dit-il, seraient inutiles, il faut avoir recours aux poissons. »

Svend s'arrêta au bord de la mer, et tira du sachet l'écaille de poisson. Soudain un Havman[1] apparut, demanda au jeune aventurier ce qu'il désirait, puis lui ferma la bouche et les oreilles, et plongea avec lui dans le lac. Il atteignit bientôt l'île. Mais dès que Svend s'approcha du rivage,

1. Havman, Havfru, homme de mer, femme de mer. Ces personnages fictifs et les Neck, les Stromkarl des lacs et des rivières, occupent une grande place dans les légendes scandinaves. La croyance populaire leur attribue comme aux nains des montagnes et aux Elfes des prairies un pouvoir magique.

le dragon s'avança à sa rencontre, et il était en grand danger de périr. Par bonheur une multitude de petits oiseaux accoururent autour de lui, et le cachèrent sous leurs ailes.

Ce dragon avait une longue queue couverte de monstrueuses écailles, et par sa gueule vomissait des torrents de feu.

Svend pourtant ne renonça point à l'idée d'attaquer ce monstre. Il remit le combat au lendemain, désirant d'abord se reposer. Il se retira dans une enceinte de sureaux et se coucha sur un lit de mousse et d'herbe. Au moment où il allait s'endormir, douze corbeaux vinrent se percher sur les sureaux et se mirent à causer. L'un d'eux dit :

« J'ai bien faim ! j'ai bien faim ! »

Un autre lui répliqua :

« Nous aurons de quoi nous régaler demain quand notre père aura tué Svend.

— Crois-tu vraiment que ce garçon ose se hasarder à un tel combat ?

— Oui, mais il périra. Car notre père ne peut être vaincu que par l'épée de la montagne qui est enfermée dans un souterrain fermé par sept portes, et chaque porte est gardée par deux terribles chiens qui jamais ne dorment. »

Svend, en écoutant cet entretien, se dit qu'il devait à tout prix se procurer cette puissante

épée. Au point du jour il appela le Havman qui le transporta dans la forêt. Là il tira de son sachet le poil de l'ours. Aussitôt l'ours apparut et lui demanda ses ordres. Svend dit qu'il désirait savoir où demeurait l'homme de la montagne qui possédait l'invincible épée.

L'ours fit comparaître et interrogea les quadrupèdes de toute sorte. Aucun ne pouvait lui répondre d'une façon satisfaisante. Le lièvre accourut précipitamment, sentant qu'il était en retard.

« Pourquoi, lui dit l'ours, ne t'es-tu pas rendu plus tôt à mon appel ?

— J'ai été retenu par une étrange chose.

— Quoi donc ?

— En jouant devant l'entrée du souterrain de l'homme de la montagne, j'ai vu un sorcier qui venait de se faire un doigtier avec lequel il se rendait invisible.

— Ah ! Svend, voilà un objet qui te serait utile. Nous devons tâcher de te le procurer. »

Il appela la souris, lui donna ses ordres. La souris part avec le lièvre qui lui sert de guide, et quelques instants après revient avec le magique ustensile.

« Maintenant, dit l'ours en se tournant vers son jeune protégé, tu peux aller et venir librement dans le souterrain de la montagne. Mets-toi sur

mon dos, je vais t'y transporter. Le lièvre nous montrera le chemin. A présent tu n'as plus besoin de moi, dit l'ours en arrivant à la montagne. Attends que les gardiens ouvrent la porte de cette caverne, tu entreras sans être vu. »

Bientôt la porte étant ouverte, Svend s'y glissa sans être vu et passa tranquillement près des chiens féroces.

Toute l'habitation du trolle était remplie de choses précieuses, de meubles en or et en ivoire. A une muraille magnifiquement tapissée était suspendue la fameuse épée. Svend essaya vainement de l'enlever. Elle était trop lourde pour lui. Heureusement il aperçut un petit flacon sur lequel étaient écrits ces mots : force de sept hommes, puis un autre avec cette inscription : force de vingt hommes, puis un troisième : force de trente hommes. Il les vida successivement, et alors la formidable épée ne pesait pas plus qu'un brin de paille entre ses mains.

Il sortit à la dérobée et rejoignit l'ours qui de nouveau le prit sur son dos au bord du lac où il appela le Havman, qui plongea avec lui dans les eaux et le déposa sur le rivage de l'île.

Aussitôt arrive le dragon qui, voyant son audacieux adversaire résolu à combattre, se sent pour la première fois effrayé et se retire en lui disant :

« Si demain tu es encore ici, je te mangerai à mon déjeuner. »

Comme il craignait pourtant le lendemain, il consulta ses douze fils sur ce qu'il devait faire pour se délivrer d'un ennemi qui semblait si bien armé et si résolu. Les fils qui se transformaient quand ils voulaient en corbeaux dirent qu'ils allaient le chercher et lui crèveraient les yeux. Mais en vain ils le cherchèrent à l'endroit où ils étaient conduits par leur odorat. Svend dormait paisiblement sous les sureaux et grâce à son doigtier était invisible.

Le lendemain matin, il pria le ciel de l'aider à délivrer son père et marcha résolûment contre le dragon, qui de sa gueule effroyable lançait feu et flamme et de sa queue dure comme le fer labourait le sol.

La lutte s'engagea avec une telle fureur de part et d'autre que l'île en trembla jusque dans ses fondements, et cette lutte dura des heures entières. A la fin le monstre fut obligé de demander grâce. Mais Svend lui coupa la tête, puis courut près de son père. Le vieillard était heureux de serrer dans ses bras son vaillant fils. Cependant il disait :

« Tout n'est pas fini. Les douze fils du dragon sont très redoutables. Comment faire pour nous en délivrer?

Tout à coup il se rappela ce qu'il avait entendu

raconter de la nature des dragons. Il tailla dans le corps de celui que Svend venait d'abattre douze gros morceaux qu'il fit rôtir. Les fils rentrèrent le soir ne sachant rien des événements de la journée et demandèrent à manger. Le père de Svend leur servit le rôti qu'il avait préparé et tous, après en avoir mangé, moururent empoisonnés.

Svend pouvait alors circuler librement dans la demeure du trolle. Dans l'une de ses salles il trouva une jeune fille qui se lamentait, tremblant à tout instant d'être dévorée par le dragon. C'était la princesse qui avait disparu si subitement et qu'on avait vainement cherchée de tous côtés.

Svend se souvint de la prédiction faite à sa mère.

Après avoir rassuré la princesse en lui apprenant la destruction du dragon et de sa race, il lui promit de la ramener dans le palais qu'elle regrettait. Il dit adieu à son père qui était impatient de retourner à sa demeure et partit avec la jeune fille.

Mais ce n'était pas chose si facile d'arriver au lointain royaume de Danemark. Svend un jour se trompa de chemin et s'en alla errant à l'aventure dans une contrée déserte où il ne savait de quel côté se diriger. Ses provisions étaient épui-

sées. Il n'avait plus d'autre nourriture que les plantes et les fruits sauvages.

Cependant il ne s'attristait point, il avait confiance dans la Providence qui l'avait déjà protégé d'une façon si merveilleuse et il raffermissait par ses bonnes paroles le courage de sa craintive compagne.

Un soir à travers les arbres, il vit briller une lumière. Il se dirigea de ce côté et arriva près d'une cabane devant laquelle se tenait une vieille femme.

« Laissez-vous guider par moi, dit-il à la princesse. Approuvez tout ce que je raconterai. Vous verrez que nous aurons là un bon logis et peut-être quelque chose de mieux. »

Svend alors s'approchant de la vieille femme lui souhaita le bonsoir et lui demanda si elle pouvait l'héberger.

« Je n'ai pas grandes ressources, répondit-elle. Mais entrez. Ce n'est pas la première fois que je reçois des voyageurs et l'on ne s'est jamais plaint de mon hospitalité. Et d'où venez-vous si tard?

— Je vous le dirai, répliqua Svend, si vous me promettez de ne pas me trahir. Ma sœur et moi nous appartenons à une bande de voleurs qui dernièrement a été détruite par les soldats du roi, et je cherche d'autres camarades.

— Mais, dit la vieille d'un air incrédule, à quoi peut servir une jeune fille dans vos cavernes de voleurs?

— A préparer nos mets, et ma sœur est très bonne cuisinière.

— Cela se trouve bien. J'ai douze fils tous voleurs; vous pourrez, si cela vous convient, rester avec eux, et, puisque votre sœur est si habile, dites-lui d'aller à la cuisine et de préparer un bon repas pour mes garçons qui vont revenir.

— J'y vais très volontiers, » dit la princesse. Elle ne connaissait guère les œuvres de cuisine, mais elle avait promis à son fidèle guide de ne pas le contredire et au moment où, malgré son ignorance, elle allait faire bouillir et rôtir les viandes étalées sur une table, Svend lui recommanda de préparer une très forte boisson.

Quelques instants après les voleurs rentrèrent, soupèrent précipitamment, puis se mirent à boire et invitèrent Svend à boire avec eux. Mais il devinait leurs mauvaises intentions; il répondit qu'il était fatigué de sa longue marche et désirait se coucher.

La vieille le conduisit dans une chambre avec sa sœur, puis revint s'asseoir près des douze voleurs. Svend se glissa sans faire de bruit jusqu'à la porte de la salle où ils continuaient à boire, et apprit par leur entretien qu'ils étaient déci-

dés à le tuer lui et la princesse. Peu à peu cependant la forte boisson produisait son effet. L'un après l'autre, ils tombèrent sous la table. Svend les voyant profondément endormis tira son épée, les tua et tua aussi la vieille scélérate.

Le lendemain matin, il se remit en route avec les provisions qu'il avait trouvées dans la demeure des brigands, et vers le soir il arriva à une large et brillante maison. Il était alors sur le territoire danois. Le propriétaire de cette maison, nommé Peters, en apprenant la qualité de la jeune voyageuse, la reçut avec respect et ordonna en son honneur un grand banquet auquel il convia les principaux personnages des environs.

A table, Svend raconta ses aventures, qui émerveillèrent tous ses auditeurs. Peters lui faisait de pompeux compliments et semblait très désireux de lui être agréable. Le lendemain matin, il le prit par la main pour lui montrer, disait-il, toute son habitation. Après l'avoir promené à travers plusieurs magnifiques appartements, il le conduisit dans la cour et tout à coup, le prenant par la taille, le jeta dans une fosse pleine de lions. Puis, l'ayant enfermé, il alla rejoindre la princesse et lui dit qu'il allait lui-même la conduire chez son père, Svend étant fatigué et refusant d'aller plus loin.

La princesse ne pouvait le croire. Elle s'était attachée à son jeune libérateur et elle avait pleine confiance en son dévouement, mais elle n'osait refuser la proposition de Peters. Elle se mit en route avec lui, et quelques jours après elle arrivait au terme de son voyage. Le roi combla de témoignages d'honneur et de distinction l'infâme Peters qui s'annonçait impudemment comme le libérateur de la princesse, et lui dit qu'il lui donnerait en mariage cette chère fille si longtemps pleurée.

Que faisait pendant ce temps l'infortuné Svend? En tombant dans la fosse, il avait vu les lions se lever avec des yeux flamboyants et s'avancer vers lui, la gueule ouverte. Mais il eut la présence d'esprit de serrer dans sa main le poil de l'ours. Aussitôt les féroces animaux, agitant leur queue comme des chiens joyeux, s'approchèrent doucement de lui et lui léchèrent les pieds et les mains. Il vécut plusieurs mois au milieu d'eux, partageant leur nourriture. Il désirait cependant savoir ce qui se passait dans le monde et un jour il appela l'aigle en frottant la plume qu'il gardait dans son sachet. L'aigle lui dit que Peters allait épouser la princesse, et que le lendemain il devait y avoir un grand tournoi près du palais. Svend voulait y assister, il pria l'aigle de l'emporter hors de la fosse, dit adieu à

ses amis les lions, puis s'en alla dans le palais de Peters se revêtir d'une armure, monta à cheval et arriva dans la capitale au moment où s'achevait le tournoi. Peters avait vaincu tous ses concurrents et se glorifiait de son triomphe. Svend, abaissant sur sa figure la visière de son casque pour qu'on ne pût le reconnaître, demanda à combattre et par la hardiesse de son élan et la promptitude de ses manœuvres étonna tous les spectateurs. Peters, terrifié, et se voyant sur le point d'être écrasé par cet inconnu, se rappela tout à coup le doigtier qu'il avait subreticement enlevé à son innocent hôte avant de le jeter dans la fosse aux lions. Il se hâta de le mettre à son doigt, devint invisible, frappa d'un coup d'épée son adversaire qui ne pouvait plus l'atteindre et l'obligea à se rendre.

Il retira alors le magique ustensile pour reparaître de nouveau devant la cour dans toute sa gloire, fit transporter Svend sous sa tente pour qu'on y pansât ses blessures. Mais le roi s'intéressait à cet étranger qui s'était montré si vaillant, il voulait le voir de plus près et le fit appeler au palais.

Svend alors, se jetant aux pieds du souverain, lui dit :

« Sire, vous voyez devant vous un malheureux qui a perdu, par la scélératesse d'un de vos

courtisans, ce qu'il avait de plus précieux, qui a même failli perdre la vie. Daignez entendre mon récit. »

Il raconta alors de point en point ses merveilleuses aventures et dit comment Peters l'avait précipité dans la fosse aux lions pour le faire périr et pour s'attribuer l'honneur d'avoir délivré la princesse.

Le roi envoya aussitôt chercher sa fille et lui demanda si elle connaissait celui qui prétendait l'avoir sauvée. Mais le pauvre Svend était si pâle et si changé qu'elle ne put le reconnaître. Il fut alors chassé honteusement du palais comme un infâme calomniateur. Pour comble d'infortune, les gens de Peters lui avaient enlevé sa formidable épée et ses vêtements dans lesquels était son précieux sachet.

Il se trouvait ainsi seul, dénué de tout, sans protection, sans ressources.

Il voulait retourner au lieu où il était né et, chemin faisant, il était obligé de recourir à la charité des bonnes gens. Enfin il atteignit la maison paternelle enrichie par la bourse du trolle. Son père et sa mère, heureux de le revoir, le conjuraient de ne plus songer à s'en aller. Mais il aimait la princesse et ne pouvait oublier la prédiction de son mariage.

Après de longues délibérations il fut con-

venu que son père tirerait de la bourse tout l'argent dont il pourrait avoir besoin jusqu'à la fin de ses jours, puis la lui abandonnerait.

Il avait encore un autre présent à lui faire :

« Écoute, lui dit-il, en revenant de l'île du dragon, j'ai trouvé dans ma poche un pepin de pomme et je l'ai planté dans mon jardin. Il a rapidement produit un arbre qui, cette année, m'a donné trois pommes, les voilà : deux qui sont grosses et rouges, une autre petite et grise. Ne mange point les grosses et garde précieusement la petite. Bien qu'elle ait si mauvaise apparence, elle peut réparer le mal produit par les autres. »

Svend s'en alla dans la ville voisine et, avec l'argent qu'il faisait tomber de la bourse enchantée, il se fit faire de riches habits, acheta des chevaux, des voitures, et retourna à la ville où demeurait la jeune fille dont il gardait un si fidèle souvenir, logea dans le plus bel hôtel, vécut d'une vie somptueuse et chaque jour, avec un magnifique équipage, il allait se promener à la même heure que la princesse. Le roi, entendant parler de ce riche étranger, voulut le voir et fut charmé de sa bonne grâce. Le lendemain, Svend lui envoya de superbes présents et peu à peu devint l'hôte favori du palais. Il se faisait aimer aussi de tous côtés par ses générosités.

Un jour il se promenait avec le roi et sa fille au bord de la mer. La princesse, s'arrêtant à un endroit d'où l'on avait un magnifique point de vue, dit qu'il n'y aurait pas dans le monde un lieu plus agréable, si seulement on y trouvait des arbres pour se mettre à l'abri de la chaleur. Un instant après, Svend réunissait tous les jardiniers de la ville et les déterminait, pour un salaire excessif, à travailler sans relâche selon sa volonté. Le jour suivant la princesse, en retournant sur la plage, avait la joie de voir son vœu accompli. De plus en plus elle se sentait touchée des délicates attentions du jeune étranger. Et il était si beau, et il avait si bonne grâce! Personne ne pouvait reconnaître en lui le malheureux que le roi avait chassé du palais comme un imposteur.

Peters le fourbe, Peters était inquiet. Jamais la princesse ne lui avait témoigné la moindre sympathie. Elle avait de mois en mois ajourné le mariage, et depuis l'arrivée du magnifique étranger elle montrait plus d'éloignement que jamais pour l'union projetée.

« Cet étranger, se disait Peters, doit être Svend ou quelque sorcier, ou quelque trolle. Il faut que je sache d'où lui vient sa fortune; et, à l'aide de son doigtier, il essaya de pénétrer dans la chambre de son rival, mais trouva toujours la porte close.

Svend, cependant, se voyant encouragé dans ses prétentions par le bon accueil qu'il recevait à la cour, exprima le désir qui lui tenait au cœur, et le roi était fort tenté d'accéder à sa demande, mais il se sentait retenu par la promesse qu'il avait faite à Peters. Dans sa perplexité, il consulta ses vieux ministres. Par le conseil de l'un d'eux, il déclara qu'il accorderait la main de la princesse à celui qui présenterait un énorme amas d'argent.

En apprenant cette décision, Svend rentra avec joie dans son appartement. Il était sûr de produire un amas d'argent incomparable et il se mit à l'œuvre. Mais cette fois, il n'avait pas assez vite fermé sa porte. Peters invisible se glissa derrière lui et vit d'où lui venait sa fabuleuse fortune. La nuit il réussit à s'emparer de la bourse merveilleuse, l'emporta dans sa demeure et en la frottant en fit, comme Svend, tomber des piles d'écus. Puis il alla trouver le roi et lui dit:

« Voici la bourse avec laquelle mon adversaire produit tant d'argent. Je vous la livre, si j'ai le bonheur d'épouser la princesse. »

Une telle découverte et une telle offre changeaient les dispositions du roi. Il voulait se débarrasser de Svend et il lui dit :

« Tu nous as présenté une colossale somme d'argent, mais Peters nous en a présenté une non

moins considérable. Pour épouser ma fille, il faut te soumettre à une autre épreuve. J'ai dans un grenier sept tonnes d'orge et sept tonnes de froment mêlés ensemble. Il faut que demain matin je trouve les grains de ces deux moissons complètement séparés l'un de l'autre. »

En recevant cet ordre Svend s'apercevait qu'il avait perdu sa bourse, et il monta au grenier où étaient les tonnes de grains, non point pour entreprendre une tâche impossible, mais pour pleurer sans témoins sur son infortune. Pendant qu'il était là, abîmé dans ses sinistres réflexions, tout à coup il entend près de lui un léger bruit. Il relève la tête, il regarde, et que voit-il? toutes les fourmis auxquelles il avait charitablement donné des miettes de pain qui lui viennent en aide, et immédiatement se mettent à la besogne. Toute la nuit elles travaillent sans relâche, et le matin les sept tonnes de seigle étaient, grain par grain, complètement séparées des sept tonnes de froment.

« Ah! s'écria Svend en admirant cette œuvre prodigieuse, si maintenant j'avais encore mon doigtier! »

Les fourmis se remettent en marche. Svend, qui avait veillé toute la nuit, s'endort et, en ouvrant les yeux, trouve près de lui son talisman.

Au même instant Peters, s'apercevant qu'il

a perdu le précieux objet, court le chercher dans l'appartement de son rival, voit les trois pommes, regarde dédaigneusement la petite, mais prend les deux belles grosses pour les offrir au roi et à la princesse et, tout en regrettant la perte du doigtier, s'avance fièrement vers le palais où il est appelé à faire voir la puissance de sa bourse. Mais déjà Svend invisible lui a repris son magique tissu et l'a remplacé par un autre. En vain le malheureux Peters s'épuise à frotter, pas un écu ne tombe entre ses mains. Le roi, qui se croit joué par lui, le regarde d'un air furieux.

Mais le traître avait commis un bien autre méfait. En prenant les deux belles pommes roses en temps de l'année où ces fruits étaient fort rares, il se réjouissait de les offrir au roi et à la princesse. Et voilà que tout à coup le nez du souverain et celui de sa charmante fille s'allonge, s'allonge, devient énorme et monstrueux. C'était l'effet des fatales pommes.

Un cri d'horreur retentit dans tout le palais et Peters est sommé sous peine de mort de faire sans restriction aucune sa confession. Alors tremblant, épouvanté, il avoue successivement tous ses crimes, depuis le jour où il avait jeté l'innocent Svend dans la fosse aux lions jusqu'à celui où il lui avait dérobé sa bourse.

Le roi aussitôt envoye chercher le vaillant garçon qui a tant souffert. Il veut lui demander pardon de l'avoir si longtemps méconnu, et il espère obtenir par lui un remède à l'action des pommes maudites.

Svend irrité des injustices qu'il a subies déclare qu'il va quitter la ville, pour n'y plus revenir, qu'il veut rentrer dans la maison de son père et n'en plus sortir. Peu à peu cependant il se laisse fléchir. Il va chercher la petite pomme grise, la coupe en deux; le roi en mange une moitié, la princesse l'autre. Aussitôt les nez affreux reprennent leur première forme.

Selon la prédiction du trolle, Svend épousa la princesse et devint très heureux.

Peters le scélérat périt dans une grotte pleine de serpents.

---

## LE PAYS DE LA JEUNESSE

Il y avait une fois dans un grand royaume un bon roi brave dans les combats, sage dans les conseils, heureux dans toutes ses entreprises.

Mais un jour vint où voyant ses cheveux blancs et se sentant affaibli par l'âge, il songea qu'il n'avait plus guère de temps à passer en ce monde; il tenait à la vie et il demanda aux savants de son royaume s'il n'y avait pas quelque moyen d'échapper à la mort. Ces hommes délibérèrent entre eux sur cette grande question et ne purent la résoudre.

Un jour arriva au palais une vieille devineresse qui avait beaucoup voyagé par mer et par terre et qui était renommée pour son savoir. Le roi lui demanda ce qu'elle avait appris de nouveau.

« J'ai appris, lui répondit-elle, que tu as une grande peur de mourir depuis que tu es vieux, et je viens t'indiquer le moyen de recouvrer la force et la santé.

— Parle, parle, dit le roi joyeux.

— Bien loin, bien loin d'ici est un pays qu'on appelle Ungdomland. Il y a là des pommes magiques et une eau merveilleuse. Quiconque mange de ces pommes et boit de cette eau redevient aussitôt jeune. Mais il n'est pas facile de conquérir les deux. Elles sont si loin et le chemin qui y conduit est si périlleux! »

Ainsi dit la devineresse. Le roi la récompensa magnifiquement et résolut d'envoyer un de ses fils à la recherche des pommes et de l'eau de jouvence. Il lui fit préparer un brillant équipage,

lui donna de l'argent, et le prince partit; mais il ne fit pas un long trajet. Il s'arrêta dans une ville qui lui plaisait et y vécut joyeusement sans songer à sa mission ni à son père.

Le vieillard, après l'avoir longtemps attendu, ne le voyant pas revenir, et n'ayant de lui aucune nouvelle, envoya vers le pays de la jeunesse son second fils. Celui-ci en arrivant à la ville où séjournait son frère y trouva les mêmes séductions, et se mit aussi à mener joyeuse vie, oubliant complètement sa mission et son père.

Le roi vieillissait et s'attristait de plus en plus. Son jeune fils, nommé Carl, lui témoigna le désir d'aller à la recherche du pays de la jeunesse.

Comme ses autres enfants ne revenaient pas, le roi n'ayant plus que celui-ci ne voulait pas s'en séparer. Mais Carl était si résolu qu'il finit par vaincre toute résistance. Il partit comme ses frères dans un brillant équipage. Le vieillard resta seul, très tourmenté de l'éloignement de ses fils.

Carl passa par la ville où ses frères s'étaient arrêtés, et tous deux voulaient le retenir. Mais il voulut accomplir la promesse qu'il avait faite à son père, et il s'en alla à travers de vastes régions. Partout il demandait où était la terre de la jeunesse, personne ne pouvait lui en indiquer le chemin.

Un soir, au milieu d'une profonde forêt, il voit briller à une longue distance une petite lumière et se dirige de ce côté dans l'espoir de trouver un gîte et arrive près d'une cabane où demeurait une vieille femme qui consent très bénévolement à l'héberger, puis lui demande qui il est et où il veut aller.

« Je suis le fils d'un roi, répond Carl, et je cherche la terre de la jeunesse.

— Ah! répliqua la bonne vieille, j'ai vécu trois cents hivers et n'ai jamais entendu parler de ce pays. Mais je suis la reine des quadrupèdes. Demain matin je les interrogerai. Peut-être l'un d'eux pourra-t-il te donner quelque utile renseignement. »

Le prince la remercie cordialement de son obligeance et s'endort d'un bon sommeil.

Le lendemain au lever du soleil la vieille souffle dans son cornet. Aussitôt on entend un grand bruit dans la forêt. Tous les animaux à quatre pattes, petits et grands, se rassemblent autour de la cabane. Leur reine leur demande s'ils savent où est la terre de la jeunesse, et tous répondent qu'ils n'en ont pas la moindre connaissance.

L'obligeante vieille se retournant alors vers le prince lui dit :

« Tu vois que je ne puis t'indiquer ton chemin,

mais va voir de ma part ma sœur qui est la reine des oiseaux. Peut-être sera-t-elle plus instruite que moi. Mets-toi sur le dos de ce loup, il te portera près d'elle. »

Carl de nouveau remercie et se met en route avec son étrange monture. Le soir, au fond d'une forêt, il voit de nouveau briller une petite lumière. Le loup lui dit :

« Nous allons nous quitter. Là demeure la sœur de ma souveraine. »

Le prince descend dans une cabane souterraine et trouve une autre bonne vieille qui le reçoit poliment et lui demande le motif de son voyage. Il répond qu'il cherche la terre de la jeunesse.

« Ah ! dit-elle, j'ai vécu six cents hivers et je n'ai jamais entendu parler de ce pays. Mais demain j'interrogerai les oiseaux. »

Le prince la remercie et s'endort d'un bon sommeil.

Le lendemain la vieille souffle dans son cornet. Aussitôt on entend un grand bruissement dans l'air. De tous les côtés arrivent précipitamment les oiseaux. Leur reine leur demande s'ils savent où est la terre de la jeunesse et tous répondent qu'ils ne la connaissent pas.

La reine se tournant vers le prince lui dit :

« Tu vois que je ne puis te renseigner comme

je le désirerais. Mais ma sœur qui est la reine des poissons sera peut-être plus instruite que moi. Assieds-toi entre les deux ailes de cet aigle, il te portera près d'elle. »

Le prince obéit et le soir descend près d'une cabane. Là est une vieille, vieille femme qui lui demande qui il est et où il veut aller.

« Je suis, répond-il, le fils d'un roi; je cherche la terre de la jeunesse et je viens à vous avec la recommandation de votre sœur.

— J'ai vécu neuf cents hivers, répond la bonne vieille, et je n'ai jamais entendu parler du pays où tu désires aller. Mais demain j'interrogerai les poissons. »

Le lendemain en effet elle souffle dans son cornet. Aussitôt on entend un grand fracas dans les flots. Tous les poissons fendant les vagues se rassemblent autour de leur reine. Elle leur demande s'ils savent où est la terre de la jeunesse et tous répondent qu'ils ne la connaissent pas.

« Mais, s'écrie la reine, je ne vois point parmi vous la vieille baleine. »

Au même instant on entend de nouveau un grand bruit. C'est la baleine qui arrive précipitamment.

« Pourquoi donc, lui demande sa souveraine, es-tu en retard?

— J'ai fait un long trajet, un trajet de plusieurs milliers de lieues.

— Où as-tu été?

— À la terre de la jeunesse.

— Ah! très bien, tu as manqué à ton devoir en ne te rendant pas plus tôt à mon appel. Pour ta punition tu porteras ce jeune homme à la terre d'où tu viens, et tu le ramèneras. »

Le prince remercia vivement la bonne vieille de neuf cents ans, et se mit sur le dos de la baleine qui fendit rapidement les flots.

Le soir même il arrivait près de la plage où il désirait tant aborder.

La baleine alors lui dit :

« Écoute le conseil que je vais te donner. Ne l'oublie pas, et suis-le ponctuellement. À minuit tout dort dans le château enchanté qui est là devant toi. Tu y entreras donc à minuit, mais ne cueille qu'une pomme, ne prends qu'un flacon de l'eau magique et ne t'arrête pas, reviens en toute hâte, sinon tu t'exposes et tu m'exposes à un danger mortel.

— Merci! répond Carl, je me souviendrai de tes recommandations. »

À minuit, il entre dans le château enchanté. Tout y était plongé dans le sommeil, ainsi que lui avait dit la baleine. Devant la porte étaient des bêtes affreuses, des ours, des loups, des dragons, couchés l'un auprès de l'autre, les yeux fermés. Le prince traverse un grand nombre de chambres

superbes et regarde avec admiration les richesses qu'elles renferment. Il arrive ensuite dans une grande salle dont les parois étaient revêtues de lames d'or et d'argent. Au milieu de cette salle était l'arbre sur lequel brillaient les pommes magiques et, près de cet arbre, coulait sur des pierres précieuses, avec un son merveilleux, une eau limpide et lumineuse. C'était là ce que le hardi voyageur venait chercher de si loin.

Il emplit un flacon de l'eau de Jouvence, mais ensuite oublia les conseils de la baleine et cueillit tant de pommes d'or qu'il en remplit son bissac. Sa récolte ainsi faite, il voulait sortir. Mais il ne retrouvait plus son chemin. Il erra de chambre en chambre cherchant en vain la porte extérieure. A la fin, il entra dans une salle plus splendide encore que toutes celles qu'il venait de voir. Là était un lit en soie bleue, et sur ce lit reposait une jeune fille d'une beauté sans pareille. Carl resta devant elle immobile et muet dans un état de ravissement. En même temps, la jeune fille voyait en songe l'image de ce charmant prince. Elle le voyait de telle sorte qu'elle ne pouvait désormais l'oublier, et à son oreille une voix mystérieuse murmurait : « Voilà celui que tu dois épouser. »

Carl s'arracha enfin à la contemplation de la belle endormie, écrivit son nom et le nom de

son pays près d'elle, sur la muraille, et sortit. A peine avait-il franchi le seuil de la porte, que tout s'éveillait et que tout était en mouvement dans le château. Il s'élança sur le dos de la baleine, qui l'attendait avec impatience. Arrivé en pleine mer, tout d'un coup, le gigantesque animal plonge dans les eaux, puis remonte à leur surface et dit au prince :

« Ce plongeon t'a-t-il fait peur?

— Oui, je l'avoue, grand'peur.

— Eh bien! moi j'ai été ainsi effrayée quand tu as rempli de pommes ta sacoche. »

Un peu plus loin, la baleine plonge de nouveau plus bas que la première fois, puis dit au prince :

« As-tu eu peur?

— Oui, une terrible peur.

— Eh bien! moi, j'ai été ainsi effrayée, quand tu t'es arrêté à regarder la princesse. »

Un peu plus loin, la baleine plonge encore et reste longtemps sous l'eau, puis dit au prince :

« As-tu eu peur?

— Jamais je n'eus si peur.

— Eh bien! moi, j'ai été ainsi effrayée quand tu écrivis ton nom sur la muraille. »

Le soir, Carl arrivait chez la reine des poissons. Pour la remercier du service qu'elle lui avait rendu, il lui donna une pomme d'or et quelques gouttes de la source merveilleuse. Dès que la vieille

de neuf cents hivers eut bu cette eau et mangé cette pomme, les rides de son visage disparurent; entre ses lèvres brillèrent deux rangées de dents blanches; sa taille se redressa. Enfin à la place de la vieille décrépite apparut une jeune fille aux cheveux blonds, à l'œil vif, aux joues roses. Elle remercia vivement Carl de sa générosité et lui dit, comme il allait partir :

« J'ai aussi un présent à te faire. Prends cette bride et secoue-là, tu verras ce qu'elle te donnera. »

Le prince obéit et, à l'instant même, il vit devant lui un cheval superbe qui se laissa docilement monter et le transporta avec la rapidité du vent vers la vieille reine des oiseaux. A elle aussi il donna de l'eau de Jouvence et une pomme qui la rajeunirent immédiatement. Et, comme il allait partir, elle lui dit en le remerciant de sa générosité :

« J'ai aussi un présent à te faire, prends cette nappe. Dès que tu la déploieras, elle te donnera un royal festin. »

Carl remonta sur son bon cheval, se rendit près de la reine des quadrupèdes et la rajeunit comme ses deux sœurs. Elle le remercia cordialement aussi et lui dit, comme il allait partir :

« Je veux te donner un témoignage de ma gratitude. Tiens, prends cette épée. A son aspect,

nul adversaire ne peut résister, pas même l'animal le plus sauvage. »

Avec cette puissante épée, la précieuse nappe et la bride enchantée, le prince se remet en route et arrive dans la ville où sont ses deux frères et, après les avoir joyeusement embrassés, leur raconte ses merveilleuses aventures. Les deux frères, en apprenant qu'il a si bien réussi dans son entreprise, se sentent à la fois honteux de leur mollesse, furieux de son succès et prennent la résolution de lui ravir ce qu'il a si bravement conquis. Pour célébrer, dirent-ils, son retour, ils ordonnent une grande fête, ils le trompent par leurs témoignages d'affection, et la nuit, sans qu'il s'en doute, mettent à la place des trésors qu'il a rapportés de l'Ungdomland, une autre eau et d'autres pommes. Carl se remet en route. Il lui tarde de revoir son père, il est si heureux de songer qu'il va le rajeunir ! Dès qu'il l'a embrassé, il lui donne avec une joyeuse confiance son flacon d'eau, ses pommes. Mais cette eau et ces pommes ne produisent pas le moindre effet. Le vieillard s'afflige de cette déception, s'irrite de penser que son fils bien-aimé s'est joué de lui. L'innocent Carl s'aperçoit avec douleur qu'il a été volé.

Quelque temps après, arrivent ses deux méchants frères. Ils font à leur père un prodigieux

récit des vastes régions qu'ils ont parcourues, des périls qu'ils ont bravés pour atteindre à la terre enchantée. Puis ils lui donnent à savourer la vraie eau, la vraie pomme qu'ils ont si indignement dérobées à l'innocent Carl.

Aussitôt les cheveux blancs du vieillard reprennent leur teinte primitive, ses rides s'effacent, ses membres reprennent leur force et leur élasticité.

Enfin le voilà doué d'une nouvelle jeunesse. Transporté de joie, il serre ses deux fils dans ses bras, il les nomme ses héros, ses bienfaiteurs. Il leur prodigue tous les témoignages de tendresse et de distinction, puis soudain songeant que le plus jeune a voulu le tromper, il devient furieux contre lui. Il ordonne qu'on le jette dans la fosse aux lions et qu'on l'y laisse sans secours.

Personne n'ose s'opposer à cette terrible sentence. L'innocent Carl est livré aux bêtes fauves qui doivent en un instant le dévorer. Mais il a conservé les présents des deux bonnes vieilles. A la vue de son épée, les lions se retirent humblement à l'écart. Quand il a faim, il déploie sa nappe. Aussitôt elle se couvre des meilleurs mets.

Cependant la jeune princesse de l'Ungdomland pense à lui constamment et croit qu'il reviendra,

et l'attend de jour en jour. Une nuit elle le voit de nouveau en rêve, non plus avec le sourire sur les lèvres et l'éclair dans les yeux, comme elle l'a vu quand il était près d'elle, mais morne, soucieux, captif. En même temps, une voix mystérieuse lui murmure à l'oreille : « Voilà celui que tu dois épouser! »

Elle écoute, elle regarde. Ce rêve est pour elle l'image de la réalité et bientôt sa résolution est prise. Il ne peut venir celui dont elle espérait le prompt retour. C'est elle qui ira à lui. Il est triste, elle le consolera; il est captif, elle le délivrera.

Sur le mur il a écrit son nom et le nom de son pays. Elle part pour ce pays, avec une quantité de navires, un amas de choses précieuses et une légion de soldats.

A la vue de cette flotte étrangère tous les habitants de la capitale du roi rajeuni sont en grand émoi.

Elle a peut-être été armée avec une intention hostile, et elle semble formidable. Mais la princesse demande seulement à voir le jeune homme qui a été dans l'Ungdomland. C'est chose aisée. Le roi se hâte d'envoyer à la princesse son fils aîné. Mais à peine l'a-t-elle entrevu qu'elle s'écrie :

« Ce n'est pas celui-là que je viens chercher. »

Le roi lui envoie son second fils. Elle l'attend sur son magnifique navire, au milieu de ses officiers, et dès qu'elle l'a entrevu, elle dit avec un accent de dédain :

« Ce n'est pas celui-là que je viens chercher. »

Puis elle ajoute :

« Il ne faut pas qu'on essaye de me tromper. Il faut qu'on me fasse voir le jeune prince qui est venu dans l'Ungdomland, sinon, je le déclare, de cette royale capitale il ne restera pas pierre sur pierre. »

Les deux imposteurs, à ces paroles, se sentent atterrés et le roi pâlit et tremble en se rappelant l'horrible arrêt qu'il a prononcé.

Que faire? Le jeune prince est depuis longtemps sans doute dévoré par les animaux carnassiers. A tout hasard on va regarder la fosse où il a été jeté, et on le voit paisiblement assis au milieu des lions.

Un cri de joie annonce ce miracle, un cri de joie retentit bientôt de toutes parts. Le roi accourt près de son fils, tombe à genoux et lui demande pardon de son iniquité. Carl tendrement le relève, le serre sur son cœur et revient dans la ville où il avait été si aimé et si regretté. La foule se presse sur son passage et des clameurs enthousiastes résonnent dans les airs. Il reprend au palais ses vêtements de fête, secoue la bride magique et, sur

un cheval superbe, s'avance vers la flotte étrangère. A peine la princesse l'a-t-elle aperçu qu'elle s'écrie :

« C'est lui. Je le reconnais. C'est lui qui est venu dans l'Ungdomland. »

Il s'approche. Elle lui tend la main. C'est l'époux que la voix mystérieuse d'un bon génie lui a désigné.

Le lendemain le mariage du beau prince et de la belle princesse fut pompeusement célébré. Tous deux partirent ensuite pour la terre de la jeunesse et ils y vécurent longtemps et heureusement.

Les deux traîtres périrent dans la fosse aux lions où ils avaient fait jeter leur brave frère.

---

# CONTES GERMANIQUES

## LE FORGERON DE JUTERBOCK.

Dans la petite ville de Juterbock vivait autrefois un forgeron dont on raconte d'étranges choses. Jeune, il avait beaucoup voyagé et, en observant le travail des forgerons en différents pays, il était devenu très habile dans son métier. Il avait appris à tremper l'acier de telle sorte qu'il faisait des cottes de mailles impénétrables. Quand l'empereur Frédéric Barberousse partit pour sa première campagne en Italie, il prit à son service Pierre, l'habile forgeron, et l'emmena avec lui.

Après la mort du glorieux empereur dans sa croisade en Palestine, Pierre revint à Juterbock et y vieillit tranquillement. Un jour qu'il était

assis dans son jardin, sous un vieux poirier, il vit venir un petit homme dont il ne savait pas le nom et pour lequel il professait un profond sentiment de respect. Ce petit homme, monté sur un âne et vêtu tout simplement d'une robe grise et d'un manteau gris, lui avait rendu en diverses occasions d'importants services. Cette fois, après avoir fait selon sa coutume ferrer son âne, il dit à Pierre :

« Si tu veux former trois souhaits, ils seront accomplis. Mais songe à l'essentiel.

— Eh bien, répondit le forgeron, comme je tiens beaucoup à mes poires et que souvent on m'en vole, je désire que quiconque s'avisera de monter sur mon poirier ne puisse en descendre sans ma permission; ensuite lorsque j'aurai fermé la porte de ma chambre, je désire que personne ne puisse y entrer si ce n'est par le trou de la serrure.

— Quels souhaits ridicules, s'écria le petit homme gris. N'oublie pas donc d'en faire un meilleur.

— Ce qu'il y a de meilleur pour moi, répliqua Pierre, c'est cette bouteille d'eau-de-vie, et je désire qu'elle ne soit jamais vide.

— Soit! dit le petit homme, tes vœux seront accomplis. »

En disant ces mots, il passa la main sur quelques

fers de la forge, puis monta sur son âne et disparut. Les fers qu'il avait touchés étaient convertis en un pur argent. Quelle fortune inespérée! Et le liquide de sa chère bouteille était réellement inépuisable. Quel bonheur!

Mais rien n'empêchait Pierre de vieillir, et un jour apparut la Mort. Il contraignit l'émotion qu'il éprouvait et lui dit d'un air calme :

« Je suis tout prêt à te suivre. Seulement avant de m'en aller je désirerais savourer encore une de ces poires qui me plaisent tant. Mon âge ne me permet plus de monter sur ce poirier. Voudrais-tu bien y monter toi-même?

— Très volontiers, répondit la Mort, ravie de trouver un homme qui lui parlait si poliment. »

Aussitôt elle enlace de ses deux bras la tige de l'arbre et grimpe jusqu'aux branches où sont les plus belles poires.

« Reste-là, lui crie Pierre, » qui n'avait nulle envie de s'en aller à l'autre monde.

La Mort en vain le prie, le conjure de lui rendre la liberté. Pierre reste inflexible. Pierre voulait vivre. De dépit, elle mangea tous les fruits du poirier et de nouveau inutilement recommença ses supplications. Cependant, sur la terre, plus personne ne mourait. Les vieillards affaiblis par l'âge, les malades qui aspiraient au dernier repos ne pouvaient même plus rendre

le dernier soupir, et le monde était dans la confusion par ce phénomène sans exemple.

A la fin Pierre fit un traité avec la Mort. Il lui rendit sa liberté de mouvement à la condition qu'elle ne le frapperait point de sa faux, qu'elle le laisserait vivre. Elle s'enfuit aussitôt furieuse, et, pour se venger, elle envoya le diable à la forge. Pierre le voyant venir, ferma sa porte et se tint avec un sac en cuir ouvert devant le trou de la serrure. Le diable y entra ne se doutant point du piège qui lui était tendu. Aussitôt le rusé forgeron ferme le sac, le porte sur son enclume, et de toutes ses forces, avec son plus lourd marteau, frappe sur le malheureux diable qui pousse des gémissements et des hurlements à faire trembler. Le rude forgeron continue à frapper jusqu'à ce que son bras soit fatigué. Alors, il ouvre le sac, et le diable s'en va éclopé, disloqué, jurant bien de ne plus jamais revenir dans cette terrible maison.

Après ce second événement, Pierre vécut encore de longues années. Mais les infirmités de la vieillesse lui rendaient de plus en plus la vie pénible et tous ses parents, tous ses amis étant morts, il résolut de sortir aussi de ce monde, et il s'en alla avec confiance frapper à la porte du paradis ; il se sentait bien plus confiant encore, lorsqu'en voyant apparaître saint Pierre, il reconnut en

lui le généreux passant qui avait daigné plusieurs fois visiter sa forge. Mais saint Pierre lui dit d'une voix courroucée :

« Va-t'en, malheureux, tu pouvais choisir trois grandes grâces, et tu n'as pas songé à la vie éternelle, va-t'en ! »

Le forgeron baissa la tête tout confus et, du haut de l'étroit sentier qui conduit aux régions célestes, descendit sur un large chemin, très facile à suivre, très fréquenté, le chemin de l'enfer. Il arriva à l'entrée d'une grande voûte et dit son nom.

« Le forgeron de Juterborck ! s'écria aussitôt le diable qu'il avait si bien martelé. Qu'on le chasse au plus vite, qu'on ferme la porte à triple verrous, qu'à aucun prix on ne le laisse entrer. »

Ainsi repoussé par le maître de l'enfer, Pierre se dirige vers les grottes du Kifthauser où vit son ancien maître le vaillant Frédéric Barberousse et là il est accueilli avec une indulgente bonté. Là il continue son métier de forgeron, il ferre les chevaux de l'empereur et des princesses, en attendant le jour où l'immortel Frédéric sortira de sa retraite, et l'on saura que ce jour est venu quand les corbeaux cesseront de voler autour de la montagne et quand un vieux poirier desséché qui est près du château de Kifthauser reverdira et refleurira. Alors, on reverra l'immortel empereur monté sur son fier cheval de bataille, revêtu

de son armure d'acier, brandissant son glaive redouté. Il affranchira les peuples de leur servitude, suspendra son bouclier à l'arbre refleuri, puis avec ses compagnons s'endormira du dernier sommeil.

---

## LES TROIS DONS

Trois riches étudiants voyageant au gré de leur fantaisie, entrèrent un jour par hasard dans la maison d'un pauvre tisserand. Sa pauvreté leur fit pitié. En le quittant ils lui donnèrent cent écus. Hans, le tisserand, ravi d'une telle générosité, savait bien à quelles emplettes nécessaires il devait employer ce trésor. Mais auparavant il voulait contempler à diverses reprises ces beaux écus brillants, les contempler seul et n'en rien dire à sa femme qui était absente quand il reçut ce trésor inespéré. Après avoir, dans sa joie d'égoïste, palpé et fait résonner toutes ces fascinantes pièces d'or, il les cacha dans des haillons, convaincu que personne n'irait les chercher là.

Mais voilà qu'un matin, Hans étant sorti, sa

femme, réduite à une pénurie extrême, s'avise de prendre les vieux chiffons entassés dans le coin d'une chambre et les vend avec les cent écus qu'ils contenaient à un marchand ambulant, heureuse d'en tirer quelques deniers.

On peut se figurer la désolation du tisserand quand il apprit ce fatal marché.

L'année suivante, les trois étudiants revinrent encore dans sa maison, espérant le trouver dans une meilleure situation.

Le pauvre Hans leur raconta son infortune et ils lui donnèrent encore cent écus.

« Cette fois, se dit le tisserand, je cacherai si bien mon argent que personne ne pourra le découvrir, » et il le cacha dans le cendrier. Mais sa femme vendit pour un morceau de savon les cendres avec les cent écus.

L'année suivante, les trois étudiants revinrent encore et, ayant appris le nouveau malheur de Hans, l'un deux lui dit en lui jetant un morceau de plomb :

« C'est inutile de chercher à te faire du bien. Tiens, voilà notre dernier présent. Tu ne nous reverras plus ».

Le lendemain un pêcheur du village entra chez le tisserand, et lui dit :

« N'auriez-vous point par hasard un peu de plomb pour mes filets ? »

Hans lui remit le morceau de plomb que les étudiants lui avaient donné.

— Grand merci ! s'écria le pêcheur, le premier beau poisson que je prendrai sera pour vous. »

Ce jour-là même, il revint apportant en effet un gros superbe poisson. Hans en l'ouvrant y trouva une pierre singulière dont il ne savait que faire. Il la mit au bord de sa fenêtre et, le soir, la vit luire dans l'ombre comme un charbon ardent.

« Eh! eh! se dit-il, voilà une lampe économique. »

Le lendemain, Hans reçut la visite d'un marchand qui lui demanda à acheter par curiosité cette petite pierre qu'il avait vue sur la fenêtre, et du premier coup il en offrait dix écus.

« Non, non, dit Hans, cette pierre me plaît. Je ne la vendrai pas à ce prix.

— Pour moi, réplique le marchand, c'est une simple fantaisie. Mais s'il le faut, je consens à vous en donner vingt écus.

— Non pas, non pas, » dit le tisserand qui pressentait une bonne aubaine. Graduellement le marchand en vint à lui offrir mille écus.

Avec cette somme, il acheta tout ce qui lui était nécessaire pour réorganiser son métier de tisserand, se remit vaillamment à l'œuvre, peu à peu par son travail, par sa bonne conduite, devint riche et n'oublia point le pêcheur qui, pour un

morceau de plomb, lui avait donné l'élément de sa fortune.

---

## LE JUGE ET LE DIABLE.

Dans une ville d'Allemagne il y avait un homme nommé Schwarz, qui possédait des coffres pleins d'or et d'argent et qui était si dur envers les pauvres, si vicieux, si méchant, qu'on s'étonnait que le terre ne l'eût pas encore englouti. Cet homme exerçait les fonctions de juge et dans cette noble charge commettait toutes sortes d'iniquités.

Un matin il sortit pour aller voir ses vignes et, chemin faisant, rencontra le diable vêtu comme un seigneur. Schwarz lui fit un grand salut et lui demanda poliment qui il était et d'où il venait.

« Mieux vaut pour vous, répliqua l'élégant inconnu, que je ne réponde pas à ces questions.

— Et s'il me plaît que vous y répondiez, reprit le juge, il faudra bien vous y décider. Je suis ici tout-puissant et personne n'ose me résister. Je

puis à l'instant, si cela me convient, vous faire arrêter et vous réduire au dernier dénûment.

— S'il en est ainsi, répondit l'inconnu, je cède à votre curiosité. Vous me demandez qui je suis, sachez donc que je suis le diable.

— Hum ! reprit le juge, et que viens-tu faire ici?

— C'est aujourd'hui dans votre ville jour de marché. J'y viens prendre tout ce qui me sera sérieusement donné.

— Soit ! reprit le juge, fais ta besogne. Je n'ai nulle envie de t'en empêcher. Mais je veux t'accompagner pour voir ce qu'on te donnera.

— Tu ferais mieux de ne pas assister à ce spectacle.

— Je veux voir comment tu prends ce qu'on te donne. Je le veux absolument, dût-il m'en coûter la vie.

— Eh bien, allons. »

Tous deux se dirigèrent alors vers la place du marché où il y avait une quantité de gens, achetant ou vendant. Tous s'inclinèrent humblement devant le juge redouté et devant l'étranger qui l'accompagnait.

Schwarz se fit apporter deux verres de vin et en présenta un au diable, disant :

« Tiens, prends, voilà ce que je te donne. »

Mais le diable le refusa sachant que cela n'était pas franchement donné.

Près d'eux passe une paysanne conduisant un veau rétif qui tirait sur sa corde, courait à droite et à gauche et fatiguait tellement la pauvre femme que, dans un accès de colère, elle s'écrie : « Ah! méchant animal, que le diable te prenne! »

« Entends-tu? dit le juge à son infernal compagnon, prends ce veau. Il est à toi.

— Non, répond le diable. Il ne m'est point sérieusement donné. Si je le prenais, cette femme le regretterait longtemps. »

Un peu plus loin, une mère réprimande son enfant et, le voyant rebelle à sa leçon, s'écrie tout à coup avec un accent de désespoir : « Va-t'en au diable! »

— Voilà, dit le juge, un enfant qui t'est bien livré. Prends-le.

— Non, répond le diable, il ne m'est point livré sérieusement. Si je le prenais, sa malheureuse mère ne cesserait de pleurer. »

Schwarz et son compagnon continuent à cheminer au milieu de la foule et rencontrent deux ouvriers qui se disputaient avec fureur. L'un d'eux, après avoir accablé d'injures son antagoniste, lui dit : « En voilà assez, que le diable t'emporte! »

— Prends ce vigoureux garçon, dit le juge, tu vois comme il t'est donné.

— Ah! répliqua le diable, celui qui semble ainsi me le livrer lui est très attaché. En ce moment la colère et l'ivresse l'aveuglent. Mais s'il venait à le perdre, il en aurait un profond chagrin. »

Tout à coup une vieille femme dont les vêtements annoncent la pauvreté, dont la figure pâle et maigre révèle une profonde douleur, s'arrête en face du juge et s'écrie :

« Malheur à toi! malheur à toi! Tu es riche et moi je suis pauvre, tu m'as enlevé mon unique vache qui était ma dernière ressource. Je n'avais fait aucun mal et tu m'as réduite sans pitié à la plus affreuse misère. J'invoque la justice du ciel. Je la prie de te punir de tes iniquités. Je demande que le diable emporte ton corps et ton âme en enfer.

— Ah! cette fois, dit le diable en se tournant vers le juge, voilà une parole sincère, un vœu de cœur. Je prends ce qui m'est si bien donné. »

A ces mots, il saisit de ses deux griffes le juge par le col et disparaît avec lui.

# CONTES DE L'ESTHONIE

---

## LA MONTAGNE DE VERRE

Il y avait une fois un grand roi dont la fille mourut tout à coup, et tous les habitants du pays se désolaient, car la jeune princesse était très belle, très gracieuse et très aimée. Mais voilà que, le jour où elle devait être ensevelie, arrive d'un pays lointain un savant homme, un magicien qui, voyant ce grand deuil, en demande la cause. Dès qu'on la lui a dite, il se rend au palais et s'écrie :

« La princesse n'est pas morte ; laissez-la reposer. »

Puis il s'approche du roi et lui dit :

« Il ne faut pas mettre la princesse dans une

tombe. Je ferai une caisse en verre où elle dormira jusqu'au jour où elle doit se réveiller. »

Le roi, ravi, annonça qu'il donnerait à l'étranger une magnifique récompense si ses promesses se réalisaient. Le savant se mit aussitôt à l'œuvre. Il établit dans une des salles du palais une grande caisse en verre dans laquelle la princesse fut étendue sur de moelleux coussins, et, à la porte de la salle, des sentinelles devaient veiller jour et nui avec l'ordre formel de ne laisser entrer personne.

Toute cette première organisation étant faite, le savant dit au roi :

« Envoyez de tous côtés des manœuvres pour amasser une quantité de matériaux, car je dois construire un four plus vaste que votre capitale et faire une montagne de verre. Dans sept ans, lorsqu'au commencement de l'été résonnera le premier chant de l'alouette, envoyez des messagers de toutes parts pour convoquer auprès de vous les prétendants à la main de votre fille, et annoncez qu'elle sera accordée à celui qui pourra gravir, soit à cheval, soit à pied, la montagne de verre. Dans sept ans et sept jours, la princesse se réveillera et donnera un anneau d'or à celui qui parviendra jusqu'au sommet de verre, et avec celui-là vous la marierez, fût-il le plus pauvre de vos sujets, sinon elle se rendormira pour ne plus jamais s'éveiller.

Le roi promit de suivre ponctuellement toutes ces prescriptions et aussitôt donna l'ordre d'amasser les immenses matériaux demandés par le magicien. A la fin de la sixième année le four s'élevait à la hauteur des nuages. Deux mille ouvriers y étaient sans cesse occupés, et il était chauffé de telle sorte que des étangs, des rivières, des lacs furent par là desséchés et de profondes sources visiblement amoindries.

Pendant que ces grands travaux s'achèvent, entrons dans la cabane d'un paysan, à une courte distance de la ville. Là demeure un vieillard avec ses trois fils. Les deux premiers sont de vigoureux et alertes garçons. Le plus jeune semble un peu simple. Le vieillard étant tombé malade les appelle près de son lit et leur dit :

— Je sens que ma fin approche et je désire vous faire connaître mes dernières volontés. Vous, mes fils aînés, il faut que vous continuiez à cultiver ensemble vos champs et à vivre dans la même maison tant que vous ne serez pas mariés, car un proverbe dit : « Là où sept frères « peuvent aisément habiter ensemble, il n'y a « pas assez de place pour deux femmes. » Quand viendra le jour du mariage, vous partagerez entre vous deux mon héritage et vous logerez et nourrirez tant qu'il vivra Georges, votre jeune frère, qui n'est guère en état de travailler ni de

gouverner une maison. C'est à cette condition que je vous lègue ma cassette. Georges n'a pas grande intelligence, mais il a bon cœur et il vous obéira comme il m'a toujours obéi.

Les deux frères aînés répondirent à leur père par de belles paroles. Le plus jeune ne dit rien, mais pleura amèrement.

« Encore un mot, reprit le vieillard. Quand je serai enseveli, je désire que vous me donniez un dernier témoignage d'affection en venant l'un après l'autre passer une nuit sur mon tombeau. »

Les deux aînés répondirent encore par de belles paroles, sans une larme dans les yeux, à cette dernière demande. Le plus jeune ne dit rien, mais il pleura amèrement.

Bientôt le bon vieillard mourut. Ses deux héritiers invitèrent à ses funérailles leurs voisins et leurs amis et s'assirent à une table abondamment servie, et burent et mangèrent comme à un repas de noces. Georges était seul près du cercueil, soupirant et pleurant et, lorsque ce cercueil fut enfoui dans la terre, il lui sembla que toutes ses joies étaient mortes et ensevelies avec son père.

Le soir, quand les derniers convives furent partis, il demanda à ses frères lequel d'entre eux voulait passer la première nuit sur la tombe paternelle.

— Ah! répondirent-ils, cette journée nous a

fatigués; nous avons besoin de nous reposer. Toi qui n'as rien fait, tu peux bien cette nuit veiller.

Sans rien répliquer, Georges s'en alla au cimetière et marcha à petits pas autour de la fosse où reposait son père. A minuit, une voix qu'il ne pouvait oublier prononça ces mots :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement?

Et il répondit :

Ah! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

La voix demanda ensuite pourquoi cette visite nocturne n'était pas faite par l'un des fils aînés.

Georges répondit que la journée des funérailles avait fatigué ses frères.

« C'est bien, reprit le père, chaque œuvre mérite sa récompense, je veux te donner la tienne. Un jour, tu désireras avoir de beaux vêtements pour entrer dans la société des gens distingués; reviens alors sur mon tombeau, frappa trois fois la terre avec ton talon gauche et dis :
« Cher père, je demande ma récompense pour
« ma première veillée. » Aussitôt tu auras une rmure et un cheval. Mais pas un mot de toute ceci à tes frères. »

Au point du jour, Georges retourna au logis et s'endormit.

Le soir, il demanda à ses frères lequel d'entre eux voulait passer la nuit sur la tombe paternelle, et ils lui répondirent d'un ton railleur :

« Personne ne viendra enlever notre père à sa fosse. S'il te plaît d'aller près de lui passer la nuit, rien ne t'en empêche. Mais, avec toutes tes veillées, tu ne le ressusciteras pas. »

Georges entendit ces paroles avec douleur et retourna au cimetière.

A minuit, la voix de son père prononça ces mots :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement?

Et il répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant !

Le père, de nouveau, demanda si l'un des deux aînés n'était pas venu. Georges les excusa en disant qu'ils étaient fatigués du travail de la journée.

« Eh bien ! reprit la voix du mort, toute œuvre mérite sa récompense. Je te donnerai la tienne.

« Un jour viendra où tu auras besoin d'un vêtement plus beau que celui que tu as gagné hier. Viens alors ici frapper du talon gauche trois fois sur ma tombe en disant : « Cher père, je « demande la récompense de ma seconde veille. » Tu auras alors une si belle armure et un si beau

cheval que l'on ne pourra se lasser de te regarder. Mais, de tout ceci, pas un mot à tes frères. »

Au point du jour, Georges retourna au logis. Ses frères étaient encore au lit. Il se coucha sur le poêle et s'endormit.

Le soir, il leur demanda lequel d'entre eux voulait passer la nuit sur la tombe. Ils lui répondirent d'un ton sarcastique :

« Celui qui a déjà gratuitement passé là deux nuits peut bien en passer une troisième. A quoi sert d'ailleurs? Personne n'ira enlever notre père, et il ne sortira pas lui-même de sa fosse. Il n'avait plus sa raison quand il nous a fait sa singulière demande. »

Georges pleura en les entendant parler ainsi et retourna au cimetière. A minuit, la voix du mort dit :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement?

Et le pieux fils répondit :

Ah! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

— Pourquoi donc tes frères ne sont-ils pas venus?

— Ils étaient fatigués du travail de la journée.

— Eh bien! toute œuvre mérite sa récompense; je te donnerai la tienne. Un jour viendra où tu reconnaîtras que plus l'homme possède,

plus il désire. Mais les vœux du tendre fils qui reste fidèle à la mémoire de son père doivent être accomplis. Je voulais partager mon trésor entre tes frères; toi seul en hériteras. Si les vêtements et les chevaux que tu as gagnés hier et avant-hier ne te suffisent pas, viens ici, frappe du talon gauche trois fois sur ma tombe, en disant : « Cher père, je demande ma récompense pour la troisième veille. » Tu recevras alors la plus magnifique armure et le plus magnifique cheval. Le monde t'admirera, tes frères t'envieront, et tu deviendras le gendre d'un roi puissant. Mais, de tout ceci, pas un mot à tes frères.

Au point du jour, Georges retourna au logis et s'endormit. Pendant qu'il dormait, ses frères se disaient :

A quoi nous sert ce garçon qui rôde la nuit et se couche dans la matinée? A quoi bon le nourrir? Avec ce qu'il mange, nous pourrions engraisser un porc, ce qui nous serait plus profitable...

— Qu'il s'en aille! s'écria l'aîné, qu'il s'en aille, hors d'ici, mendier!

— Non, répliqua l'autre; on sait que nous avons quelque fortune, et on nous blâmerait si nous l'obligions à demander l'aumône. Qu'il demeure ici. Nous lui donnerons nos restes, pas

assez pour apaiser son appétit, assez pour qu'il ne meure pas de faim.

Pendant ce temps, le magicien avait achevé son œuvre, et le roi fit annoncer de toutes parts que la main de sa fille serait accordée à celui qui à pied ou à cheval gravirait la montagne de verre. Au sommet de cette montagne était la princesse endormie dans sa caisse de verre.

De tous les côtés, on vit venir dans la capitale une multitude de gens, les uns décidés à tenter la difficile épreuve, d'autres désireux d'assister à ce curieux événement. La montagne brillait au loin comme le soleil.

Les deux fils du paysan s'étaient fait faire des habits d'apparat pour se rendre à cette grande réunion. Georges, à qui ils ne donnaient qu'un vieux et grossier vêtement, devait rester à la maison, pour ne pas les humilier par sa misérable apparence. Mais dès qu'il les vit sortir il courut au cimetière, frappa la terre du talon et dit : « Cher père, je demande la récompense de ma première veille ». Au même instant apparut devant lui un beau cheval complètement sellé et harnaché. A ses flancs était suspendue une armure de bronze qui s'adaptait si bien à la taille du jeune orphelin qu'elle semblait faite tout exprès pour lui.

Des centaines et des centaines de prétendants

avaient déjà vainement essayé de gravir la montagne. A peine sur la pente escarpée et glissante pouvaient-ils faire quelques pas. Georges, revêtu de son armure et la figure cachée sous la visière de son casque, passa au milieu de la foule et gravit tranquillement la montagne jusqu'au tiers de sa hauteur. On vit alors la princesse lever une main dans sa caisse de verre. Mais il se retourna, salua le roi et disparut.

Le soir, il écoutait en silence ses deux frères s'entretenant des incidents de la journée et de l'éclat du chevalier revêtu de l'armure de bronze.

Le lendemain matin, tous deux sortirent à la hâte pour assister à l'épreuve qui devait durer encore deux jours. Georges alla comme la veille invoquer son père. Aussitôt apparut devant lui un cheval superbe avec une bride d'argent, portant une armure d'argent.

Comme la veille, une quantité de prétendants avaient fait, pour arriver au but indiqué, d'infructueux efforts. A midi, Georges traversa la foule et gravit la montagne jusqu'à la moitié de sa hauteur. Alors on vit la princesse remuer la tête. Mais il se retourna, salua le roi et disparut.

Le soir, assis tranquillement en sa demeure, il entendait sans rien dire, ses frères raconter les événements de la journée.

Le lendemain, tous deux retournaient à la

ville où il y avait encore une plus grande foule que la veille. C'était le jour solennel, le jour décisif où, après ses sept années de sommeil, la princesse devait se réveiller.

Dans la matinée, Georges s'en va au cimetière, frappe trois fois la terre de son talon gauche et dit : « Cher père, je viens te demander la récompense de ma troisième veille. » Aussitôt il voit près de lui un cheval avec une bride d'or, portant une armure d'or splendide, faite à la taille du jeune orphelin.

A midi, il arrive au milieu d'une quantité de prétendants qui ont échoué dans leur entreprise; il se dirige vers la montagne, et la gravit jusqu'à sa sommité. Alors le couvercle de la caisse de verre se brise, la princesse se lève, tire de son doigt un anneau d'or et le remet au brillant chevalier.

Georges redescend lentement la montagne, salue le roi et disparaît.

Le lendemain, le roi joyeux fait annoncer que la main de sa fille sera donnée à celui à qui elle a remis son anneau d'or et, à travers la foule des courtisans et des envieux, au milieu de splendeurs du palais, tout à coup, on voit venir un jeune homme vêtu comme un mendiant. C'est Georges. Ses deux frères le regardent stupéfaits et le roi frémit à l'idée de marier sa fille avec un

être d'un aspect si misérable. Cependant il ne peut manquer à sa parole. Georges lui présente l'anneau d'or. Georges doit devenir son gendre et attend la parole décisive. Dès qu'il l'a entendue, il enlève d'un coup de main sa hideuse souquenille et se montre revêtu de l'éclatante armure avec laquelle il a gravi au sommet de la montagne.

Le pieux orphelin épousa la belle endormie et vécut très heureux. Ses cruels frères moururent torturés par la colère et l'envie.

---

## LES TROIS JUMEAUX

Il y avait une fois un brave paysan marié avec une brave femme. Tous deux vivaient en bon accord, se plaisant à faire le bien, très estimés et très aimés de leurs voisins, et semblaient fort heureux. Ils éprouvaient cependant une grande peine dont nulle fortune ne pouvait les consoler. Mariés depuis dix ans, ils n'avaient point d'enfants.

Un soir l'honnête paysan était sorti, sa femme

seule au logis s'abandonnait à de tristes réflexions et pleurait en songeant aux joies maternelles dont elle était privée. Tout à coup elle sent à ses pieds un léger mouvement comme le frétillement d'un jeune chat. Elle regarde et voit un petit nain, un de ces petits êtres magiques qui habitent dans les montagnes des grottes d'or et de cristal, et quelquefois s'attachent à la famille de l'homme et se plaisent à la protéger et à l'enrichir.

« Ne pleure plus, dit-il à la bonne paysanne, tes vœux seront exaucés. Tu seras mère plus heureusement que tu ne peux l'imaginer, et quand ma prédiction sera accomplie, je reviendrai. »

A ces mots il disparut, comme s'il s'était échappé par le trou de la serrure, ou perdu dans une fente du parquet.

Environ un an après, la brave femme qui désirait si ardemment le bonheur d'être mère, mit au monde en quelques instants trois beaux garçons parfaitement constitués. Le nain, comme il l'avait annoncé, revint près d'elle et lui dit :

« Tes fils feront une fortune considérable et te donneront grande joie jusqu'à ta mort. »

En parlant ainsi il grimpait comme un chat au bord de la couchette où reposaient les trois jumeaux, et tirant de sa petite poche un peloton

rouge, il attacha un fil aux pieds d'un des garçons, aux mains du second, aux tempes du troisième. Puis il dit à la mère :

— La veille du jour où ces enfants seront baptisés, n'oublie pas d'enlever et de brûler ce fil. Tu en recueilleras la cendre dans une cuillère, et après y avoir mêlé quelques gouttes de lait, tu la déposeras sur le corps de chacun de tes garçons. Ainsi sera complétée mon œuvre, et selon la place où j'ai noué ce fil, chacun d'eux aura une force extraordinaire. Adieu. Tu ne me reverras plus.

Les trois garçons grandirent rapidement, et à mesure qu'ils grandissaient, chacun d'eux se signalait par une faculté extraordinaire. En raison de ce don magique, l'un d'eux fut nommé Œil-Perçant, le second, Main-Habile, le troisième Pied-Léger. Au premier temps de leur jeunesse, ils prirent de concert avec leurs parents la résolution de s'en aller en pays étranger dans l'espoir d'y faire un fructueux emploi de leur force et de leur adresse. Ils partirent par trois différents chemins, promettant de se rejoindre au bout de trois années dans la maison paternelle.

Pied-Léger se dirigea vers l'Orient, et y fit en peu de temps un long trajet, car il traversait avec une rapidité extrême et sans se fatiguer, les plaines et les montagnes. Il entra au service

d'un roi qui possédait une quantité de chevaux dont plusieurs étaient si alertes et si impétueux, que personne ne pouvait les arrêter. Mais Pied-Léger courait encore plus vite que les coursiers les plus agiles. En un instant, il maîtrisa les chevaux rebelles et les ramena au milieu du troupeau. La tâche que cinquante bergers réunis n'avaient pu accomplir, il la faisait lui seul aisément.

Le roi qui était juste, lui donnait le salaire de cinquante bergers; de plus, il lui faisait de nombreux présents. Un jour, à un banquet auquel il avait invité un grand nombre de princes et de seigneurs, il se mit à parler avec enthousiasme de l'habileté avec laquelle son jeune pâtre rassemblait et gouvernait son troupeau. Un des convives lui dit que ce berger n'avait pas si grand'peine à réunir des animaux qui connaissaient sa voix, mais qu'il voudrait le voir, poursuivre des animaux d'une autre contrée.

L'essai fut fait. On lâcha dans une vaste plaine des chevaux étrangers, choisis parmi les plus fougueux. Pied-Léger, non seulement les suivait sans peine, mais les devançait dans leur course désordonnée. Il fut récompensé de cette nouvelle épreuve par les éloges et les présents des princes et des seigneurs, qui d'abord doutaient de son étonnante faculté. Son nom devint

célèbre dans les régions de l'orient. Dès qu'un souverain désirait expédier en toute hâte un messager, il le confiait à Pied-Léger et le payait généreusement. Tous ceux qui l'employaient ainsi, auraient bien voulu le garder. Mais le jour étant venu où il devait partir pour rejoindre ses frères, il se mit en route avec vingt chevaux chargés des trésors qu'il avait amassés.

Le second frère, Main-Agile qui s'était dirigé vers le sud, trouva partout de la besogne tant qu'il en voulait. Sans appartenir à aucune corporation, sans avoir appris aucun métier, il réussissait en tout ce qu'il entreprenait. Il pouvait être tour à tour avec le même succès, tailleur, cordonnier, menuisier, orfèvre, et en un instant sa tâche était achevée dans la perfection.

Un jour il arriva dans une capitale où tout était en une grande agitation. La guerre était déclarée. Il fallait envoyer au plus vite des troupes contre un ennemi puissant, et l'on n'avait pour ces troupes pas assez d'armes, de vêtements et de chaussures. Tous les ouvriers travaillaient nuit et jour sans relâche. Mais ils n'étaient pas assez nombreux, et ils avaient tant de choses à faire.

Pour achever leur tâche, quelques chefs d'atelier demandaient cinq mois, d'autres six, d'autres

plus encore. Main-Habile offrit au roi de tout finir en trois mois.

« Et quelle garantie, répliqua le roi, me donneras-tu pour que je me fie à ta personne?

— Je n'ai ni or ni argent, reprit Main-Habile, mais ma vie est à votre disposition, et demain matin, si le roi le permet, je lui apporterai un échantillon de mon industrie. »

Le lendemain, en effet, il montra un vêtement qu'il venait de coudre, et les tailleurs, après l'avoir rigoureusement examiné, ne purent y découvrir le moindre défaut.

Main-Habile prit alors toute la besogne divisée en une quantité d'ateliers. On pensait qu'il allait appeler à lui en leur donnant d'énormes salaires, tous les ouvriers de la ville. Mais non, seul il se mit à l'œuvre, sachant de quel pouvoir il était doué, et deux mois avant le délai prescrit, son œuvre était pleinement et admirablement accomplie. Le roi, ravi, le combla de présents et il voulait l'emmener avec lui à la guerre, disant que celui qui faisait de tels prodiges avec des instruments de travail, devait en faire également avec l'épée. Mais en le remerciant, Main-Habile répondit qu'il devait retourner chez ses parents, et grâce à son travail, il y portait une belle somme d'argent.

Le troisième frère, Œil-Perçant, qui s'était

dirigé vers les régions de l'ouest, erra longtemps avant de trouver un emploi convenable. Avec son adresse à la chasse, il pourvoyait aisément à ses besoins journaliers, mais ne pouvait s'enrichir. Un jour il arriva dans une ville dont le souverain était dans une grande affliction par un étrange événement. Ce roi avait dans son jardin un arbre merveilleux qui portait des pommes d'or très grosses et d'une valeur considérable. Ces pommes étaient soigneusement comptées, et des sentinelles les gardaient constamment. Malgré cette surveillance, en trois nuits, trois de ces pommes avaient été volées, et l'on n'avait pas vu le voleur, et l'on ne trouvait de lui aucune trace.

Œil-Perçant se dit après avoir entendu ce récit : — A moins que ce filou ne soit un être tout à fait incorporel, je le verrai ; et après en avoir conféré avec le roi, il se rendit à l'insu des sentinelles dans le jardin et monta au sommet d'un arbre d'où il pouvait voir sans être vu. En même temps, les gardiens formaient autour du pommier un cordon si serré que pas une souris n'aurait pu y pénétrer. Tout le jour, Œil-Perçant fut aux aguets et ne remarqua pas la moindre tentative de larcin. Le soir, au coucher du soleil, un petit papillon jaune voltigea autour du pommier, puis se posa sur une branche où brillait

un des globules d'or. Ce n'était assurément pas un frêle insecte qui pouvait enlever une de ces lourdes pommes. Le dernier rayon de soleil s'éloignait à l'horizon. L'ombre nocturne s'étendit sur la terre. Mais des lampes étaient allumées autour de l'arbre précieux, et l'on ne distinguait pas la moindre apparence d'une tentative de rapt.

Vers minuit, Œil-Perçant, assis sur son arbre dès le matin, s'assoupit. Quelques instants après il se réveille, regarde. Le papillon a disparu, et avec lui a disparu aussi la pomme d'or près de laquelle il s'était posé. Le roi apprit avec fureur ce nouveau larcin, et il voulait punir rigoureusement les gardiens qu'il accusait d'avoir manqué à leur devoir. Œil-Perçant n'osait révéler sa pensée, comprenant bien qu'on l'aurait cru fou s'il eût dit qu'il soupçonnait le papillon d'avoir emporté la pomme d'or. Mais il chercha dans la ville un homme qui connaissait les pratiques de la sorcellerie, et l'ayant découvert, il lui demanda s'il ne pourrait pas façonner un filet très léger en apparence et assez solide cependant pour résister à une forte pression.

— Oui, répondit le magicien, c'est possible. Il prit trois araignées auxquelles il donna par ses sortilèges une puissance extraordinaire, les enferma et dit à Œil-Perçant :

— Porte ces araignées où tu voudras, indique-leur l'endroit où tu veux qu'elles opèrent, et elles feront une tâche que Mana lui-même, Mana le suprême enchanteur ne pourrait briser.

Œil-Perçant s'en alla dans le jardin comme la veille à son poste. Comme la veille, il vit venir le papillon jaune. Alors à l'aide d'une échelle il porta doucement sa boîte magique sur l'arbre dont il voulait préserver de toute atteinte les fruits. Les trois araignées aussitôt se mirent à l'œuvre, et bientôt enlacèrent dans leur réseau le rapace insecte.

A minuit, tout à coup on entendit un grand bruit. A la place du papillon apparut un petit homme avec une barbe grise qui tenait une pomme dans la main et se débattait dans le filet, essayant vainement de le rompre. Aux cris poussés par les gardes qui voulaient s'emparer du larron, le roi accourut :

« Voilà, dit Œil-Perçant, notre homme pris comme je l'espérais. Maintenant, nous pouvons dormir et demain matin nous l'interrogerons. »

Le lendemain le sorcier de la veille, Œil-Perçant et les gardes se rendirent avec le roi près du filet où se débattait encore le captif :

« Qui es-tu ? lui demanda le sorcier.

« Tu ne veux pas répondre. Nous allons voir.

« Qui es-tu? répéta-t-il en lui mettant un tison enflammé sous le menton.

— Éloignez ce feu, s'écria le petit homme en gémissant et je répondrai à vos questions.

— Qui es-tu?

— Je suis le valet de l'enchanteur Pirisilla. »

Le sorcier lui brûla la barbe avec le tison.

« Grâce! s'écria-t-il, je vais vous dire la vérité. Je suis le fils de Pirisilla. »

Puis enfin, à une troisième interrogation, il dit:

« Je suis Pirisilla lui-même. »

Le sorcier, alors, son tison embrasé à la main, le somma de révéler l'endroit où il avait caché les pommes d'or; et lorsqu'on les eût toutes retrouvées, le maudit enchanteur qui n'employaït son pouvoir qu'à faire de mauvaises actions fut brûlé dans son réseau.

Le roi réjoui d'être rentré en possession de son trésor fit des présents superbes à Œil-Perçant, et il aurait voulu le garder à son service. Mais le jeune voyageur voulait retourner à la maison paternelle.

Dans leur aventureuse excursion, les trois frères avaient amassé une fortune avec laquelle ils pouvaient désormais vivre magnifiquement dans leur pays. Mais un jour ils entendirent parler d'un roi du Nord qui promettait de donner sa fille en mariage à celui qui ferait trois choses très

difficiles que nul prétendant n'avait encore pu faire, et ils résolurent d'essayer encore là leur force et leur habileté.

En arrivant près de la capitale qui attirait une quantité de seigneurs tous désireux d'épouser la belle princesse, Pied-Léger devança ses frères pour savoir quelles étaient les trois difficiles épreuves, et il apprit qu'il fallait conduire le matin au pâturage, garder tout le jour et ramener le soir un renne sauvage, doué d'une telle force qu'il pouvait en quelques heures parcourir le monde entier ; il fallait ensuite fermer la porte du château. Dans la serrure de cette porte était une sorcière qui, avec une puissance irrésistible saisissait par la main l'audacieux qui se hasardait à tirer le verrou, et le serrait et le balançait rudement sur le mur, puis enfin le laissait tomber par terre à moitié mort. La troisième tâche n'était pas plus aisée : Un homme était debout au sommet d'une montagne tenant par la queue une pomme entre ses dents. Il fallait sans le blesser atteindre cette pomme avec une flèche et la fendre en deux.

Chacun des trois frères avec sa faculté spéciale pouvait bien faire une de ces trois choses. Mais il fallait qu'elles fussent faites toutes trois par un seul homme. Pour accomplir leur dessein, les ingénieux jumeaux eurent recours à la ruse. Ils se ressemblaient par la taille et la figure, de telle

sorte qu'on ne les distinguait pas aisément l'un de l'autre. Ils se coupèrent la barbe et les cheveux de la même façon et se firent faire un magnifique vêtement dont ils devaient successivement se parer. Les trois épreuves étant accomplies, un seul devait en avoir la récompense, le sort désignerait celui d'entre eux qui aurait le bonheur d'épouser la princesse.

Tout étant ainsi réglé, Œil-Perçant et Main-Habile restèrent cachés à quelque distance de la ville, tandis que Pied-Léger, avec son vêtement brodé d'or et parsemé de diamants, se présentait devant le roi comme un riche seigneur étranger et demandait à subir la première épreuve.

« Demain si vous le voulez, dit le roi, mais je vous engage à prendre un autre vêtement moins précieux, car le renne vous entraînera à travers les ronces et les marais.

— Qu'importe, répond le jeune prétendant, le prix de mes vêtements ? »

La princesse le regardait par le trou de la serrure et désirait son succès.

Le lendemain, au lever du soleil, Pied-Léger met au col du renne une forte corde dont il tient un bout. Dès que la porte de l'écurie est ouverte l'impétueux animal se précipite au dehors et court avec la rapidité du vent, et tous les spectateurs admirent l'aisance avec laquelle le jeune étranger

le suit. Mais lorsque le renne fut arrivé au delà de toute habitation dans une plaine déserte, Pied-Léger voyant que personne ne pouvait le voir, et ne voulant pas inutilement se fatiguer s'élança sur le dos de l'animal et se laissa ainsi tranquillement porter. Le renne se sentant cette fois dompté, s'arrêta dans sa course et se mit à brouter l'herbe. Vers midi, il se coucha par terre et s'endormit. Pied-Léger s'endormit près de lui et le soir le ramena à l'étable. Jamais pareille chose n'avait été faite. Pied-Léger fut admiré, fêté et eut l'honneur de souper à la table du roi. Puis il se retira, disant qu'il allait se reposer, mais il allait rejoindre ses frères pour leur raconter sa journée.

Main-Habile endossa le lendemain le riche vêtement et s'en alla à la ville pour subir la seconde épreuve. Le roi, le prenant pour l'habile coureur de la veille, lui renouvelle ses compliments et lui dit à quel danger il s'exposait en essayant de fermer le soir la porte ensorcelée. La princesse qui le regardait par le trou de la serrure et croyait aussi que c'était le même étranger qu'elle avait déjà vu désirait son succès.

Le rusé garçon se rendit chez un forgeron et se fit fabriquer une main de fer. Le soir, quand tout dormait au château, il fit rougir cette main au feu. Ensuite il monta sur une échelle pour

atteindre le verrou qu'il devait tirer. Lorsque la sorcière voulut le saisir, il lui tendit le fer brûlant. Elle se retira en poussant un cri de douleur, et il acheva fort aisément sa besogne. Le lendemain, le roi, voyant la fameuse porte close, félicita vivement le jeune prétendant de ce nouveau succès, et l'invita à dîner. Main-Habile lui demanda ensuite la permission de se retirer pour se reposer, disait-il, de la tâche qu'il avait accomplie pendant la nuit, et se préparer à sa dernière épreuve.

En sortant du palais, il alla secrètement rejoindre ses frères. Le lendemain Œil-Perçant revêtit les riches habits et se présenta au roi comme l'heureux triomphateur de la veille et de l'avant veille. La princesse en le voyant se disait :

« Puisse-t-il cette fois réussir encore dans son entreprise, je serai contente de l'épouser. »

Au haut de la montagne était l'homme qui tenait par la queue une pomme entre ses dents ; Œil-Perçant s'avance au milieu d'une foule de curieux, regarde le but placé et, à une si longue distance qu'on l'entrevoit à peine, ajuste son arc et la flèche part, et la pomme est fendue en deux. Les spectateurs applaudissent avec enthousiasme à cette merveilleuse adresse. La princesse a des larmes de joie dans les yeux et le roi ravi veut célébrer les fiançailles immédiatement. Mais Œil-Perçant ne peut oublier l'engagement qu'il

a contracté. Il prie le roi de vouloir bien remettre l'heureuse cérémonie au lendemain, et va rejoindre ses frères.

Selon la convention faite au commencement de leur aventure, c'est le sort qui doit décider lequel d'entre eux ajoutera à sa propre victoire celle des deux autres. C'est Œil-Perçant qui au tirage gagne le royal mariage. Pied-Léger et Main-Habile le félicitent avec une sincère affection de sa bonne fortune, l'embrassent cordialement et repartent pour leur pays n'ayant plus nulle idée d'aventures, ne songeant qu'à vivre en paix avec leur fortune près de leurs parents.

Œil-Perçant épousa la princesse, monta sur le trône après la mort de son beau-père, et gouverna sagement le royaume.

---

# CONTE TURC

## LES PANTOUFLES D'ABOU-KAREM

A Bagdad vivait un vieux marchand d'une avarice effroyable. On l'appelait Abou-Karem. Quoiqu'il fût fort riche, il ne portait que des haillons, un turban en toile grossière dont on ne pouvait plus distinguer la couleur primitive. Mais la chose la plus étrange, c'étaient ses pantoufles : un assemblage de pièces et de morceaux comme le manteau d'un mendiant, et des semelles criblées de gros clous. Depuis dix ans les plus patients savetiers de la ville avaient employé leur industrie à rejoindre les différents morceaux de cette chaussure, et elle était d'un tel poids que pour donner une idée d'un lourd fardeau on

disait : « C'est lourd comme les pantoufles d'Abou-Karem. »

Un matin, le rapace marchand qui flairait toutes les bonnes occasions, s'en alla sur la place de la ville et y acheta à très bas prix un assortiment de cristaux. Quelques jours plus tard il apprit qu'un parfumeur embarrassé dans ses affaires avait de l'eau de rose à vendre. Il profita de la gêne de ce pauvre homme pour acheter la précieuse denrée à moitié au-dessous de sa valeur. C'est la coutume des marchands orientaux d'inviter leurs amis à une fête quand ils ont conclu un marché avantageux. Abou-Karem était enchanté du sien, mais pas un instant l'idée ne lui vint de dépenser en un banquet une parcelle de son bénéfice. Seulement il se décida à prendre un bain. Depuis longtemps il n'avait osé se permettre un tel luxe. En sortant de sa demeure il rencontre un de ses amis qui, le voyant cheminer péniblement avec ses horribles pantouffles, lui dit qu'il devrait bien en acheter d'autres.

« J'y ai déjà songé, répliqua Abou-Karem. Mais, toute réflexion faite, je vois que celles-ci ne sont pas si mauvaises et peuvent me servir encore longtemps. »

Quand il eut fini ses ablutions, repris ses loques et le lambeau de toile dont il faisait sa coiffure, il trouva à la place de ses savates tant

de fois recousues, rapiécées, reclouées, une paire de belles pantoufles toutes neuves. Il pensa que c'était un présent généreux de l'ami qu'il avait rencontré le matin, les mit lestement à ses pieds et s'en retourna au logis, enchanté d'être gratuitement si bien chaussé.

Par malheur, cette brillante chaussure appartenait au cadi de Bagdad, qui, à peu près à la même heure que le marchand, était venu dans la même maison de bains.

Qu'on se figure la colère de ce redoutable magistrat, lorsque ses esclaves, après avoir de tous côtés cherché ses pantoufles, ne trouvèrent que celles d'Abou-Karem. Aussitôt l'avare marchand fut arrêté et traîné devant le cadi comme un voleur. En vain il essaya de se défendre. Personne ne voulut l'écouter. Il fut jeté en prison et n'en sortit qu'à la condition de payer une amende avec laquelle il aurait pu acheter une quantité de belles choses.

A son retour dans sa maison, il saisit avec rage les pantoufles, cause de son désastre, et, pour ne plus les voir, les jette dans le Tigre, qui coule sous ses fenêtres. Quelques jours après, des pêcheurs tirent du fleuve un lourd filet; sans doute une proie extraordinaire y est enfermée, et déjà ils se réjouissent, et voilà qu'au lieu du poisson qu'ils espéraient prendre,

ils découvrent les pantoufles d'Abou-Karem dont les clous ont rompu les mailles de leur instrument de travail. Ils les arrachent avec fureur de leur filet déchiré, et les lancent contre la fenêtre du marchand : elles tombent dans sa chambre, brisent les flacons d'eau de rose et les cristaux dont il espérait tirer un beau bénéfice.

« Ah ! maudites pantoufles ! s'écria-t-il en rentrant et en voyant le dégât de ses marchandises, désormais vous ne me nuirez plus. » Il prend une bêche, descend dans son jardin, y creuse un large trou et y enterre ses abominables semelles avec leurs clous. Mais un voisin, qui est son ennemi, l'a vu faire ce travail. Il court chez le gouverneur et lui dit que l'heureux Abou-Karem venait de trouver dans son jardin un trésor. Il n'en fallait pas plus pour exciter la convoitise du puissant fonctionnaire. En vain le marchand proteste contre l'imposture de son voisin ; en vain il jure qu'il n'a creusé la terre que pour enfouir ses pantoufles. En vain, pour prouver la vérité de son récit, il exhibe la fatale chaussure. L'âpre gouverneur ne veut pas le croire et le condamne à une amende considérable.

Abou-Karem sort de la demeure de son implacable juge tenant à la main ses pantoufles qui n'ont pu servir à prouver son innocence. « Non, s'écrie-t-il avec un accent de désespoir

non, je ne veux plus y toucher, je ne veux plus les voir. »

A ces mots, il les jeta dans un aqueduc touchant au palais du gouverneur. Par malheur, elles tombent dans un tuyau déjà obstrué et arrêtent complètement le cours de l'eau. Alors, de tous côtés, des réclamations et des cris de colère. Les ingénieurs appelés en toute hâte se mettent à chercher la cause de cet accident, découvrent les lourds sabots d'Abou-Karem et n'ont garde d'avouer que par leur négligence le conduit était déjà embourbé. C'est Abou-Karem qui a fait tout le mal, sans doute pour se venger du gouverneur.

Il est de nouveau arrêté, et de nouveau condamné à une grosse amende. Mais on lui remet avec soin ses pantoufles.

« Que faire? dit-il, je les ai livrées à l'eau et à la terre. D'une façon comme de l'autre, elles m'ont été également funestes. Il ne me reste plus qu'à les livrer au feu. Mais comme elles sont si trempées d'eau et de boue, il faut d'abord les faire sécher. »

En disant ces mots il les porte sur sa terrasse. Hélas! ses infortunes n'étaient pas finies. Un chien rôdant sur une terrasse voisine saute sur celle du malheureux Abou-Karem, joue avec les abominables pantoufles, en traîne une jusqu'au

bord du toit, la laisse tomber sur la tête d'une femme qui passait au pied de la maison, tenant un enfant dans ses bras. Sur la plainte du mari, Abou-Karem est aussitôt arrêté, et condamné plus rigoureusement que jamais pour avoir failli tuer par son imprudence une mère et son enfant.

Après avoir entendu prononcer sa sentence, Abou-Karem se retourna gravement vers le cadi et lui dit : « Très redouté juge, je me soumets humblement à mon arrêt. Je payerai mon amende et subirai mon châtiment. Mais je vous en conjure, protégez-moi contre mes effroyables pantoufles. Elles sont cause que j'ai été mis en prison, humilié, ruiné, menacé d'une peine capitale. Qui sait à quels périls elles peuvent encore m'exposer. Soyez juste et laissez-moi espérer que les malheurs qu'elles produiront ne me seront plus attribués, à moi, mais à ces engins des mauvais esprits. »

Le cadi accéda à cette requête, et promit de garder près de lui les fatales pantoufles. En même temps il dit à l'avare Abou-Karem que la véritable économie consiste non point à amasser sans relâche de l'argent, mais à ne faire que de justes dépenses.

---

# CONTES MONGOLES

## LE FRÈRE AVARE.

Il y avait autrefois dans une ville de l'Inde deux frères.

L'aîné nommé Ashi était très pauvre, sans patronage et sans appui, gagnait péniblement sa vie à vendre des herbes et du bois.

Le second très riche, mais sans miséricorde.

Un jour, il invita à un grand dîner ses riches voisins. Mais l'idée ne lui vint pas d'inviter aussi son malheureux frère, et comme ce pauvre homme s'en revenait du marché, sa femme lui dit : « Mieux vaudrait pour toi être mort que de vivre déshonoré comme tu l'es. Voilà Bogo ton frère qui ne t'invite même pas à son dîner.

— Tu as raison, répliqua tristement Ashi. C'en est fait. Je vais mourir. »

A ces mots, il prit une hache et une corde et s'en alla par delà plusieurs montagnes dans une forêt traversée par une rivière, il remonta le cours de cette rivière cherchant le meilleur endroit pour mettre fin à ses jours. Tout à coup il s'arrêta à l'aspect d'une légion de ces fantastiques démons qu'on appelle des Danikis, dansant sur l'herbe aux sons d'une douce musique. La danse finie, l'un d'eux s'élançant dans l'excavation d'un rocher en tira un grand sac et un marteau qu'il apporta au milieu de ses compagnons. Avec le marteau il se mit à frapper sur le sac et à chaque coup il en faisait sortir des mets et des boissons qui délectaient les Danikis. Du même sac, il fit ensuite sortir des colliers, des bracelets, des anneaux d'or et de diamants et des ornements de toutes sortes. Les démons ailés se parèrent de ces bijoux et s'enfuirent après avoir remis dans la grotte le sac qui produisait de si merveilleuses choses.

Dès qu'ils eurent disparu, Ashi se façonna avec sa hache et sa corde une espèce d'échelle à l'aide de laquelle il atteignit l'excavation du roc et enleva les deux prodigieux instruments des Danikis. Puis bien vite, il en fit l'essai. Il avait faim; avec quelques coups de marteau, il se procura un excellent repas, et tout joyeux s'en retourna chez lui.

« Ne pleurez plus sur moi, dit-il à sa femme en entrant, je vis, et vous et moi, désormais, nous vivrons dans la joie et l'opulence. »

A ces mots il frappa sur le sac et en fit sortir des vêtements, des meubles, et toutes les choses qu'il désirait.

Dès ce jour-là le pauvre marchand d'herbes vécut comme un seigneur. Les voisins se demandèrent comment il avait fait une si prompte fortune.

« Comment? s'écriait la femme de son frère, sans doute il nous a volés ». Elle répéta d'un ton si sûr cette accusation que Bogo finit par la croire et s'en alla demander à Ashi d'où lui venait son étonnante richesse.

« Ma femme, dit-il, est convaincue que tu m'as volé et si tu ne me donnes une réponse satisfaisante, je te traduirai devant le tribunal du Khan qui te fera arracher les yeux.

Ashi lui raconta alors son aventure. Bogo se fit indiquer exactement le chemin de la forêt et partit aussitôt avec une corde et une hache.

En arrivant près du roc magique, il vit une quantité de Dinakis assis par terre et gémissant piteusement. L'un d'eux l'ayant aperçu, s'écria :

« Voilà sans doute le scélérat qui nous a enlevé notre sac et notre marteau. Il faut qu'il meure.

A l'instant, le malheureux Bogo fut saisi par

des griffes auxquelles il ne pouvait ni se soustraire, ni résister.

« Comment le tuerons-nous? dit un des Dinakis.

— Il faut, répondit un de ses compagnons, le porter au sommet de la montagne et le précipiter sur les rocs.

— Non, s'écria un autre, il faut le noyer.

— Non, moi je demande qu'il soit coupé en morceaux.

— Et moi, je prétends que la mort serait pour son crime une trop courte punition. Il faut le laisser vivre, en le rendant si hideux qu'il n'ose plus se montrer nulle part.

— Très bien, très bien, s'écrièrent les Dinakis. Mais comment deviendra-t-il si laid?

— Je lui façonnerai un nez de cinq aunes de longueur et j'y ferai dix nœuds. »

Cette sentence fut aussitôt accomplie et les démons s'enfuirent, laissant Bogo étendu sur le sol, accablé de douleur et de confusion.

Il attendit la nuit pour retourner à son village, n'osant affronter la lumière du jour, tant il se sentait hideux.

Quand il fut près de sa demeure, il appela sa femme d'une voix dolente, et lui dit :

« Ne t'enfuis pas à mon aspect. C'est moi, c'est ton mari, ton infortuné mari qui bientôt mourra de chagrin. »

Il s'enferma dans sa chambre et ferma sa porte à tout le monde. Quand ses amis et ses parents, inquiets de sa disparition, venaient demander de ses nouvelles, il leur criait : « Éloignez-vous! Malheur à moi! »

Non loin de là vivait dans une cellule solitaire un boudhiste dont on vantait la science. Bogo voulut le consulter. Il le fit venir et le pria de lui indiquer le moyen de se délivrer de son infirmité.

« Quelle infirmité? demande le boudhiste.

— Je ne puis vous la montrer.

— Et moi je ne puis vous donner aucun conseil, si je ne la vois pas. »

A la fin Bogo se décida à lui montrer son visage.

Le boudhiste s'enfuit épouvanté.

Il revint cependant séduit par la magnifique récompense qui lui était promise, s'il trouvait un remède à l'effroyable difformité.

Après de longues réflexions il dit à son riche et malheureux client que le marteau des Dinakis pouvait seul mettre fin à ses souffrances.

— Ah! murmura Bogo, mon frère a ce talisman, mais comment le lui demander après les duretés que j'ai eues envers lui, après l'avoir menacé de le traduire devant le Khan comme un voleur?

— C'est bon, s'écria sa femme, j'irai moi-même prier ton frère de me prêter ce marteau. Il n'osera me refuser. »

Ashi refusa pourtant de remettre ce qui lui était si cher entre les mains de cette méchante créature. Il se rendit près de son frère qui lui dit :

« Je m'engage solennellement et par écrit à te donner la moitié de mes biens, si tu parviens à me délivrer de cet horrible fardeau. »

Le pacte ainsi conclu, Ashi brandit son marteau et, dès qu'il touchait le nez monstrueux, un nœud se défaisait et le nez se raccourcissait. Encore un coup, et la guérison était complète. Mais la femme songeait avec douleur aux beaux biens qu'elle allait perdre et elle réfléchit que, si l'œuvre n'était pas entièrement achevée, le contrat se trouverait par là même anéanti.

— Arrêtez ! s'écria-t-elle en saisissant le bras d'Ashi prêt à frapper le dernier coup ! arrêtez, Il n'y a plus qu'un nœud. C'est peu de chose. Mon mari peut bien supporter ce petit désagrément. »

Elle avait une autre idée. C'était de finir elle-même par une autre traîtrise la besogne.

Quand Ashi se retira, acceptant bénévolement la rupture du contrat, elle se glissa derrrière lui et réussit à lui dérober le puissant marteau,

puis elle rentra en toute hâte pour rompre le dernier nœud. Mais elle frappa si fort qu'elle brisa le crâne de son mari.

---

## LE PUISSANT SERPENT

Il y a longtemps, longtemps, dans une province florissante, régnait un Khan nommé Kun Snang. Il avait d'un premier mariage un fils qu'on appelait Soleil, et d'une seconde femme un autre fils qu'on appelait Éclair.

Soleil étant l'aîné devait naturellement hériter du trône de son père, et cette idée révoltait l'ambition de la mère d'Éclair.

Un jour son mari, qui l'aimait beaucoup, la trouva étendue sur son lit, criant, pleurant, gémissant comme si elle souffrait le martyre.

« Ma chère femme, lui dit-il avec une douce tendresse, vous semblez bien malade. Comment faire pour vous soulager?

— Ah! répondit-elle, avant mon mariage j'étais déjà affligée de cette maladie. Mais jamais elle n'a été si violente qu'à présent, et il n'y a qu'un

moyen de m'en délivrer, et ce moyen, on ne peut l'employer.

— Pourquoi donc? Rien ne doit s'opposer à ce que vous désirez. Parlez. Dites-moi ce que vous voulez. Pour vous, je suis prêt à tout sacrifier, mon royaume, ma vie. »

Elle résista longtemps encore à cette demande. Puis enfin d'une voix dolente, comme si elle faisait un pénible effort, elle finit par dire :

« Si je pouvais avoir le cœur d'un prince bouilli dans de l'huile de sésame, je serais complètement guérie. Mais il ne me serait pas possible d'avaler le cœur d'Éclair qui est mon propre fils. Il faudrait donc prendre celui de Soleil, et je ne puis y songer. Ainsi laissez-moi mourir.

— Vous indiquez, reprit le roi, un terrible sacrifice. Mais, s'il est nécessaire pour vous sauver la vie, je ne puis hésiter et le cœur de Soleil vous sera livré. »

En parlant ainsi il avait l'intention d'envoyer son fils en une lointaine contrée, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de le rappeler, et il voulait présenter à la malade un cœur de chevreau, en lui disant que c'était celui du jeune prince.

Mais Éclair avait, par hasard, entendu la demande de sa mère, la promesse du roi. Il courut tout effaré près de Soleil, pour qui il avait une profonde affection, et lui dit :

« Demain tu mourras. »

Et il fondit en larmes.

« Si tel est, répliqua Soleil, l'arrêt qui me menace, je vais partir pour m'y soustraire et m'en irai bien loin. Toi, restes avec nos parents. Ils t'aiment. Tu dois les aimer aussi et les honorer.

— C'est vrai! s'écria Éclair. Mais je ne puis vivre ici sans toi. Si tu pars, je pars, je te suis. »

Le lendemain matin, avant l'heure où le Khan s'éveillait, les deux frères, ayant fait mystérieusement quelques provisions, se mirent en route. C'était au temps de la pleine lune, et ils se dirigèrent vers l'est sans savoir où ils allaient. Après avoir cheminé plusieurs jours par les plaines et les montagnes, ils arrivèrent dans un pays où l'on ne voyait pas une habitation humaine, pas une rivière, mais une eau boueuse qu'il était impossible de boire. — Éclair tomba sur le chemin, épuisé de fatigue. Soleil courut au haut d'une colline pour voir s'il ne découvrirait pas quelque part une source limpide. Quand il revint de cette inutile tentative, son frère était mort. Soleil le pleura amèrement, et le soir l'enterra sous un amas de pierres en gémissant du fond de l'âme. Puis il se remit en route et, entre deux rocs, trouva une grotte habitée par un ermite.

« Qui es-tu, lui dit le solitaire, toi qui sembles si jeune et déjà si affligé? »

Soleil lui raconta sa fuite, son voyage et la mort de son frère.

L'ermite attacha à sa ceinture une petite fiole, se fit conduire à la sombre place où Éclair était enseveli, le frictionna avec son baume souverain et lui rendit la vie.

Les deux frères s'embrassèrent avec un transport de joie.

L'ermite leur dit :

Restez avec moi, comme si vous étiez mes enfants. »

Tous deux acceptèrent avec empressement cette généreuse proposition.

L'ermite demeurait dans le royaume d'un Khan très riche et très puissant, mais obligé chaque année à un cruel sacrifice.

Chaque printemps, pour préserver ses champs de la sécheresse, il devait sacrifier au magique serpent, maître des sources aquatiques, un jeune homme né dans l'année du tigre.

Quand vint le temps de la funèbre cérémonie, un berger désigna aux commissaires chargés de trouver la victime les deux fils de l'ermite. « L'un d'eux, dit-il, doit être né dans l'année du tigre. »

En effet, Soleil avait précisément l'âge exigé par le serpent. Les commissaires se mirent aussitôt en devoir de l'enlever. Mais en vain ils le

réclamèrent, en vain ils le cherchèrent dans toute la grotte. L'ermite, qui ne pouvait se résoudre à le perdre, l'avait habilement caché dans une grande jarre.

Les agents, irrités de leur déconvenue, tombèrent sur le bon anachorète à coups de bâtons.

Aux premiers coups qu'il entendit, Soleil s'élança hors du vase, où il était enfermé, et s'écria :

« Arrêtez ! respectez mon père, me voici, je me livre à vous ! »

Il serra sur son cœur le généreux ermite et suivit résolûment les sbires qui devaient le conduire à la mort.

Au moment où il arrivait dans la capitale, la fille du Khan était à la fenêtre du palais et se sentit saisie d'un profond sentiment de commisération, à la vue de ce beau jeune homme qu'on allait sacrifier.

« Grâce ! s'écria-t-elle, grâce pour cet innocent captif ! Si on ne le remet pas en liberté, s'il faut qu'il meure, je veux mourir avec lui. »

Le roi, furieux de ces paroles, ordonna de lier dans des peaux de bœufs cette fille trop compatissante avec celui qui lui inspirait tant d'intérêt et de les jeter tous deux à l'eau.

L'ordre barbare fut immédiatement exécuté.

« Ah ! s'écriait Soleil, que l'on me livre au

serpent pour obtenir une bonne récolte, c'est la loi du pays. Je m'y résigne. Mais qu'une charmante princesse soit sacrifiée aussi, parce qu'elle a eu pitié de moi, voilà ce qui est effroyable. »

De son côté, la princesse disait :

« Qu'une frêle créature comme moi soit immolée, ce n'est pas une grande perte. Mais condamner à mort ce superbe jeune homme, voilà ce qui est horrible. »

Le maître des sources en entendant ces plaintes généreuses fut attendri. Il tira de l'eau les deux victimes et leur rendit la liberté.

« Retournons, dit Soleil à la princesse, retournons dans votre pays. Vous rentrerez dans le palais de votre père. Moi j'irai voir l'ermite qui doit être désolé, et lorsque j'aurai accompli ce devoir, j'irai près de vous pour ne plus vous quitter.

— J'applaudis de tout cœur, répliqua la princesse, à votre gratitude pour celui qui vous aime comme un père. Mais revenez bientôt me rejoindre. »

Soleil trouva le pauvre cénobite si accablé de douleur qu'il semblait près de mourir. Il lui rendit la joie et la vie.

Le retour de la princesse dans la capitale du royaume produisit une émotion inexprimable.

Tous les habitants l'aimaient. Ils avaient gémi

de sa condamnation, ils saluaient sa délivrance avec des transports d'allégresse.

Elle raconta à son père que le fils de l'ermite avait été comme elle gracié par le serpent.

Le Khan voulut le voir. Il l'envoya chercher et le fit asseoir près de lui dans la salle des cérémonies.

« Tu nous as, dit-il, délivrés cette année du fléau de la sécheresse. Nous sommes tes obligés, et le serpent à qui nous livrons chaque année une victime t'a fait grâce. C'est un évènement inouï. Que vas-tu faire maintenant et d'abord dis-moi, qu'as-tu fait jusqu'à présent dans la retraite de ton père l'ermite? »

Soleil lui dit alors qui il était, comment il avait quitté avec son jeune frère le palais du roi son père, et comment il avait rencontré le bienfaisant anachorète.

« Ah ! s'écria le Khan avec une vive émotion, s'il en est ainsi, tu ne resteras pas plus longtemps dans ton obscure retraite. Tu épouseras ma fille qui t'aime, et je donnerai à ton frère ma seconde fille.

Les deux mariages furent célébrés pompeusement.

Quelque temps après, les deux jeunes princes s'acheminaient avec un magnifique équipage vers leur pays natal.

A quelque distance de la capitale qu'ils avaient

si douloureusement quittée, il envoyèrent une ambassade à leur père pour annoncer leur arrivée.

Le roi, qui n'avait cessé de les pleurer, accourut avec un transport de joie à leur rencontre, et bénit le ciel qui lui rendait, après tant de jours de deuil, ces deux enfants aimés.

Mais la reine, torturée par le souvenir du crime qu'elle avait voulu commettre, mourut en les revoyant.

# CONTES JAPONAIS

## LE MOINEAU

Il y avait une fois un vieil homme nommé Ronni et une vieille femme. Le vieil homme, qui était d'une nature tendre, se plaisait à garder près de lui et à nourrir un moineau. La femme, au contraire, était revêche et dure. Un jour, l'innocent oiseau ayant becqueté une pâte dont elle se servait pour empeser son linge, elle lui coupa un bout de la langue, et lui ouvrit la fenêtre, par laquelle il s'enfuit.

Le vieillard, qui alors était absent, apprit avec douleur, en rentrant au logis, ce qui s'était passé. « Oh! mon cher favori! » s'écria-t-il en gémissant; puis il sortit et s'en alla à travers champs,

bien loin, toujours triste, et disant : « Oh! cher petit, où es-tu ? »

Un jour, enfin, il le trouva au pied d'une montagne; et le moineau, tout joyeux de le revoir, le conduisit dans sa maisonnette, le présenta à sa famille, et lui dit :

« Ne dédaignez pas notre hospitalité. Nous sommes de pauvres gens, mais nous vous recevons de tout cœur. »

Ronni, touché de cet affectueux acceuil, s'installa dans la demeure de son cher moineau et y fut superbement traité.

Un jour, pourtant, il annonça l'intention de retourner à son foyer. Le gentil moineau, en lui disant adieu à regret, lui présenta deux corbeilles d'osier et le pria de les emporter comme un souvenir d'affection. L'une de ces corbeilles semblait trop lourde au vieillard, qui avait un long chemin à faire. Il prit la plus légère et partit en remerciant bien cordialement la bonne petite famille qui lui avait témoigné tant d'affection.

A sa rentrée au logis, il fut accablé d'injures par sa femme.

— Comment! lui dit-elle, vieux fou que vous êtes, pouvez-vous mener cette vie de vagabondage? Peut-on savoir au moins ce que vous avez fait et où vous avez été depuis votre départ?

— J'ai été, répondit doucement Ronni, chez mon

ami le moineau, et voici ce qu'il m'a donné. »

A ces mots, il ouvrit la corbeille d'osier. Elle était pleine d'or et d'argent. La vieille femme, avare autant que violente, poussa un cri de joie en contemplant ce trésor, et s'écria qu'elle voulait aussi aller voir le charmant oiseau, oubliant quelle colère elle avait eue contre lui, et comme elle l'avait cruellement mutilé.

Elle se fit indiquer par son mari le chemin qu'elle devait suivre et se mit en route résolûment.

— Bonjour, cher monsieur, dit-elle du ton le plus mielleux, en arrivant à la demeure du généreux oiseau; je regrette toujours que vous nous ayez quittés, et je n'ai pu résister au désir de venir vous voir. »

Le moineau la regarda sans rien répondre, et il ne la chassa point de sa maisonnette, mais il la reçut froidement; et, lorsqu'elle annonça son départ, il n'essaya point de la retenir.

« Ne me donnerez-vous pas, lui dit-elle, quelque chose à emporter, en mémoire de vous?

— Si vous voulez, » répondit-il.

Et il présenta deux corbeilles.

La rapace vieille prit la plus lourde. Mais, lorsqu'elle l'ouvrit, il en sortit une troupe de diablotins qui se jetèrent sur elle et lui firent endurer de telles souffrances qu'elle en mourut.

Son mari adopta pour fils un doux et honnête jeune homme, et vécut encore heureusement de longues années.

---

## LE VIEILLARD ET LES ARBRES EN FLEURS

Autrefois, voilà longtemps, longtemps, dans une paisible retraite, vivait un honnête homme nommé Toni, avec sa brave femme et un fidèle chien.

Un jour, les deux bonnes gens étant à travailler dans leur jardin, le chien, dont ils avaient le plus grand soin et qui partout les suivait, soudain se mit à aboyer en agitant vivement sa queue et en grattant la terre avec ses pattes. Son maître essayait de l'apaiser. Mais le chien continuait à gratter la terre, en levant la tête vers son maître comme pour lui dire : Regarde, il y a quelque chose là.

Toni prit une pioche, creusa le sol et y trouva un coffret rempli d'or et d'argent et d'autres choses précieuses.

De ce trésor l'honnête jardinier fit une large part pour les pauvres, puis, avec le reste, acheta

des champs de riz et des champs de froment, et vécut en une douce aisance.

Près de lui demeurait un autre vieil homme nommé Kouno, avec une vieille femme, tous deux cupides, avares et méchants.

Quand ces deux mauvaises gens apprirent la fortune inespérée de leur voisin, ils vinrent le voir et le prièrent de leur prêter, pour quelques heures, le brave chien.

Jusque-là, chaque fois qu'ils rencontraient le doux animal, ils le chassaient à coups de pied. Maintenant ils voulaient l'attirer à eux. Ils le caressaient et lui offraient diverses friandises. Puis, après toutes ces belles démonstrations, ils lui dirent :

« Indiquez-nous donc aussi l'endroit où nous trouverons un trésor. »

Le chien, qui avait reçu très froidement leurs subits témoignages d'affection, répondit à cette demande par un sourd grognement.

Ils lui nouèrent alors une corde au col et l'entraînèrent dans le jardin. Là, tout à coup, il se mit à flairer le sol, remua la queue et aboya.

Kouno et sa femme s'empressèrent de creuser la terre et découvrirent un amas d'immondices qui répandait une odeur infecte.

Furieux de leur déconvenue, ils tuèrent le chien et l'enterrèrent au pied d'un pin.

Toni s'en alla près de cet arbre pleurer la mort de son cher compagnon.

La nuit suivante, il vit en rêve le fidèle chien, qui le remercia de son bon souvenir et lui dit :

« Abats l'arbre au pied duquel j'ai été enseveli, et fais-en un mortier pour piler ton riz. »

Ainsi fut fait, et, quand le vieillard se servit de son mortier, chaque grain de riz qu'il y mettait se changeait en un grain d'or.

Ses cupides voisins, ayant appris cette nouvelle fortune, vinrent le prier de leur prêter son précieux mortier. Mais le riz qu'ils y jetaient se changea en une boue fétide. Dans un transport de rage, ils brisèrent le magique ustensile, puis le brûlèrent.

Le lendemain, Toni revit en rêve son chien, qui lui dit :

« Recueille les cendres du mortier qui a été brûlé et sème-les sur les arbres desséchés. »

Le jardinier, après ce rêve, se rendit chez Kouno et le pria de vouloir bien au moins lui rendre les cendres du précieux mortier qu'il avait brûlé.

Quand il eut obtenu ces cendres, il alla en jeter une parcelle sur un vieux cerisier depuis longtemps stérile. Aussitôt il le vit reverdir et refleurir. Il mit alors ses cendres dans un coffret et s'en alla à travers le pays, annonçant qu'il pouvait faire revivre les arbres morts.

Il eut la joie de faire revivre ainsi les pruniers et les cerisiers d'un royal domaine; et le prince à qui cette terre appartenait lui fit de riches présents avec lesquels Toni retourna joyeux à son domicile.

Dès que Kouno eut appris ce nouveau prodige, il recueillit les cendres de son foyer et se dirigea vers une grande ville, annonçant que c'était lui qui ferait revivre immédiatement les arbres morts.

Il fut appelé à montrer son savoir dans le jardin d'un prince, et sans hésiter jeta des poignées de cendres sur les arbres qu'on lui désignait. Mais on ne vit apparaître aucune feuille, aucune fleur, et les cendres emportées par le vent volèrent sur les lèvres et les yeux du prince qui, dans sa colère, ordonna de saisir ce charlatan et de lui administrer une sévère bastonnade.

Au lieu de retourner dans sa maison, comme il l'espérait, riche et honoré, Kouno y rentra appauvri, malade, à demi disloqué.

Toni et son fidèle compagnon eurent pitié de lui et de sa femme. Ils leur donnèrent, en leur faisant d'amicales remontrances, une partie du bien qu'ils avaient acquis.

Les méchants voisins, touchés de cette bonté, se repentirent de leurs mauvaises actions et devinrent doux et charitables.

# LÉGENDES POPULAIRES

---

## LÉGENDE CHINOISE

### I

Dans un de ses nombreux voyages, Fo s'arrêta un jour à la porte d'une femme riche et demanda l'hospitalité.

« Allez donc! lui dit-elle durement, croyez-vous que ma maison soit faite pour recevoir les vagabonds! Passez votre chemin. »

Fo s'en va alors frapper à la porte d'une pauvre femme qui l'invite poliment à entrer et partage avec lui le peu qu'elle possède, du lait de chèvre et un morceau de pain. Ensuite elle

lui prépare une couche de paille. Comme il n'a point de linge, elle emploie la nuit à coudre une chemise, et le matin, quand il s'éveille, elle la lui offre humblement. Puis elle lui donne encore à déjeuner et le reconduit sur son chemin. En la quittant, Fo lui dit :

« Que ton premier travail de la journée dure jusqu'au soir. »

Elle rentre et prend la pièce de toile qu'elle a coupée pour faire la chemise du voyageur. Elle voudrait savoir ce qu'il lui en reste. Elle la mesure, elle la déroule; mais plus elle la mesure, plus la toile s'allonge, s'allonge sans cesse. Jusqu'au soir, elle ne cesse de s'allonger. Elle remplit toute la maison. La pauvre femme est riche. Son avare voisine, en apprenant ce prodige, se repent amèrement d'avoir rudoyé l'étranger et se promet bien de le recevoir d'une tout autre façon, s'il revient. Justement, un soir, il reparaît. Elle court à sa rencontre et le prie instamment d'entrer dans sa maison. Là elle le fait asseoir à la meilleure place, lui prépare un excellent souper, puis un lit moelleux, et le lendemain matin lui offre une chemise cousue depuis longtemps. Mais elle a eu soin de laisser toute la nuit une lampe allumée dans sa chambre pour faire croire qu'elle travaille à cette chemise. Après déjeuner, elle reconduit poliment son hôte

hors du village et, en la quittant, il lui dit :

« Que le premier travail de ta journée dure jusqu'au soir. »

Elle rentre dans sa demeure, songeant avec joie qu'elle va aussi mesurer de la toile. Mais elle entend ses vaches beugler. Avant tout, elle doit leur donner à boire. Elle va remplir un seau pour le verser dans l'abreuvoir, et ce seau ne peut se vider. De tout côté, l'eau coule et déborde, elle inonde l'étable, la maison et la cour. La malheureuse femme gémit, se lamente. Elle ne peut cesser de tenir le seau, et le seau ne cesse de couler ; elle voit son mobilier perdu, ses bestiaux noyés. Elle-même est en danger de périr. Enfin le soir la délivre de son travail et de ses angoisses.

## II

Fo passant à pied, mal vêtu, dans un autre village, demande l'hospitalité à un riche paysan qui, non content de l'injurier, lance ses chiens contre lui. Près de cette maison cruelle habitent un pauvre homme et une pauvre femme qui lui ouvrent avec empressement la porte de leur cabane. Si chétives sont leurs ressources qu'ils peuvent à peine subvenir à leurs besoins. Pour

donner à leur hôte, ils sont obligés d'aller mendier le secours de leurs voisins. Le lendemain, ils le reconduisent jusqu'au dehors du village, et lui, pour les remercier de leur touchante charité, leur dit de former trois souhaits qui seront exaucés.

En premier lieu, ils souhaitent la béatitude éternelle après leur mort; en second lieu, la joie dans cette vie de pouvoir donner l'hospitalité aux pauvres voyageurs sans être obligés de mendier.

Il ne savaient quel autre vœu ils pouvaient encore exprimer.

« Ne vous plairait-il pas, demanda l'étranger, d'avoir une jolie maison à la place de votre vieille cabane?

— Oui, répondirent-ils; vous savez mieux que nous ce qui nous convient. »

Le cruel richard, en s'éveillant, voit devant lui une magnifique habitation. Il ne peut en croire ses yeux. Il se lève, il va chez ses voisins si pauvres la veille, voit autour d'eux un mobilier complet, des provisions, des denrées de toute sorte, et leur demande par quel prodige ils ont passé tout à coup de la misère à l'opulence.

A peine a-t-il appris leur histoire qu'il court à son écurie, selle son meilleur cheval et s'élance sur les traces de l'étranger. Dès qu'il l'a rejoint, il le salue en s'inclinant jusqu'à terre et le supplie de lui pardonner et de venir demeurer chez lui.

Le voyageur répond qu'il ne peut retourner sur ses pas, mais qu'il lui pardonne.

« Et puis-je aussi, s'écrie l'avare, réaliser par votre toute-puissance trois souhaits?

— Je le veux bien, mais prends-y garde. Tu feras de malheureux souhaits.

— Soyez tranquille. »

Et l'avare reprend le chemin de sa maison, songeant avec joie aux belles choses qu'il peut obtenir par ses trois souhaits.

Tout à coup son cheval fatigué trébuche.

« Ah! le maudit animal, s'écria-t-il; je voudrais qu'il fût crevé! »

A l'instant même, son premier vœu est accompli. Son cheval tombe mort.

Il lui enlève avec un cri de rage sa selle. Mais le temps est chaud, cette selle est lourde.

« Ah! dit-il en gémissant, ma femme est, à l'heure qu'il est, tranquillement assise dans son fauteuil; je voudrais qu'elle eût cette selle sur le dos. »

Son second vœu est accompli.

En entrant dans sa maison, il trouve sa femme courbée sous le poids de la selle, essayant en vain de se délivrer de cet odieux fardeau et poussant des cris désespérés. Il essaye de la consoler, lui disant qu'il peut devenir très riche et lui promettant tous les agréments que l'on

peut se procurer avec une énorme fortune. Elle continue à gémir et à se lamenter.

« Il faut pourtant, dit-il, se résigner, c'est un malheur, j'en conviens. Mais que faire? je n'y puis rien. Cette affreuse selle! je voudrais qu'elle fût encore à l'écurie. »

A ces mots, son troisième vœu est accompli.

---

# LÉGENDES HÉBRAIQUES.

---

## I

## LE RABIN JOACHIM

Le rabin Joachim prend son bâton de pèlerin, ferme la porte de sa demeure et se met en voyage.

Partout où il va, il professe cette maxime : « L'homme est un être aveugle. Il ne sait lui-même ce qui lui convient le mieux. Ce que Dieu fait est bien fait. »

Le rabin aimait beaucoup sa femme Miram. Il a longtemps vécu avec elle sans la moindre discorde. Elle est morte. Il a joint les mains et il a dit :

« Ce que Dieu fait est bien fait. »

La mort lui a aussi enlevé un enfant pour lequel il avait une tendre affection. Le rabin a levé les yeux au ciel et a dit :

« Ce que Dieu fait est bien fait. »

En temps de famine, il avait sans relâche généreusement assisté les indigents; il avait vu mourir l'un après l'autre ses amis et ses parents, et il disait :

« Ce que Dieu fait est bien fait. »

Maintenant le voilà qui part pour un long voyage, n'ayant pour tout bien que ses vêtements, son chien fidèle, une petite lampe et un livre de prières. Après avoir marché tout le jour, il cherche un abri pour la nuit. Les nuages de la tempête courent au-dessus de la mer avec la rapidité du vautour. Il s'approche d'une ferme solitaire et demande l'hospitalité.

« Avez-vous de l'argent? lui dit-on.

— Non, pas une drachme.

— Eh bien! retirez-vous, et tout de suite. »

Il s'éloigne. La pluie tombe. Il se réfugie sous les rameaux d'un arbre revêtus d'un feuillage épais, allume sa lampe et met son livre sur ses genoux. Cette lecture, dans son morne isolement, le réconfortait, et voilà qu'il ne peut la continuer. Un coup de vent éteint sa lampe. Il croise ses bras sur sa poitrine et dit :

« Ce que Dieu fait est bien fait. »

Tout à coup il entend un hurlement effroyable qui retentit au loin. Un tigre s'élance vers lui et lui enlève son chien chéri, son fidèle compagnon. Le pieux rabin courbe la tête et dit en soupirant :

« Je suis pauvre et bien délaissé. Mais ce que Dieu fait est bien fait. En lui j'ai foi. »

Le matin, il se lève grelottant sous ses chétifs vêtements trempés par la pluie. Il retourne vers la ferme, pensant que, lorsqu'on le verra dans un si piteux état, on aura pitié de lui. Il s'approche, il regarde. Quel horrible spectacle! La ferme a été dévalisée par des bandits, et tous ses habitants ont été égorgés.

« Ah! s'écrie le rabin, si la nuit dernière les gens de cette maison m'avaient accordé un asile, j'aurais été massacré comme eux. Si le vent n'avait pas éteint ma lampe, si mon pauvre chien avait pu encore aboyer, les brigands auraient été par là attirés vers moi. Nous ne pouvons pénétrer les secrets desseins de Dieu. Ce qu'il fait est bien fait. »

## II

## LA MÈRE UNIVERSELLE

Quand Dieu créa l'homme, il prit de la terre aux quatre points cardinaux, à l'est, à l'ouest, au nord et au sud, afin que l'homme en voyageant se trouvât partout sur le sol natal; afin que, si l'homme d'Orient meurt dans une région de l'Occident, la terre ne puisse lui dire :

« Enfant de l'Orient, tu ne m'appartiens pas. »

Mais partout où l'homme pose le pied, partout où il exhale son dernier souffle, la terre, la mère universelle, peut lui dire :

« Repose dans mon sein, ô mon enfant! »

# LÉGENDES CHRÉTIENNES

---

## I

Au pied d'une chaîne de rocs d'où tombe un bruyant ruisseau sur un sol aride, de patients bénédictins ont bâti leur cabane couverte de fougère, et là ils chantent au lever de l'aurore l'*Ave maris Stella.*

Des régions du Midi ils sont venus dans cette vallée déserte du Finistère sans argent, sans armes, confiant en la puissance de la prière. Dans le vallon silencieux, ils ont construit une chapelle et y ont suspendu une cloche harmonieuse. Là, avec leur espoir en Dieu, ils attendent le jour où, de contrée en contrée, la bonne nouvelle de l'Évangile se répandra comme une eau bienfaisante.

Non loin d'eux est un cercle de dolmens où les druides célèbrent leurs fêtes barbares.

Les bons bénédictins, en continuant leurs prières, dessèchent un terrain marécageux, défrichent un champ couvert de bruyères et avec une grossière charrue y tracent des sillons. Mais la semence leur manque. Ils n'ont point pensé à l'apporter de leur lointain pays, et les Celtes qui les entourent ne cultivent point de blé.

« Dieu nous aidera, » dit le prieur.

Et au moment où il prononçait ces mots on aperçoit un rouge-gorge perché sur une croix. A son bec se balançait un épi de blé.

Les religieux recueillirent avec soin es grains de cet épi providentiel et les firent fructifier.

De l'humble tige apportée par le rouge-gorge proviennent les magnifiques récoltes des vastes champs où jadis on ne voyait que des genêts et des bruyères.

De la petite communauté de bénédictins proviennent les couvents, les églises de cette région de Bretagne.

## II

## L'ÉCOLIER

Dans la rue qui conduit à l'église chemine tristement un jeune écolier. Il monte d'un pas lourd l'escalier du parvis, fait le signe de la croix avec l'eau du bénitier et s'avance la tête baissée vers le confessionnal.

Son petit cœur bat vivement, et des pleurs roulent dans ses yeux bleus. Un vieux prêtre l'aperçoit et lui dit :

« Pourquoi ces larmes, mon enfant? Pourquoi semblez-vous si triste?

— Oh! mon père, mon père, répond le doux écolier, j'ai péché, et je ne puis avoir la paix de la conscience tant que je n'aurai pas obtenu mon pardon. Écoutez, s'il vous plaît, ma confession. »

Il s'agenouille pieusement, mais les pleurs et les sanglots altèrent tellement sa voix qu'il ne peut, malgré ses efforts, prononcer une parole distincte.

Le prêtre, après avoir vainement essayé de

l'entendre, lui dit avec un affectueux accent :

« Puisque vous ne pouvez faire de vive voix votre confession, faites-la par écrit ; dans le petit sac d'écolier que vous portez au col, vous devez avoir une ardoise, un crayon. »

L'enfant obéit. Il prend son crayon, il écrit, et il ne cesse de pleurer. Ligne par ligne, enfin, son douloureux récit est achevé. Il présente sa tablette au prêtre et paraît soulagé.

Mais les pleurs tombant sur son ardoise ont fait disparaître tous les caractères que sa main y traçait. Il n'y reste pas un mot lisible.

Le pieux prêtre alors, se tournant vers le pauvre petit et lui remettant son ardoise :

« Allez, mon enfant, lui dit-il, allez en paix. Par les larmes de votre repentir, toutes vos fautes sont effacées. »

---

# LÉGENDE DE JAVA

Il y avait une fois un homme qui taillait des pierres dans un roc. Long et dur était son labeur; très petit son salaire, et il souffrait de sa rude tâche, et il gémissait, et un jour il s'écria : « Oh ! que ne suis-je assez riche pour pouvoir reposer sur un baleh-baleh[1] avec des klamboo[2]. »

Alors un ange descendit du ciel et lui dit : « Que ton vœu soit accompli ».

Et il fut riche, et il reposait sur un baleh-baleh, et ses klamboo étaient en soie rouge.

Et voilà que le roi du pays arrive avec des cavaliers devant son chariot, des cavaliers derrière et le pajong[3] d'or sur sa tête.

1. Un lit.
2. Des rideaux.
3. Pajong. Ombrelle. Le pajong en or est le signe du plus haut rang.

Et l'homme riche se sentit attristé à ce spectacle, et il soupira et il s'écria :

« Oh ! si je pouvais être roi »

Et l'ange descendant du ciel lui dit :

« Que ton vœu soit accompli. »

Il devint roi et il se promenait avec des cavaliers devant son charriot, des cavaliers derrière, et un pajong en or sur sa tête.

Et le soleil se leva et éclata de telle sorte que par ses ardents rayons, l'herbe était desséchée.

Et le roi gémit de cette chaleur et dit qu'il voudrait être comme le soleil.

Et l'ange descendant du ciel lui dit :

« Que ton vœu soit accompli. »

Il fut transforme en soleil, et il dardait ses rayons de tous côtés sur la terre, flamboyant sur le gazon, et sur le visage des princes.

Et voilà qu'un nuage s'élève dans les airs et cache sa lumière.

Et il s'irrite de voir ainsi son pouvoir comprimé, et il s'écrie qu'il voudrait être changé en nuage.

Et l'ange descendant du ciel lui dit :

« Que ton vœu soit accompli. »

Il devint nuage. Il se plaça entre le soleil et la terre, et le gazon reverdit.

Et le nuage s'ouvrit et de ses flancs coulèrent des torrents d'eau qui inondèrent les vallées;

dévastèrent les moissons, noyèrent les bestiaux.

Et ils tombèrent à grands flots sur un roc sans pouvoir l'ébranler.

Et le nuage s'écria :

« Ce roc est plus puissant que moi. Je voudrais être ce roc. »

Et l'ange descendant du ciel lui dit :

« Que ton vœu soit accompli ! »

Il fut changé en roc, et l'ardeur du soleil, et la violence de la pluie ne pouvaient l'émouvoir.

Et voici venir un ouvrier qui se met à frapper sur ce roc avec son marteau et en détache de gros morceaux.

Et le roc s'écrie :

« Cet ouvrier est plus puissant que moi. Je voudrais être cet ouvrier. »

Et l'ange descendant du ciel lui dit :

« Que ton vœu soit accompli ! »

Et le pauvre homme, transformé tant de fois, redevient le tailleur de pierres et travaille rudement pour un mince salaire et vit au jour le jour, content de son sort.

# LA CRÉATION DE L'HOMME

## LÉGENDE DES PEAUX-ROUGES

DANS

## L'AMÉRIQUE DU NORD

Le Grand-Esprit s'étant placé sur un point élevé, prit de la terre entre ses doigts, la sécha, puis souffla dessus et devant lui apparut l'homme blanc.

Le Grand-Esprit fut attristé; car il n'avait pas fait ce qu'il voulait faire. L'homme était blanc et paraissait faible et maladif. Le Grand-Esprit lui dit :

« Tu n'es pas ce que je désire, je pourrais te faire rentrer dans la poussière d'où je t'ai

arraché. Mais je te laisse la vie. Retire-toi un peu de côté. »

Ayant ainsi parlé, il prit de nouveau de la terre entre ses doigts, la sécha, puis souffla dessus et devant lui apparut l'homme noir.

Le Grand-Esprit fut attristé. Cet homme était noir et laid. Il lui dit de se mettre aussi de côté, prit de la terre, souffla dessus et cette fois apparut l'homme rouge. Le Grand-Esprit alors sourit. En ce moment le ciel s'ouvrit, et on en vit descendre graduellement jusqu'à terre trois boîtes.

Le Grand-Esprit se tournant vers les hommes qu'il venait de créer, leur dit :

« C'est à moi que vous devez tous trois la vie, mais l'homme rouge est mon favori. Cependant chacun doit avoir sa place et sa tâche particulière en ce monde. Ces trois boîtes renferment les ustensiles que vous emploierez à vous procurer votre subsistance. »

— Homme blanc, tu n'es pas mon favori. Mais c'est toi que j'ai formé le premier. Ouvre ces boîtes et choisis. »

L'homme blanc fit ce qui lui était commandé et s'écria :

« Je prends celle-ci. »

Elle était remplie de papiers, de plumes et de divers autres menus objets.

« Homme noir, dit le Grand-Esprit, tu as été

créé le second, mais tu n'auras en ce monde que le troisième rang. »

Puis se tournant vers l'homme rouge :

« Regarde, lui dit-il avec un affectueux sourire, et choisis.

— Je prends cette boîte, répliqua l'homme rouge. »

Elle était remplie d'arcs, de flèches et de divers ustensiles de chasse et de guerre.

La troisième boîte, abandonnée au nègre, renfermait des haches et des hoyaux, ce qui faisait voir que l'homme noir devait travailler pour l'homme blanc et pour l'homme rouge.

FIN

# TABLE



686. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.